VOYAGE DU GÉNÉRAL LAFAYETTE AUX ETATS-UNIS D'AMÉRIQUE, ...

Charles-Jean-Marie Barbaroux, Joseph A. Lardier



VOYAGE

DU

GÉNÉRAL LAFAYETTE.

DE L'IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE FILS,
SUCCESSEUR DE CELLOT, RUE DU COLOMBIER, N° 30.

VOYAGE

DU

GÉNÉRAL LAFAYETTE

AUX

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE,

EN 1824.

Their conduct refutes the unjust imputation, that republics are always ungrateful to their benefactors.

Discours de la municipalité de New-York au Général.

Leur conduite réfute cette injuste assertion, que les républiques sont toujours ingrates envers leurs bienfaiteurs.

A PARIS,
CHEZ L'HUILLIER, ÉDITEUR,
RUE DAUPHINE, N° 36.
1824.

INTRODUCTION.

Après quarante-trois ans d'absence, un simple général va visiter une nation pour l'indépendance de laquelle il fut un des premiers à s'armer. Des hommes qui ne connaîtraient point cette nation se figureraient qu'elle doit le voir passer au milieu d'elle sans en être émue. En effet, pour nous, Européens, il est d'habitude que les princes seuls attirent la curiosité et les hommages; nous ignorons que là où il n'y a pas de princes, les hommes qui ont rendu de grands services les remplacent. Accoutumé à n'estimer les hommes que par ce qu'ils valent, ou par le bien qu'ils ont fait, le peuple américain accueille triomphalement le vieux guerrier qui répandit son sang pour lui. A son aspect, tous les souvenirs de la révolution se réveillent, et chacun croit encore assister à ce grand drame qui, depuis un demi-siècle, fait l'entretien de toutes les familles. Nourris de ces idées, et fiers du gouvernement qu'ils doivent à leur inébranlable constance et à leur valeur, les Américains saluent avec joie un des plus anciens défenseurs de ce gouvernement; mais, pour la première fois peut-être depuis qu'il

existe, ce peuple raisonneur se livre sans réserve aux transports de l'enthousiasme. C'est un spectacle imposant et neuf que celui de la fièvre de reconnaissance de dix millions d'hommes pour des services rendus il y a quarante ans.

Les journaux anglais citent le retour de Louis XVIII à Paris, en 1814, et les premiers voyages de Monsieur, aujourd'hui Charles X, dans le midi de la France, comme offrant quelque ressemblance avec celui du général Lafayette en Amérique : c'est lui donner sa véritable couleur de nationalité ; mais la France voyait tout son avenir dans ces princes, et l'Amérique n'attend rien de Lafayette.

Nous entreprenons de retracer le tableau que présentent ces peuples depuis que le général a mis le pied sur le sol à l'affranchissement duquel il a si puissamment concouru : mais nous ne remplirions qu'imparfaitement le but que nous nous proposons si nous ne rappelions auparavant en peu de mots par quels travaux, par quels services le général français obtint un amour si durable de la part d'une grande nation. L'époque dont nous parlons ici est, dans le siècle passé, la plus remarquable de celles qui ont précédé la révolution française. Elle comprend des événements qui paraissent avoir réagi sur la destinée du monde entier. Les hommes qui ont figuré parmi les principaux acteurs de ces grandes

scènes ont acquis pour nous la stature héroïque, et l'on se fait difficilement à l'idée que l'un d'eux soit notre contemporain, et qu'il recueille aujourd'hui la récompense de ses travaux d'alors.

Après la paix de 1763, l'Angleterre, qui venait de dépouiller la France de presque toutes ses possessions d'Amérique, n'eut pas l'art de consolider sa grandeur nouvelle. Elle répondit par des taxes et des prohibitions à l'espoir, hautement manifesté par ses colonies de l'Amérique du nord, d'obtenir pour leur commerce de nouvelles franchises. Ces mesures injustes aigrirent les colons : ils s'unirent pour anéantir le monopole anglais, en prohibant eux-mêmes, d'un commun accord, l'introduction sur leur territoire de certaines marchandises. Au même moment le parlement rendait un bill établissant un droit de timbre sur tous les actes passés en Amérique. Les colons, en leur qualité de citoyens anglais, se croyaient le droit de n'être soumis à des subsides que par leurs assemblées provinciales, puisqu'ils n'étaient point légalement représentés dans le parlement. Ils refusèrent de se soumettre à l'impôt; ils formèrent des ligues de ville à ville, et des mouvements populaires eurent lieu sur plusieurs points pour détruire le papier timbré venu d'Angleterre. Le bill du timbre fut révoqué. Tout paraissait devoir rentrer dans un calme pro-

fond, lorsque les besoins du ministère firent imaginer de remplacer la taxe supprimée par une autre sur les couleurs, le verre et le thé importés en Amérique. Les assemblées provinciales protestèrent avec énergie contre cette nouvelle vexation. Le ministère résolut de vaincre l'obstination des colons par des mesures de rigueur. Ils s'armèrent sous différents prétextes et se liguèrent entre eux. Leurs assemblées prirent la part la plus active à leur opposition aux prétentions de la métropole, qui, voulant éviter les dangers qu'elle prévoyait, supprima une partie de l'impôt : elle ne le laissa subsister que sur le thé. Cependant des scènes violentes avaient eu lieu à Boston, et dans quelques autres villes, entre les habitants et les troupes anglaises. La suppression d'une partie de l'impôt eût peut-être satisfait les colons, et ils n'eussent pas mis beaucoup d'ardeur à repousser ce qui en restait, si la présence des troupes et leur conduite violente n'eût entretenu l'irritation. Les Américains décidèrent donc en assemblée de ne pas recevoir le thé dans leurs ports, et lorsque les premiers navires qui en étaient chargés voulurent le débarquer, le peuple de Boston le jeta à la mer. A Philadelphie, et dans d'autres villes, on refusa de le recevoir. Le gouvernement voulut sévir; il mit le port de Boston en interdit. Mais les colons s'unissaient tou-

jours davantage dans l'intérêt de leur commune résistance, et l'assemblée de Virginie décréta qu'un congrès des députés de tous les états serait réuni chaque année pour délibérer sur les affaires publiques. Ce congrès s'assembla pour la première fois à Philadelphie, en septembre 1774. Jamais peut-être un spectacle aussi grand ne s'était offert à l'attention des hommes : une nation ignorée jusqu'alors s'emparait tout-à-coup des rênes de son gouvernement ! Ce premier congrès fit la fameuse *Déclaration de droits*, et proclama l'union des colonies pour la défense de leurs priviléges. Les marchandises anglaises cessèrent d'être admises dans la plupart des ports américains. La conduite des colons appela l'attention de l'Europe. Le fameux lord Chatham sollicita le gouvernement anglais de céder enfin à leurs justes réclamations, et de prévenir une rupture à laquelle devait prendre part toute l'Europe, jalouse de la prospérité de la Grande-Bretagne. Les ministres n'écoutèrent que leur orgueil. Des forces considérables furent dirigées sur l'Amérique ; et les colons de leur côté, prévoyant que la lutte allait s'engager, firent des amas d'armes, et se préparèrent à la résistance. Boston était le point où les premiers coups devaient être portés. Le général anglais Gages voulut faire enlever un dépôt d'armes à dix-huit milles de cette ville. Les Améri-

cains reçurent les troupes royales à coups de fusil. Une action s'engagea, par suite de laquelle les Anglais furent concentrés dans Boston, et entourés de tous côtés par les volontaires américains. Ce premier combat amena le siége de Boston et d'autres combats. Le congrès se réunit une seconde fois à Philadelphie, et son premier soin fut d'élire un généralissime. Il fallait un homme capable, pour conduire la guerre avec vigueur contre un ennemi habile et abondamment fourni de toutes les munitions; un homme modéré, pour ne pas éloigner toute idée d'accommodement avec la métropole. Washington fut élu : les Américains se portèrent en foule sous ses drapeaux. Les gouverneurs anglais des diverses provinces se trouvèrent bientôt réduits à une complète impuissance. Boston fut repris, une grande expédition tentée sur le Canada, et l'indépendance des colonies américaines proclamée par le congrès. Elles formèrent une république fédérative, sous le nom des treize États-Unis d'Amérique.

Pendant que ce grand acte du congrès retentissait en Europe, et occupait tous les cabinets, l'armée américaine, composée de milices levées à la hâte et mal organisées, était battue à Brooklyn et dans plusieurs autres rencontres; Washington recevait une dictature qui devait sauver la cause américaine,

et Franklin s'efforçait d'obtenir de Louis XVI des secours indispensables au succès de la lutte.

Le gouvernement français n'avouait pas encore sa joie de voir la puissance anglaise blessée au cœur. Il refusait aux Américains même un appui indirect. Ce fut alors qu'un jeune homme d'une naissance illustre, allié depuis peu à une des premières familles de France, plein de courage et d'enthousiasme, s'arracha des bras de sa jeune épouse, et partit pour aller combattre dans leurs rangs. C'était Lafayette. Il avait imploré les envoyés d'Amérique pour obtenir d'eux un vaisseau qui le portât vers l'armée républicaine. Franklin avait eu la générosité de vouloir le détourner d'un projet qui paraissait téméraire, au moment où les insurgés étaient battus de toute part. Ce refus avait rendu les instances du jeune Lafayette plus vives. Mais, sachant les envoyés sans ressources pécuniaires, il fréta lui-même un vaisseau, et comptant pour rien les oppositions de la cour, il partit, et aborda à Georges-Town dans l'été de 1777. Il apportait avec lui des dépêches importantes et des armes. Son arrivée produisit une vive sensation en Amérique. « Le congrès, dit l'historien de » la guerre de l'indépendance, le congrès n'omit » aucune des démonstrations qui devaient persua- » der au jeune Français et au peuple des colonies

» dans quelle estime il tenait sa personne, et com-
» bien il lui savait gré des périls qu'il avait courus,
» et qu'il allait courir encore, pour être venu offrir
» son bras à une cause qui paraissait désespérée.
» Touché de cet accueil, Lafayette demanda la
» permission de ne servir d'abord qu'en qualité de
» volontaire et à ses propres dépens. Cette généro-
» sité charma les Américains. Le congrès rendit
» un décret portant que le marquis de Lafayette,
» guidé par l'amour de la liberté, pour laquelle
» combattaient les États-Unis, ayant abandonné sa
» famille, ses parents, ses amis, et voulant consa-
» crer sa vie à la défense de l'Amérique, sans en
» recevoir aucun émolument, ses services étaient
» acceptés; mais que, d'après les égards dus à sa
» famille et à lui-même, il était convenable qu'il
» fût revêtu du grade de major-général dans l'ar-
» mée des États-Unis. Le jeune Lafayette s'étant
» rendu au camp, fut accueilli avec honneur par
» Washington. Bientôt s'établit entre eux cette
» amitié qui subsista jusqu'à la mort de cet homme
» illustre. »

L'armée américaine était alors dans le New-Jersey, attendant que celle des Anglais eût décelé par quelque grand mouvement le plan du ministère britannique. Il ne tarda pas à être connu. Le général Howe, commandant les forces anglaises, débar-

qua dans le Maryland et attaqua Washington près de Philadelphie. Les Américains, malgré des efforts inouïs et les bonnes dispositions prises par le général en chef, furent contraints de céder à l'impétuosité des troupes anglaises, et Lafayette fut blessé à la jambe, tandis qu'il s'efforçait par ses paroles et son exemple de rallier les fuyards. Ainsi il assistait au premier combat livré après son arrivée; dès ce premier combat il montrait le sang-froid et l'intrépidité d'un guerrier consommé, et scellait de son sang son union avec les Américains.

De ce jour il obtint l'estime des soldats de l'indépendance et celle de Washington, esprit circonspect et méthodique qui n'aventurait pas son amitié, mais qui ne retirait jamais une confiance qu'il n'avait donnée qu'à bon droit.

La bataille qui venait d'être livrée sur la Brandiwine amena la prise par les Anglais de Philadelphie, capitale de la confédération. Les Américains eurent beaucoup à souffrir des succès de l'armée anglaise, et leur cause parut de nouveau désespérée. Lafayette ne montra jamais plus de constance et d'activité qu'à cette malheureuse époque. Washington voulut-il tenter un coup de main sur Burlington, il adjoignit Lafayette au général américain Green. Songea-t-on à former de nouveau l'armée du nord, Lafayette fut désigné pour comman-

der l'entreprise hasardeuse à laquelle on la destinait. La misère accabla-t-elle les soldats citoyens de l'Amérique au camp de Walley-Forge, Lafayette y partagea avec une héroïque constance leurs affreuses privations et leurs dangers sans cesse renouvelés.

Ce fut pendant qu'il se montrait chaque jour plus digne de la cause qu'il venait défendre, que la cour de Versailles, cédant à l'ascendant de l'opinion publique, à sa haine pour l'Angleterre, à l'entraînement des circonstances, se détermina à reconnaître solennellement l'indépendance des États-Unis. Pour un gouvernement absolu, c'était faire à la face de l'Europe une singulière déclaration de principes que de proclamer le droit d'insurrection des colonies contre leur métropole. Tous les hommes exercés à juger les événements virent que la guerre allait être transportée d'Amérique en Europe, et qu'une grande perturbation politique allait marquer le commencement de l'ère d'action des gouvernements et des peuples du nouveau monde. Dans ce grand drame devaient se faire et se défaire bien des renommées; plus d'un nom devait être transmis à l'avenir couvert de gloire ou d'opprobre. On verra celui de Lafayette grandir à chaque phase nouvelle de la révolution d'Amérique.

Il serait difficile de dire dans laquelle de ces circonstances il montra le plus de capacité et de ver-

tus, à un âge où les fautes sont d'autant plus faciles que l'emportement du courage est plus irrésistible. Washington avait des rivaux jaloux de sa gloire et blessés par son inflexibilité. Ils le calomnièrent au moment où l'armée de Waley-Forge semblait devoir s'anéantir dans la misère et le découragement. A ces déclamations Washington opposa la chaleureuse amitié de Lafayette, et la calomnie se tut. On crut alors éblouir le jeune Français en lui offrant le commandement de l'armée du nord, qui le dégageait de la tutelle du généralissime, qu'on espérait perdre plus aisément lorsqu'il n'aurait plus auprès de lui un aussi vigilant ami. Lafayette obéit aux ordres du congrès; mais, s'étant assuré que sa présence dans le nord ne pouvait avoir aucun résultat utile, il se hâta de demander son rappel sur le théâtre des principales opérations de la guerre, et de rentrer sous les ordres de Washington. La guerre fut effectivement bientôt déclarée entre la France et la Grande-Bretagne, et pendant que les mers d'Europe et d'Amérique voyaient les premiers combats de cette campagne mémorable, la lutte recommençait aux États-Unis. Le général Clinton avait remplacé Howe au commandement des forces britanniques, qui, pressées dans Philadelphie par la haine toujours croissante de la population et l'infatigable activité de Washington, furent enfin con-

traintes à la retraite. Elles furent bientôt attaquées dans les défilés de Freehold, près de Monmouth. Lafayette, chargé du commandement des détachements des généraux Wayne et Cadwallader et des colonels Dickinson et Morgan, composés de milices et de cavalerie légère, fut mis à l'avant-garde et concourut puissamment au succès de cette grande journée. Les Anglais, complètement battus, abandonnèrent le New-Jersey, et se retirèrent à New-York.

Le gouvernement britannique, qui voyait ses armées se consumer en inutiles efforts, employait la ruse et les négociations pour vaincre l'obstination des Américains. Des commissaires, sous le prétexte de traiter avec le gouvernement des États-Unis, cherchaient à diviser les patriotes. L'un d'eux, Carlisle, se permit, dans un de ses manifestes, de dire que la France soufflait le feu de la guerre civile entre les Anglais des deux hémisphères. Le jeune Lafayette, qui portait à sa patrie un amour auquel on a trouvé une sorte de caractère chevaleresque, demanda raison à Carlisle de cette offense. Celui-ci n'osa point accepter le cartel de ce généreux adversaire, qui fut récompensé de ce trait de courage et de patriotisme par plus d'amour en Amérique, en France par l'enthousiasme qu'une nation vive et brave accorde toujours aux actions brillantes.

Ce fut revêtu de la gloire de ces premiers faits d'armes que Lafayette retourna en France hâter les secours destinés aux États-Unis. Il fut accueilli par la cour et par la nation comme un héros. Il pressa les armements; et, pendant qu'un corps de six mille hommes, sous les ordres du comte de Rochambeau, se préparait à aller secourir les États-Unis, il se rendit en Espagne. Cette puissance, toujours lente dans ses déterminations, augmentait encore les difficultés infinies de sa diplomatie des gênes d'une étiquette aussi bizarre que rigoureuse. Le jeune Français, sans compromettre la cause qu'il défendait, ni blesser les égards dus aux usages diplomatiques, enleva, pour ainsi dire, les délibérations du cabinet de Madrid, et obtint un traité de commerce qui bientôt fut changé en déclaration de guerre contre l'Angleterre. L'Espagne avait d'abord des prétentions qui eussent été onéreuses aux États-Unis; le général sut la déterminer à y renoncer. Il retourna immédiatement en Amérique. On l'avait accueilli avec joie il y avait trois années, on le reçut alors avec reconnaissance. L'Espagne, la Hollande, la France, faisaient la guerre à la Grande-Bretagne, et des secours de toute espèce étaient envoyés aux États-Unis.

Lafayette rejoignit le camp de Washington, et

prit, comme il l'avait fait auparavant, la part la plus active aux opérations de la guerre.

Ce fut vers ce temps qu'eut lieu la fameuse trahison du général Arnold. Lafayette était un de ceux qui, si elle eût réussi, eussent été livrés aux Anglais avec le généralissime. Il siégea, avec tous les officiers généraux de l'armée, au conseil de guerre qui jugea le trop célèbre espion André. Les lois le condamnèrent à être pendu. On a beaucoup écrit sur cette catastrophe. Le gouvernement anglais, fidèle à son système de nationalité, a réclamé, quarante ans après cet événement, la dépouille mortelle du major André. Arnold, au contraire, fut traité par eux comme un traître, et il est mort dans le mépris, et, ce qui le blessait davantage encore, dans l'oubli.

Arnold avait obtenu des Anglais un commandement digne de lui; il fut chargé de ravager les côtes de la Virginie. Lafayette, nommé au commandement de l'armée américaine dans cet état, lutta avec avantage contre lui, et lorsque lord Cornwallis opéra devant lui sa retraite de Caroline en Virginie, Lafayette déploya contre ce redoutable adversaire une activité et une énergie nouvelles. Par une marche savante il sauva la ville de Richmond, capitale de la Virginie, où étaient de riches approvisionnements. Il prévint aussi la prise d'Al-

bermarle, et ne cessa de donner des preuves d'une habileté consommée et d'une audace extraordinaire. Ses troupes ne s'élevaient pas à cinq mille hommes; elles étaient sans habits, sans argent, souvent sans vivres : et c'est avec ces faibles ressources qu'il tint tête pendant cinq mois à huit mille hommes des meilleures troupes anglaises, commandées par les générauxPhilipps, Arnold et Cornwallis. Ce dernier, qui commandait en chef les forces britanniques dans la Virginie, repoussé de poste en poste, tantôt écrasé par des combats où l'avantage était balancé, tantôt complètement battu, toujours tourmenté par son infatigable ennemi, ne put opérer sa retraite vers New-York, et fut obligé de se renfermer, sans espoir, dans York-Town. Le siége fut mis devant la ville. Le général anglais, qui songeait à se faire jour à travers les Américains, tâta inutilement la position de Lafayette. Washington, voyant l'ennemi compromis, se hâta de quitter sa position devant New-York, et vint pousser le siége d'York-Town. De leur côté, les Français rejoignirent le corps de Lafayette. Vingt mille hommes de troupes de terre et trente vaisseaux entouraient la place. Ce fut devant ces forces réunies que le général, à la tête des Américains, enleva une redoute à la baïonnette. A peine se donna-t-il le temps d'arracher quelques palissades, il les escalada. Les

Anglais, surpris de tant d'audace, ne purent se défendre long-temps. L'humanité des vainqueurs égala leur courage. La prise d'une seconde redoute avait été prescrite aux Français, commandés par le baron de Vioménil; elle fut enlevée, mais avec moins de rapidité. Ce double succès rendait la position de Cornwallis désespérée. L'assaut allait être livré. Il capitula avec sept mille hommes des meilleures troupes britanniques.

Cet événement décida du reste de la campagne; il porta à son comble l'enthousiasme des Américains. Le nom de Lafayette fut mêlé à toutes les louanges, à toutes les félicitations. Cette fois, avait dit Cornwallis, dans son arrogance britannique, et en parlant de Lafayette, *le petit garçon n'échappera pas.* Le petit garçon enlevait les redoutes, et prenait *le vieux renard*, comme dirent les Américains. Le congrès décida bientôt, par une faveur encore inconnue dans la diplomatie, que les ministres plénipotentiaires de la république auprès des puissances, et spécialement celui près de la cour de France, communiqueraient au général, toutes les fois qu'il le désirerait, ce qui serait relatif à la situation des affaires publiques. Il partit alors comblé des bénédictions de l'Amérique.

Ici finit le drame de la révolution des États-Unis, et l'on a vu le rôle honorable qu'y a joué le gé-

néral Lafayette; mais il reste à parler de lui encore quelques instants, pour faire connaître toute sa situation à l'égard de l'Amérique.

Il retourna en France, où il fut accueilli avec un enthousiasme difficile à décrire. Déjà les esprits s'agitaient, et la nation était émue par les idées nouvelles qu'avait développées la révolution d'Amérique. Les mœurs simples du général, sa franchise américaine, tempérée par ce vernis de politesse française qu'il possède si bien, attirèrent autant l'attention que le désir de connaître un héros, dont il semblait que l'âme avait été trempée au feu de celle de Washington et de Franklin.

Depuis son retour il s'occupa constamment des intérêts de ses chers Américains. La révolution française éclata. Pendant celle d'Amérique, la France entière eut les yeux fixés sur Lafayette; pendant celle de France, l'Amérique s'occupa de lui. On sait quelle fut la renommée que s'acquit le général; tour à tour orateur, chef de la milice nationale, à la tête des armées, il exerça une haute influence sur les événements de l'époque. Ce ne fut que lorsque cette influence fut insuffisante pour les maîtriser que le mal commença. Calomnié, il se montra supérieur à la haine; proscrit, il s'éleva au-dessus de la mauvaise fortune. Les cachots d'Olmuz sont devenus célèbres, depuis que le patrio-

tisme de Lafayette et son attachement aux principes de toute sa vie l'y firent retenir.

Un jeune Américain, le colonel Huger, fit d'honorables mais inutiles efforts pour le soustraire à la captivité. Il paya de la liberté son généreux dévouement ; mais lorsqu'en des temps plus heureux il revit sa patrie, la reconnaissance publique l'entoura d'hommages, et devint un témoignage de plus que la mémoire de Lafayette était toujours entière dans le cœur des Américains. Ils n'avaient point oublié que ce fut au moment de leurs plus grands revers qu'il se dévoua pour leur cause, qu'il sacrifia gratuitement sa jeunesse, sa vie, sa fortune pour leur défense, qu'il soutint leur courage plusieurs fois près de les abandonner.

Sous l'empire, deux fois la France put demander à l'Amérique de la soutenir à son tour dans la grande lutte où le maintien de son indépendance l'avait engagée. En 1806, la violence du chef de l'état fit échouer le plan de guerre maritime projetée contre l'Angleterre. Il eût peut-être été facile d'obtenir tout des États-Unis en leur envoyant Lafayette comme ambassadeur; mais Napoléon haïssait les grandes popularités et les principes républicains; il ne voulut point avoir recours au général. Les choses furent si mal conduites qu'on vit le moment où la guerre éclaterait entre la

France et l'Amérique. De nouvelles contestations eurent lieu plus tard entre ces deux puissances. Cette fois elles se terminèrent plus heureusement: l'Amérique déclara la guerre à la Grande-Bretagne, sans que le général intervînt officiellement dans ces grands débats.

Un long espace de temps s'écoula encore pendant lequel la nation américaine ne s'occupa plus spécialement du général. Mais l'éducation nationale était basée sur les principes de la révolution, et cela devait être, parceque la révolution avait affranchi la nation et lui avait donné une existence morale; cette éducation rappelait les souvenirs de la guerre de l'indépendance, et, comme le nom de Lafayette se mêlait naturellement à tous ces souvenirs, les Américains s'accoutumèrent à le prononcer avec celui de patrie, de même que les noms de Miltiade et de Cincinnatus étaient jadis dans toutes les bouches en Grèce et à Rome. Aujourd'hui que depuis quarante ans ce nom historique a vécu avec toutes les pensées d'une population triplée en aussi peu de temps, doit-on s'étonner de la vénération qu'il inspire?

Souvent le général Lafayette avait été sollicité par ses nombreux amis d'Amérique de venir les visiter. En 1815, la gravité des circonstances l'avait retenu; appelé depuis à la chambre élective, son

devoir lui avait imposé l'obligation de renoncer à ce voyage. Enfin, rentré dans la vie privée, il ne pouvait plus se soustraire au besoin de revoir encore, au déclin de son âge, un peuple ami qui l'appelait; mais, modeste comme il l'avait toujours été, il n'a point voulu accepter les offres du congrès, et attendre le vaisseau qui devait venir le chercher.

Parti presque à la dérobée et comme un simple particulier, sans autre suite que son fils et un ami, il se flattait peut-être de surprendre la vigilance américaine, et de visiter obscurément les provinces qu'il avait arrosées de son sang; mais la nation était attentive, et elle a reçu son *hôte* d'une manière digne d'elle et de lui.

C'est le récit de son intéressant voyage à travers l'Amérique que nous allons entreprendre. Nous n'avons point pour but de réimprimer ici le programme des fêtes dont son arrivée a été l'objet, de compter les *toasts* portés à chaque banquet, d'énumérer les salves d'artillerie tirées en son honneur. Nous devons rappeler tout ce qu'il y a de véritablement remarquable dans cette ovation populaire, et non les cérémonies inspirées par l'étiquette, heureusement très peu nombreuses chez les Américains. Ajoutons que notre intention est de recueillir des matériaux pour l'histoire, et non de blesser aucune opinion.

VOYAGE

DU

GÉNÉRAL LAFAYETTE

AUX

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

Départ du Havre. — Arrivée à New-York. — Voyage à Boston. — Excursion à Portsmouth. — Retour à New-York. — Visite des bords de l'Hudson. — Voyage et entrée à Philadelphie.

Depuis long-temps le gouvernement des Etats-Unis d'Amérique sollicitait le général Lafayette de venir visiter la république dont il avait protégé le berceau. Les changements survenus depuis quarante ans chez cette nation, qui, dans un aussi court espace de temps, a vu tripler sa population, dou-

bler l'étendue de son territoire, amortir une dette considérable, se développer les arts industriels et mécaniques plus rapidement que dans les états les plus civilisés de l'Europe; ces changements, disons-nous, devaient être un aussi puissant véhicule pour l'esprit du général, que les témoignages de reconnaissance d'un grand peuple en seraient un pour son cœur: il y avait aussi de la part du gouvernement américain un noble orgueil à les montrer à celui qui pouvait le mieux en apprécier le mérite, et en féconder l'avenir par son approbation. D'ailleurs, l'ovation du général en Amérique devait exercer un grand effet moral sur le peuple, en réveillant tous les souvenirs de la guerre de l'indépendance.

Cédant à de si justes motifs, M. Lafayette se détermina, à l'âge de soixante-sept ans, à franchir de nouveau l'Océan. Le gouvernement des Etats-Unis avait mis à sa disposition un bâtiment de l'état : trop modeste pour accepter un honneur qui aurait donné à son voyage une apparence d'officialité diplomatique, le général voulut faire la traversée sur un navire particulier; il prit donc passage sur *le Cadmus*, capitaine Allyn. Il quitta Paris dans les premiers jours de juillet 1824, accompagné de son fils, M. George Lafayette, dont le grand Washington est le parrain, de M. Levasseur son secrétaire, et d'un domestique. Il arriva au Havre,

où l'attendait *le Cadmus*. Les jeunes gens de cette ville s'étaient proposé de lui faire une réception brillante. A cet effet, une quarantaine d'entre eux s'étaient rendus à cheval, dès le matin, à Harfleur, à deux lieues du Havre. Trente personnes environ suivaient dans des voitures. Après une attente de cinq heures, le général arrive dans une calèche. Le cortége se forme d'un assez grand nombre d'individus à pied, marchant en silence et nu-tête; suivent les cavaliers et les voitures.

Le général, étant arrivé à dix heures du soir aux portes du Havre, l'autorité, jalouse de maintenir l'ordre, le laisse seul entrer. Le cortége n'est admis que séparément, et par groupes d'un petit nombre de personnes à quelques pas de distance les unes des autres.

Le 13, tous les bâtiments américains qui étaient dans le port arborent leur pavillon, leurs équipages sont consignés à bord. Le consul des Etats-Unis se rend auprès de M. Lafayette. A onze heures ce dernier sort de chez lui, accompagné de cinquante jeunes gens qui marchent chapeau bas. Les rues et les quais sont encombrés par une foule attentive et silencieuse. Le général s'embarque, *le Cadmus* met à la voile. La multitude se dirige vers les portes de la ville pour lui donner un dernier adieu à son passage devant la jetée; mais les ponts-

levis sont dressés, les portes fermées, les Suisses sous les armes : on se jette alors dans des embarcations qui voguent vers la rade, et c'est là que le général entend les derniers cris d'adieux de ses compatriotes.

Nous ne nous permettrons aucune réflexion sur cet acte de l'autorité; elle seule a le droit de peser le mérite et l'importance des mesures d'ordre public qu'elle juge nécessaires.

Le général avait été reçu sur *le Cadmus* avec tout le respect dû à son rang, à son âge, aux souvenirs que réveille son nom. Les simples marins qui, sur les vaisseaux des États-Unis, ressemblent peu par l'éducation à ceux des navires européens, et qui sont d'une indépendance d'esprit égale à leur liberté matérielle, s'étonnaient de retrouver en lui toute la simplicité des mœurs américaines. Leurs chefs, et particulièrement le capitaine Allyn, fils d'un officier de l'armée révolutionnaire qui combattit à York-Town, sous les ordres immédiats du général, se félicitaient d'être les dépositaires de la personne du général.

Le navire s'éloigna rapidement des côtes de France. Le second jour du départ il fut assailli d'un coup de vent qui lui enleva deux mâts de perroquet. En un instant cette avarie fut réparée, et depuis ce jour le voyage se continua paisiblement.

La mer fatiguait beaucoup le général, mais les soins attentifs dont il était l'objet ne lui permirent pas de trop s'apercevoir de cette incommodité.

Le 1er août l'équipage aperçut une chaloupe qui se dirigeait vers *le Cadmus*. Elle était montée par des officiers anglais, qu'un vaisseau transportait à Halifax pour y tenir garnison, et qui, selon l'usage des navigateurs, venaient chercher des nouvelles. L'équipage les reçut avec une sorte de défaveur qui peint bien les souvenirs de la guerre de 1812 (1), mais le capitaine tempéra la froideur de cet accueil par son extrême politesse. Il répondit à leurs questions multipliées en leur montrant le général Lafayette. A ce nom, les Anglais se découvrirent avec les témoignages du plus profond respect; leurs regards se portaient tour-à-tour sur le vieux guerrier et sur les détails admirables du bâtiment. La présence simultanée de ces marins, autrefois leurs tributaires, maintenant leurs égaux, et de l'homme qui les avait si puissamment secondés dans leur émancipation les étonnaient également. Peu d'instants après ils rejoignirent leur vaisseau.

(1) Dans la guerre de 1812 à 1815, les Anglais signalèrent leur présence sur les côtes d'Amérique par des incendies et d'affreuses dévastations. La haine nationale fut alors portée à son comble, et tous les habitants des côtes sont depuis lors demeurés sous l'empire de cette passion.

Le Cadmus continua sa route sans qu'aucun événement remarquable vînt en couper l'uniformité. On approchait de New-York; le 14 août on avait aperçu au loin les premiers atterrages, le général avait revu Sandy-Hook, où s'embarquèrent les Anglais fuyant devant lui après la bataille de Montmouth. Le 15, de grand matin, le pilote était à bord, et le télégraphe avait transmis à New-York la nouvelle de la prochaine arrivée du *Cadmus*.

Les voyageurs s'avançaient vers la baie de New-York en rangeant la côte de Staten-Island (l'île des États), qui n'est séparée de celle de Long-Island (l'île longue) que par un étroit bras de mer, mélangé des eaux de l'Hudson. En cet endroit un fort s'offrit à leurs regards, et l'équipage salua d'acclamations unanimes le fort Lafayette, qui tira treize coups de canon en l'honneur du général. Ce nombre treize est celui des états qui composaient primitivement l'union. Ainsi le premier mouvement qui frappait les regards du général portait son nom et lui rappelait toute sa vie passée, et toute la reconnaissance dont il venait recueillir les témoignages.

Cependant l'arrivée du *Cadmus*, si impatiemment attendu depuis plusieurs jours, était enfin annoncée à New-York, tandis que le navire mouillait devant Staten-Island. La foule empressée cou-

vrit en peu d'instants le rivage, la Batterie, et tous les lieux d'où on pouvait l'apercevoir. L'ordre du gouvernement était de le recevoir avec les honneurs militaires dus au plus haut grade du service américain. Le pavillon national fut spontanément arboré sur tous les édifices publics, sur tous les bâtiments qui étaient dans le port. Leur artillerie s'était unie au salut du fort Lafayette.

Au même instant un bateau à vapeur abordait *le Cadmus;* il amenait une députation nombreuse de la commission formée pour régler les apprêts de la réception du général, et pour diriger l'ordre des honneurs à lui rendre. A sa tête était le jeune Tompkins, fils du vice-président des États-Unis, qui priait le général de descendre dans son habitation à Staten-Island, avant que d'entrer à New-York. A dix heures, le général débarquait au bruit de l'artillerie des forts : le vice-président le reçut, et ce fut aux acclamations de la foule accourue de tous les environs qu'il se rendit à la modeste demeure du second magistrat de la républiqne.

Le général eut à peine le temps de répondre à l'aimable empressement de ses hôtes. Une foule immense s'était jetée dans les embarcations qui couvraient le port, et, traversant la baie, s'était rendue à Staten-Island pour le voir. A de courts intervalles, le général se montrait, et était aussitôt

entouré d'hommes, de femmes, d'enfants, de vieillards de toute condition, qui se précipitaient à l'envi sur ses mains, et les baisaient avec transport, en lui prodiguant les noms les plus touchants. Un grand nombre de personnes du premier rang étaient successivement présentées à M. Lafayette par le colonel Platt, dont les services ont commencé à la guerre de l'indépendance. Mais plus d'une fois celui qui était l'objet de ces hommages, cédant à son émotion, à son impatience, parut oublier l'étiquette, et reçut dans ses bras celui qu'on lui présentait, et qu'il reconnaissait pour un de ses compagnons d'armes.

Dans un de ces moments où la foule était le plus nombreuse, un incident remarquable vint ajouter un caractère bien imposant à cette scène déjà si belle. De la maison du président, la vue embrasse en même temps la baie, le rivage de Staten-Island, celui de Long-Island, et le fort Lafayette, qui s'élève majestueusement entre ces deux îles; sur les quatre heures une pluie assez forte commença à tomber; mais à l'instant où le nuage qui la portait se trouva à la hauteur de Staten-Island, il s'ouvrit, forma une espèce d'auréole qui laissait les rayons du soleil colorer vivement ce seul espace de terrain, tandis que tous les alentours étaient dans l'ombre et recevaient des torrents de pluie. Après

avoir dépassé Staten-Island, le nuage se rejoignit, et présenta bientôt sur son centre un arc-en-ciel dont une des bases reposait sur le fort Lafayette, et l'enveloppait des plus vives couleurs. Ce phénomène, qui dans toute autre circonstance eût été sans doute inaperçu, fixa les regards et l'attention de la multitude; beaucoup de voix s'écriaient: *Voyez: le ciel semble prendre part à notre joie, et s'unir à nous pour fêter notre libérateur. Bien-venu soit Lafayette! vive Lafayette* (1)!

Le lendemain 16, à dix heures du matin, une députation de la commission, les généraux Morton et Benedict, et plusieurs membres du conseil de la commune, s'embarquèrent sur le bateau à vapeur *la Bellone*, et se dirigèrent vers Staten-Island. Le bateau à vapeur *le Chancelier Livingston* avait été choisi pour porter M. Lafayette à New-York; il partit avec *la Bellone*, escorté par *le Robert Fulton*, *le Connecticut*, *l'Olivier Ellswort* et *le Nautile*, tous pavoisés et ayant chacun à bord un corps de musique.

A une heure le général s'embarqua, et l'artillerie du fort Lafayette et celle du *Robert Fulton*,

(1) Les mots *Welcome Lafayette*, qui maintenant sont dans toutes les bouches, sur toutes les légendes, sur tous les rubans, veulent littéralement dire: *Bien-venu Lafayette*.

annoncèrent par une salve le départ de la flottille. *Le Robert Fulton* ouvrait la marche. Il était suivi par *le Chancelier Livingston*, escorté par les autres bateaux à vapeur. Une quantité immense de chaloupes, de bâtiments de toute espèce pavoisés avec goût, suivaient la flottille, et couvraient le chenal qui sépare Staten-Island de la ville; ils formaient un coup-d'œil unique. Une journée superbe augmentait encore la beauté de cette scène. *Le Cadmus*, remorqué par deux bateaux à vapeur, s'avançait à la suite des autres bâtiments, paraissant (dit le *Journal de New-York*) fier du service qu'il avait rendu.

Auprès du général, à bord du *Chancelier Livingston*, se trouvaient différentes députations, des généraux et officiers de l'armée et de la marine, le major-général de la milice, et le président de la chambre de commerce. Parmi eux étaient plusieurs des officiers qui ont figuré dans la guerre de l'indépendance. Le général les reconnut tous, et cette première entrevue parut produire en lui la plus vive émotion. Il embrassa à plusieurs reprises quelques uns de ces vieux guerriers, en leur rappelant en peu de mots les affaires où ils s'étaient trouvés ensemble. Ce fut avec attendrissement que tout le monde vit un vieil officier de l'armée révolutionnaire, le colonel Willett, âgé maintenant de quatre-

vingt-cinq ans, se jeter en pleurant dans les bras du général. Il paraissait rajeuni par le souvenir de ses combats et l'aspect de celui qui souvent en avait été le héros. *Vous rappelez-vous*, lui disait-il, *la bataille de Montmouth ; je crois vous y voir encore. Vous étiez bien jeune, mais vous aviez une bravoure calme et tranquille que n'ont pas quelquefois des guerriers consommés.*

Ce fut en discourant ainsi qu'ils traversèrent la baie de New-York, qui forme un immense bassin circulaire où se jettent les eaux de l'Hudson. A l'est, une forêt de mâts pavoisés de pavillons de mille couleurs bordait les quais couverts de monde. On faisait remarquer aux voyageurs, tout autour de la baie, cette foule de riches habitations dont les murailles blanches se distinguent à travers des massifs d'arbres, et qui presque toutes ont été bâties depuis que le général a quitté l'Amérique. A ces agréables sensations se joignit bientôt le souvenir de la malheureuse bataille livrée à Brooklyn, village situé dans Long-Island, en face de New-York; mais ce pénible sentiment fut bientôt dissipé à la vue des quais de New-York, d'où cent mille bouches appelaient le général et saluaient sa bienvenue.

A deux heures, M. Lafayette débarqua à la Batterie, au bruit de l'artillerie de tous les forts. Il fut

salué par les troupes qui étaient sous les armes, et par les acclamations de la multitude. Une élégante embarcadère, avec des degrés, avait été préparée, et des tapis étaient étendus à l'endroit où il devait mettre pied à terre. Au même lieu s'élevait un arc de triomphe formé de trophées militaires, et surmonté des pavillons français et américain. Tout ce qui était en état de servir était sous les armes, le reste de la population garnissait les avenues, les arbres, les toits des maisons voisines. L'armée de New-York était en bataille à la Batterie : le général en parcourut les rangs au bruit de l'artillerie. Deux corps attiraient principalement l'attention. Le premier était la garde de Lafayette, corps d'élite, choisi parmi tout ce que la population a de plus distingué ; le second, moins nombreux et sans uniformes, était composé des restes bien respectables de ceux qui ont eu le bonheur de combattre pour l'indépendance, et de vivre assez long-temps pour jouir du fruit de leurs efforts.

Après la revue, on fit monter le général dans une voiture découverte, attelée de quatre chevaux. Son fils fut placé dans une autre voiture : son secrétaire dans une troisième; chacun était accompagné de trois officiers municipaux. La garnison escortait, et se faisait jour avec peine à travers la foule empressée de voir M. Lafayette. A l'instant

même du débarquement, les boutiques, les magasins, avaient été fermés par un mouvement spontané, et la ville offrait l'aspect du jour de fête le plus brillant. Arrivé à l'hôtel-de-ville, le général fut conduit à la salle du conseil, où le président s'adressa à lui en ces termes :

« Général, organe des autorités et de la population de New-York, je viens vous exprimer le » plaisir que nous avons à vous voir arriver sur un » sol qui vous doit en partie son bonheur et sa li- » berté.

» Vos compagnons d'armes, dont un bien petit » nombre seulement existent encore, n'ont point ou- » blié, et leurs descendants n'oublieront jamais, le » jeune et brave Français qui consacra à défendre » leur cause sa jeunesse, ses talents et sa fortune; » qui exposa sa vie, qui versa son sang pour leur » bien-être et leur indépendance. Tant qu'ils seront » dignes de la liberté dont ils jouissent, ils se sou- » viendront que vous parûtes sur ces rivages au » moment le plus orageux de leur révolution, que » vous fîtes cause commune avec eux dans le temps » où leur cause paraissait désespérée. Un demi- » siècle s'est écoulé depuis ces grands événements, » et pendant cet espace de temps votre nom est » devenu aussi cher aux amis de la liberté de l'ancien » continent qu'il l'était déjà à ceux du nouveau.

» Le peuple des États-Unis vous regarde comme
» un de ses enfants les plus chers, et j'espère, gé-
» néral, que sa conduite prouvera l'erreur de ceux
» qui prétendent qu'une république est toujours
» ingrate envers ses bienfaiteurs. »

Le général répondit dans la langue du pays, qu'il parle avec une facilité égale à celle des habitants :

« La réception que me font les citoyens de
» New-York et leurs dignes représentants me
» cause une émotion inexprimable. La vue du ri-
» vage d'Amérique, après une aussi longue absence,
» le souvenir des amis que je ne dois plus y retrou-
» ver, le plaisir de voir ceux qui ont survécu, ce
» concours immense d'une population libre et for-
» tunée, qui me reçoit avec bienveillance, l'aspect
» superbe des troupes et de la marine, m'ont in-
» spiré des sentiments qu'aucun langage humain ne
» saurait exprimer. Monsieur le président, mes-
» sieurs, veuillez agréer et transmettre aux habi-
» tants de New-York l'hommage de ma profonde et
» éternelle reconnaissance. »

On présenta après cela au général, et individuellement, les membres du conseil. Accompagné par eux, il se rendit sur la plate-forme, au-devant de l'hôtel-de-ville, et les troupes défilèrent. En passant devant lui, les officiers baissaient leur épée, et

les drapeaux le saluaient. Cette armée, presque entièrement composée de milices et de volontaires, était remarquable par sa belle tenue; son artillerie était nombreuse et formidable.

Le général remonta ensuite en voiture, et fut conduit au superbe logement qu'on lui avait préparé dans *City-Hotel*. Un pavillon national l'indiquait de loin. Ce ne fut qu'au risque d'écraser mille personnes qu'on y arriva. Pendant la marche, un homme que son enthousiasme emportait fut renversé par une voiture du cortége: comme on témoignait une vive inquiétude en le relevant, « Ce » n'est rien, dit-il, on peut bien risquer un de ses » membres pour celui qui a risqué si souvent sa » vie pour nous sauver. »

Le général dîna à six heures, avec les autorités et plusieurs officiers généraux. Le soir même, et aussitôt qu'il lui fut possible de quitter la réunion, il se rendit chez madame Hamilton, veuve du colonel de ce nom, militaire qu'il avait vivement affectionné, et dont la mémoire est chère aux Américains. Il s'entretint long-temps avec elle et avec son fils, jeune homme de la plus belle espérance, auquel il témoigna un vif intérêt.

La salle du conseil avait été mise à sa disposition, et tous les jours, de midi à deux heures, il y reçut la visite de plusieurs milliers de personnes.

La marine nationale lui donna une fête le 18. En conséquence, une partie de la commission et plusieurs dames vinrent le prendre dès le matin. Il s'embarqua sur le joli bateau à vapeur *le Chancelier Kent*, qui poussa immédiatement au large, et se dirigea vers Brooklyn, où est situé le chantier de construction. Comme il passait auprès d'un vaisseau de 74, stationné dans la rivière du nord, il fut salué de vingt-un coups de canon. Il longea ensuite la Batterie et les quais de New-York jusqu'à la rivière de l'est, où était mouillée la frégate à vapeur, que le général et sa suite visitèrent. La construction de cette machine formidable, qui rappelle les batteries flottantes d'Arçon (1), et qui les surpasse par la facilité de sa manœuvre, attira son attention particulière. Il visita tour à tour le

(1) Pendant le siége de Gibraltar, en 1782, M. d'Arçon, colonel du génie au service de France, donna un plan d'attaque dont le principal moyen consistait en des batteries flottantes, construction extraordinaire qui était à l'abri du boulet et de la bombe. Cependant les Anglais parvinrent à les incendier avec des boulets rouges. Leurs équipages auraient entièrement péri sans la courageuse humanité de quelques Anglais, qui ne craignirent pas de hasarder mille fois leur vie pour les sauver. Les batteries flottantes des Américains ont sur celles de M. d'Arçon de grands avantages, et principalement celui de se mouvoir avec une extrême facilité au moyen de la vapeur.

vaisseau de 74 *le Washington*, les navires à flot et ceux en construction. La frégate de l'état *la Constellation* avait annoncé son arrivée au chantier et marqua son départ par deux saluts de vingt-un coups de canon.

A une heure, *le Kent* touchait à Long-Island, et le général débarquait. Plusieurs fois, il avait témoigné aux personnes qui l'entouraient le plaisir qu'il avait trouvé dans cette excursion, ainsi que sa satisfaction de la belle tenue et de la discipline des équipages, et des travaux en exécution dans ce moment.

Nous ne ferons pas l'énumération des autres cérémonies dont fut l'objet, à New-York, celui qui a été solennellement proclamé l'*hôte de la nation;* nous nous bornerons à dire que toutes les corporations, toutes les sociétés savantes, vinrent le complimenter. Celle de Cincinnatus, fondée par Washington, et dont le nom seul rappelle tant d'idées morales, se fit particulièrement remarquer par son empressement. La société historique voulut le recevoir au nombre de ses membres, ainsi que son fils, dans une séance tenue à cet effet. A tout instant des députations des villes environnantes se succédaient auprès de lui, et venaient le supplier de céder au vœu de leurs cités, en leur accordant quelques instants de son séjour en Amérique.

Sans cesse la foule, sans distinction d'âge, de sexe, de condition et de couleur (ce qui est bien plus remarquable), s'empressait sur son passage. Les pères lui demandaient pour faveur unique de bénir leurs enfants. La fille d'un vieux militaire, âgée de sept ans, tenant un bouquet d'immortelles à la main, s'agitait avec vivacité pour s'approcher de lui : « Laissez-moi seulement toucher son habit, » s'écriait-elle, et je serai contente. » Un vieillard dont le vêtement annonçait la nécessité du travail, s'étant emparé de sa main, la pressait avec tendresse: « Et moi aussi, général, dit-il, je suis un des dix » millions d'individus qui vous doivent le bonheur » et la liberté. » Partout son portrait est exposé aux regards ; les dames portent des vêtements, des mouchoirs, des rubans à son effigie, sous laquelle se lit : *Welcome Lafayette.*

Pendant plusieurs jours *le Cadmus* fut l'objet de la curiosité publique, et fut visité par des milliers de personnes qui venaient voir la chambre occupée par le général pendant sa traversée.

Mais si les citoyens de New-York n'avaient rien négligé pour donner au général des témoignages de leur attachement, les Français résidant dans cette ville ne restèrent pas au-dessous d'eux, et vinrent, au nombre de plus de deux cents, lui exprimer combien ils étaient touchés du triomphe de

leur compatriote. A leur tête était M. Monneron, qui, dans un âge avancé, et sur une terre étrangère, se livre avec résignation à des travaux peu lucratifs, après avoir joui, dans les premiers temps de la révolution française, d'une fortune et d'un crédit considérables. Quelque sobre que nous voullions être des discours tenus au général, en notre qualité de Français, nous ne croyons pas devoir passer sous silence celui de nos compatriotes de New-York.

Ayant été admis auprès de M. Lafayette, leur président lui dit :

« Général,

» C'est au nom des Français établis dans cette » ville que nous venons vous féliciter de votre » heureuse arrivée sur ce sol hospitalier, sur cette » terre dont la vue doit avoir fait naître en vous des » sentiments si doux, où vous ne pouvez faire un » pas sans rencontrer un souvenir qui vous soit » cher. Pour un cœur tel que le vôtre, il n'est pas » de plaisir plus pur que celui de voir les principes » que vous avez défendus au champ d'honneur et » à la tribune consacrés par le bonheur d'un peu» ple entier. L'hommage libre et spontané de ce » peuple généreux et éclairé est une leçon frap» pante pour les puissances de la terre ; elle leur

» apprend que si une nation oublie ses oppres- » seurs, ou ne s'en souvient qu'avec indignation, » elle lègue comme un héritage à la reconnais- » sance de ses descendans les noms d'un Was- » hington et d'un Lafayette. Nous n'essaierons pas » d'exprimer l'émotion que nous éprouvons en vous » voyant l'hôte de l'Amérique. Mais nous ne pou- » vons nous empêcher de former un vœu digne de » vous, c'est que cette belle France, notre patrie » commune, qui fonda aussi des institutions libé- » rales, soit pour toujours étrangère aux intrigues » et aux passions du despotisme. »

Le général répondit :

« C'est un grand bonheur pour moi, à mon ar- » rivée sur cette terre de liberté, d'y recevoir les » félicitations de mes compatriotes. Déjà, au moment » de mon départ, les témoignages de bienveillance » de la bonne ville du Havre avaient laissé dans mon » cœur de bien doux souvenirs. J'aime à partager » avec vous les émotions que j'éprouve dans cet » heureux pays américain, auquel je suis attaché » par tant de liens. Nous aussi, patriotes de 89, » nous avons voulu établir la dignité, la prospé- » rité, le bonheur de notre belle France sur les » bases sacrées de la liberté et de l'égalité; et, » malgré nos mécomptes et nos malheurs, les

» contemporains de cette époque, et nommément
» votre respectable président, vous diront que la
» révolution de 89 a grandement amélioré le sort
» de l'immense majorité du peuple. . . . . . . »

Cependant la multitude des journaux de l'Union avaient annoncé son arrivée dans toute l'étendue de cette vaste république. La nouvelle s'en était répandue avec rapidité, et tous les états hâtaient les préparatifs commencés depuis long-temps pour sa réception. Chaque gouverneur lui transmettait le vœu de ses concitoyens pour obtenir sa présence. Il serait trop long de rapporter ici et cette correspondance et le nom des villes au désir desquelles il a accédé; nous aurons assez le temps de les faire connaître en décrivant la suite de son voyage. Orléans, ville française d'origine, et française encore par les mœurs, le caractère, l'enthousiasme et le langage de ses habitants, fut une de celles qui se fit le plus remarquer par son empressement. Dès le 20 août, et avant qu'on sût l'arrivée du général en Amérique, l'assemblée de l'état délibérait de l'appeler sur les bords du Mississipi, et M. Davezac s'exprimait ainsi :

« Boston ou New-York seront probablement
» assez heureux pour recevoir les premiers l'hono-
» rable étranger. Cet honneur leur est dû; là il a

» demeuré, là il a combattu: mais notre tour viendra, et alors nous montrerons aussi au vieux » guerrier une terre arrosée du sang des hommes » libres. » C'est ainsi qu'on rattachait le nom de M. Lafayette et les souvenirs de la guerre de l'indépendance aux souvenirs plus récents de la guerre de 1812, et des exploits qui illustrèrent la population d'Orléans sous la conduite de l'immortel Jackson.

Le 20 août il quitta New-York pour se rendre à Boston. Dès le matin la milice était rangée en bataille dans la rue où est *City-Hotel*. A sept heures le cortége se mit en route. La marche était ouverte par plusieurs escadrons, venaient ensuite des voitures dans lesquelles étaient les autorités. Une superbe calèche attelée de quatre chevaux blancs était occupée par le général; son fils venait ensuite; derrière eux étaient, dans plus de trente voitures, des magistrats, des officiers supérieurs, et toutes les personnes les plus distinguées de la ville. La marche était fermée par une batterie d'artillerie légère et plusieurs corps de cavalerie. L'infanterie bordait la haie jusqu'aux portes de la ville. La population entière enveloppait et suivait le cortége. L'air retentissait de *huzza* (1). Des fenêtres et des

(1) Cette exclamation, commune aux Anglais et à tous les peuples du Nord, est en même temps un cri de guerre,

toits, les fleurs et les couronnes pleuvaient sur la voiture (1). A sa sortie de la ville il fut salué par une décharge d'artillerie. La batterie était commandée par le lieutenant James Monroë, et, parmi les pièces, deux étaient du nombre de celles prises en 1781 au siége d'York-Town, où le général, après les succès mémorables de la campagne de Virginie contre Cornwallis, dans laquelle il avait montré l'expérience et la capacité d'un tacticien consommé,

un cri de victoire, l'expression de la joie, et répond aux mots français : *Vive le roi!*

(1) Comme tout ce qui caractérise un enthousiasme aussi prononcé mérite d'être recueilli, nous citerons deux faits, entre mille, propres à faire juger l'impression qu'a produite l'arrivée du général.

Un matelot entre dans la boutique d'un chapelier, choisit un chapeau d'un prix que le marchand trouva trop élevé pour un simple marin. Sur l'observation qui lui en fut faite, « Peut-il y avoir rien d'assez beau pour un homme qui a conduit ici le général Lafayette ?— Ah ! vous êtes de l'équipage du *Cadmus* ? — Et je m'en vante. — C'est différent, prenez le chapeau. » Le matelot en demanda le prix. « Rien, rien, dit l'autre, je veux aussi faire quelque chose pour un de ceux qui nous ont amené notre bienfaiteur. »

M. Georges Lafayette ayant aussi voulu faire chez un autre marchand une emplette du même genre, on découvrit que c'était pour lui, et on se refusa obstinément à recevoir le prix du chapeau, en disant : « Toutes les dépenses de M. Lafayette et de sa famille sont payées ici depuis plus de quarante ans. »

poussant avec une vigueur inconcevable le siége de la place, qui capitula bientôt.

Une députation nombreuse et une escorte partirent avec lui, et ne le quittèrent qu'aux limites de Saw-Pitts, où il était attendu par une semblable escorte et les autorités de la ville. Ce fut ainsi que le voyage se continua : toujours les magistrats des diverses provinces qu'il traversait venaient avec une nombreuse escorte le recevoir à la limite de l'état. Les populations entières se portaient à sa rencontre; partout le sillon commencé était abandonné aussitôt que ce cri, *Voici le général*, se faisait entendre. On voyait les habitants accourir, agitant leur chapeau, et faisant retentir l'air de cris de joie. Pendant la nuit les villes étaient illuminées, et il ne marchait dans la campagne qu'à la clarté des torches. De distance en distance, des pièces d'artillerie tiraient sur sa route. Ce ne fut pas pendant quelques milles seulement qu'il fut entouré de tels hommages, mais pendant tout le voyage, qui dura cinq jours et cinq nuits. Nulle part la marche triomphale ne perdit de son éclat; pas un hameau qui n'eût élevé son arc-de-triomphe chargé d'inscriptions rappelant avec délicatesse les actions glorieuses de l'hôte de la nation, ou exprimant avec simplicité les plus tendres sentiments. A chaque village, les autorités venaient le complimenter, et

écoutaient avec reconnaissance ses réponses pleines d'effusion et de noblesse. New-Haven, New-London, Providence, déployèrent un éclat qu'il serait difficile de décrire.

A New-Rochelle, il reçut plusieurs de ses vieux compagnons d'armes. L'un d'eux, après les premières félicitations, lui dit : « Vous rappelez-vous, » général, qui commença l'attaque à Brandiwine ?— » Oui, ce fut Maxwell avec les milices de Jersey. — » C'est vrai, dit le vieux patriote enchanté; eh bien! » j'étais de cette brigade. » Les applaudissements unanimes des assistants couvrirent ce petit colloque, et récompensèrent le soldat de l'indépendance du bon souvenir qu'il réveillait. Chacun rappelait avec attendrissement les nobles efforts du Français qui touchait à peine pour la première fois au sol de l'Amérique, lorsqu'il assista à cette terrible bataille où il fut blessé à la jambe.

A Saw-Pitts, les escortes réunies de New-Yorck et de Connecticut, et une nombreuse cavalcade de dames élégamment vêtues, accompagnèrent le général jusqu'à la montagne de Putnam à *Greenwich*. Là le chemin est coupé à travers un rocher qui s'élève à pic. Cent dames occupaient un côté de cette espèce d'amphithéâtre, et cent jeunes gens l'autre côté; les dames étaient toutes en blanc, les hommes en noir. Un arc de triomphe champêtre, composé de

branches de pins entrelacées de roses, était jeté entre les deux rochers; il avait été érigé par les dames, qui en avaient tressé les guirlandes. Au milieu de cet élégant portique était suspendu un bouclier portant cette inscription : *Cet arc triomphal, placé sur la montagne que le général Putnam illustra, est élevé en l'honneur de Lafayette, le brave champion de la liberté américaine et l'ami éprouvé de Washington.* L'arc était surmonté par un vieux drapeau de la révolution, déchiré dans les combats. C'était celui qui était sur la tête des héros à la bataille de White-Plains.

Partout des scènes semblables se répétaient; il était arrivé à New-Haven le 21 à une heure, et y avait eu le plaisir d'une fête nocturne. A New-London, où il était le dimanche 22, il avait assisté au service divin; le soir il avait couché à Plain-Fields. Deux aides de camp de M. Feuner, gouverneur de l'état de Rhode-Island, étaient venus à la rencontre de l'illustre voyageur, et l'avaient conduit jusqu'aux limites de Providence, où l'attendaient les autorités, et où il resta jusqu'à la fin du jour. La réception fut splendide. Les membres de la société de Cincinnatus lui offrirent un banquet. Après le dîner il fut conduit aux frontières de l'état, où il trouva deux aides de camp du gouverneur de Massachusetts, avec lesquels il entra à onze heures

du soir à Dedham, et à deux heures après minuit à Roxbury, bourg situé à un mille de Boston, et où est située la maison de plaisance du gouverneur du Massachusetts, M. Eustis. Il y était attendu depuis plusieurs heures, mais malgré le nombre et l'excellence des relais, son arrivée avait été retardée par l'impossibilité de se dérober aux hommages des habitants des pays qu'il traversait.

Une cavalcade immense, dans laquelle figuraient avec grâce une grande quantité de dames, et l'on peut dire toute la population du comté de Norfolk, s'étaient rendues à Roxbury, où il fit son entrée aux flambeaux, et au milieu de l'éclat d'une fête nocturne de l'effet le plus pittoresque et le plus brillant.

Le 24, dès le point du jour, tout était en mouvement à Boston. Les corps désignés pour former le cortége, commandés par le colonel Harris, s'étaient mis sous les armes, et, à neuf heures, ils partaient en bon ordre pour l'habitation de M. Eustis. Deux heures après, le général entrait à Boston, au milieu de plusieurs corps de troupes et des flots d'un peuple ivre de joie. Cependant les autorités, que précédait le shérif Roulstone, s'étaient portées au-devant de lui, et le rencontrèrent à dix minutes en avant de Roxbury. Là le major de la ville, M. Quincy, le harangua au nom de ses concitoyens. « Vous revoyez, lui dit-il, ce même peu-

» ple pour lequel vous avez combattu. Il est heu-
» reux au-delà de toute espérance ; sa liberté est
» assurée; il se repose maintenant dans sa force,
» sans craintes comme sans reproches. Vous avez
» versé votre sang pour trois millions d'hommes,
» et dix millions de leurs descendants s'avancent
» vers vous. Ce mouvement n'est pas celui d'une
» populace turbulente, excitée par l'aspect des lau-
» riers qu'un jeune conquérant a nouvellement
» cueillis, c'est celui d'un grand peuple qui cède
» à une impulsion grave, morale, et toute intellec-
» tuelle. »

Le cortége se dirigea ensuite vers le palais des états, à travers les principales rues de la ville, qui étaient, dans toute l'étendue de l'expression, encombrées par la foule. Tout, disent les journaux américains, avec l'énergie de leur langage national, tout, absolument tout, était couvert d'individus, dont les regards avides et bienveillants cherchaient le général. Chaque mouvement des roues de la voiture était accompagné de cris de joie, tandis que les dames bostoniennes, qui occupaient les balcons et les fenêtres, ornés de pavillons, agitaient leur mouchoir avec transport. Par intervalles on entendait le bruit majestueux des salves d'artillerie que l'on tirait de plusieurs points. En même temps, les cloches remplissaient l'air de leurs sons. Le

cortége occupait une étendue de deux milles, la foule des spectateurs était si grande qu'on l'évalue à plus de cent mille personnes, et que dans aucune occasion on ne vit à Boston une aussi grande affluence. La circulation des voitures avait été interdite dans toutes les rues où devait passer le cortége.

A son arrivée au palais des états, dont la coupole était surmontée d'un immense pavillon national, le général fut salué par le feu d'un bataillon. Là s'arrêta l'escorte, et le général traversa la place au milieu d'une double haie de plus de cinq cents enfants des écoles publiques. D'un côté étaient les jeunes filles vêtues de blanc, de l'autre les jeunes garçons en habit bleu, tous portant sur la poitrine un large ruban sur lequel était le portrait de Lafayette.

Comme il passait dans les rangs de cette génération, espoir de la patrie, une jeune et jolie enfant, fille d'un officier, âgée d'environ six ans, s'avança timidement au-devant de lui, et demanda à lui parler. Elle ôta de dessus sa tête une couronne de fleurs et de laurier, et, l'un des commissaires l'ayant élevée dans ses bras, elle posa cette couronne sur le front du général en lui adressant des vers où respiraient les sentiments qui animent en ce moment tous les Américains. Nous essayons

de rendre ici les traits les plus saillants de ce morceau de poésie. Il y a dans l'original une suavité de coloris parfaite et bien en harmonie avec les idées que l'on a sur les fleurs et sur l'enfance.

Reçois ces fleurs ; pour toi la main de la reconnaissance
Les cueillit sur un sol que tu rendis fécond ;
Permets-leur de s'unir au laurier qne ton front
Reçut de nous au temps de ta jeune vaillance.
Tu t'exilas alors de la douce amitié,
De la France, des bras d'une épouse chérie,
Et ton cœur s'enflammant d'une noble pitié,
Tu voulus dans nos maux te mettre de moitié,
Et ce pays pour toi fut une autre patrie.

Le général, attendri, répondit affectueusement à la jeune personne, qu'il embrassa. Un autre enfant s'approcha de lui, et lui dit : *Mes parents m'ont appris à répéter votre nom avec respect, et à vous regarder comme un père. Aussi*, répondit le général, *je vous regarde comme mon enfant.*

A son entrée dans la salle du sénat, il fut introduit par le major, et le gouverneur Eustis le complimenta. Les présentations eurent lieu immédiatement ; tous les fonctionnaires publics, les membres de la société de Cincinnatus, les corps savants, et une foule de citoyens et d'étrangers de distinction lui rendirent successivement leurs hommages.

Le corps des officiers de la marine nationale, précédé par le commodore Bainbridge, et celui des officiers des troupes de terre, ayant à sa tête le colonel House, furent ensuite admis auprès de lui; il répondit à tous avec grâce et en peu de mots, et tous venus avec une haute opinion de la supériorité de son esprit et de sa courtoisie vraiment française, s'en retournaient pénétrés de sentiments plus vifs encore, et pleins d'enthousiasme et de respect.

Le général fut ensuite conduit à la résidence qu'on lui avait préparée dans Park-Street. Il traversa nu-tête les flots de citoyens assemblés sur son passage, répondant à leurs acclamations par des saluts affectueux. La journée était magnifique, et tout semblait concourir à donner de l'éclat à cette scène extraordinaire. L'enthousiasme du peuple de Boston, qui le premier combattit pour l'indépendance américaine, fut réveillé avec une puissance au-dessus de toute expression. « M. La-
» fayette peut se flatter, dit le *Boston Patriot*,
» d'avoir produit ici une sensation plus vive que
» ne l'aurait fait l'arrivée simultanée de toutes les
» têtes couronnées de la vieille Europe. »

Le même jour un banquet où se réunirent toutes les autorités lui fut offert par la ville. Au nombre des toasts nous avons remarqué le sui-

vant proposé par M. Parker, chef de justice : *A la mémoire de Louis XVI. Ceux qui ont favorisé la liberté ne doivent point être oubliés, quoiqu'ils aient porté la couronne.*

Chacune des journées du séjour de M. Lafayette à Boston fut marquée par des cérémonies publiques dont il fut l'objet, et par une fête nationale. On verra, par le rapide exposé que nous allons en faire, que toutes avaient un but de moralité populaire, ou réveillaient des souvenirs patriotiques.

Le mercredi 25 il se rendit à Cambridge, où il assista aux exercices de l'université. Cet encouragement donné par le vieux guerrier à une jeunesse studieuse éveillait son émulation, et la moindre allusion qui se présenta dans les discours prononcés en cette occasion fut saisie avec empressement.

Le 26 la réception publique fut extrêmement brillante : plus de deux mille citoyens furent successivement admis dans la salle des états; les corps savants, les sociétés pieuses, ajoutèrent leur tribut particulier à celui de la reconnaissance de l'état. Mais ce qui attira le plus vivement l'attention, ce furent les soldats de la révolution. Les uns avaient vaincu à Montmouth, les autres avaient résisté à Brandiwine, ceux-ci furent trahis à West-Point, ceux-là étaient de l'armée légère de Virginie ; tous

s'emparaient avec transport des mains de leur général et les baignaient de larmes. Et lui, plein d'émotion, s'écriait en les reconnaissant : *O mes braves soldats! ma brave infanterie légère!* Cette émotion augmenta visiblement lorsque le capitaine Henry Purkett se présenta comme un des deux seuls survivants du deuxième régiment de dragons légers qui avaient servi sous ses ordres. La plume de Sterne ou de notre Hamilton pourrait seule rendre l'intérêt et la variété de ces scènes attachantes.

A midi M. Lafayette assista à Cambridge à une séance de la société des hellénistes, où un poëme sur la circonstance fut lu par M. Henry Ware.

Parmi nous, habitants de l'ancien monde, les uns se représentent les Américains comme une nation tout agricole et commerçante, les autres la considèrent comme uniquement livrée aux idées spéculatives et politiques; peu savent qu'elle s'adonne avec succès à la littérature, qu'elle possède déjà un grand nombre d'ouvrages remarquables faits par des Américains, qu'elle cultive avec le même respect que nous l'étude de l'antiquité.

La journée du lendemain fut consacrée à visiter le bourg de Charles-Town et le chantier de construction. Dès le matin, toutes les troupes étaient sous les armes. Au milieu d'elles, le général se ren-

dit à Charles-Town et sur les hauteurs de Bunker's Hill, où est élevé le tombeau de Warren. On sait que ce soldat citoyen succomba à la tête des milices américaines, en défendant leurs lignes contre les Anglais, à l'époque où l'Amérique venait de lever l'étendard de la liberté. En passant devant le tombeau, toutes les personnes qui assistaient à la cérémonie mirent pied à terre, et formèrent le carré autour de ce monument. Elles étaient toutes décorées des insignes de Lafayette. Ce fut au milieu des souvenirs que faisaient naître ces lieux mémorables et la présence du Français, que fut prononcé un discours où l'orateur peignit *la liberté, à cette époque, roulant avec un char de feu, sur les provinces désolées, maintenant parcourant paisiblement un pays libre et fortuné.*

Le nom du général, par une distinction particulière, fut placé à la tête de la liste des souscripteurs de Warren, et comme le cinquantième anniversaire de la grande affaire de Bunker's-Hill doit être célébré le 17 juin prochain, on le supplia d'augmenter par sa présence la solennité de ce jour. Il manifesta le plus vif désir d'y assister, s'il se trouvait encore en Amérique à cette époque.

Il visita ensuite l'arsenal et les établissements publics de Boston. Au camp de New-England guards (gardes de la Nouvelle-Angleterre), il

s'attira des applaudissements auxquels son âge semblait devoir ne plus lui permettre de prétendre. L'artillerie s'exerçait ; il pointa lui-même une pièce et fracassa le bouclier qui servait de but.

Le général resta encore trois jours à Boston. Le premier fut en partie consacré à recevoir les visites de ceux qui n'avaient pu jusque là complimenter l'hôte de la nation. Parmi les personnes qui lui furent présentées on remarqua le jeune Grec *Pandies Ralli*, fils d'un des otages massacrés à Constantinople, et qui, après avoir miraculeusement échappé aux désastres de Scio, est élevé à Boston par les soins des missionnaires étrangers. Le reste de la journée fut consacré à une course à l'université de Medford et à une visite au gouverneur *Books*.

Cependant au milieu de ces solennités le général n'oubliait point les devoirs non moins doux de l'amitié. Le dimanche il sut se dérober à l'empressement des Bostoniens, et se rendit seul avec son fils chez le vénérable John Adams. Ce vieillard, qui fut un des premiers à appeler la liberté sur sa patrie, qui signa la déclaration de son indépendance, a eu l'honneur d'exercer, après Washington, la suprême magistrature de la république. Dans le temps où l'Amérique fut divisée entre les démocrates et les fédéralistes, on le classait parmi ces derniers, et

ce fut peut-être ce qui empêcha sa réélection, lorsque le parti de ceux-ci fut complètement éteint. Mais son patriotisme ne fut jamais suspect. L'amitié de Lafayette et celle de Washington étaient les garants de ses sentiments et de ses vertus. On conçoit avec quel empressement fut accueilli l'illustre voyageur. Toute la soirée fut donnée à des souvenirs de jeunesse et de gloire.

Une grande revue avait été ordonnée pour le 30. Les milices de la campagne, sous les ordres du général Appleton, et celles de Boston, au nombre de plus de six mille hommes, sous ceux du général Lymas, exécutèrent des grandes manœuvres, et M. Lafayette, accoutumé à la précision des mouvements militaires des soldats de l'Europe, témoigna hautement son étonnement et sa satisfaction sur la belle tenue et l'instruction de ces soldats citoyens. Deux cents tentes environ avaient été dressées sur la place.

Le général quittait Boston le lendemain; il reçut les adieux des autorités dans un banquet où furent réunies douze cents personnes. La journée se termina par une illumination générale et un feu d'artifice.

Maintenant recommence le voyage du général. Ce fut le mardi, 31 août, qu'il partit pour aller visiter les établissements de marine de Portsmouth;

situés dans l'état du New-Hampshire, en passant par Lynn, Salem et Newbury-Port. Dans chacune de ces villes il fut l'objet des mêmes hommages; mais ce fut à Salem que l'éclat de sa réception se fit particulièrement remarquer : la pluie qui tombait par torrents ne ralentit le zèle de personne. Vainement, dans cette ville et à Béverly, il voulut congédier les escortes civiques qui l'accompagnaient : les enfants eux-mêmes refusèrent cette fois de lui obéir.

Une particularité que nous ne devons point omettre, c'est qu'à Newbury-Port il prit quelques heures de repos dans la même chambre où Washington avait passé une nuit, lorsqu'à sa présidence il visita les états du nord. L'ameublement n'en avait point été changé depuis cette époque, et, sans doute, aura, par cette circonstance, acquis un nouveau prix aux yeux des Américains.

A son retour à Boston, le général n'y resta que quelques heures. Les députations des villes situées sur la route de New-York furent admises auprès de lui. Il dit adieu aux autorités et au peuple de Boston, de cette cité généreuse qui fut le berceau de la liberté américaine. N'ayant autrefois d'autre notabilité que celle de son énergie patriotique; maintenant elle est devenue le centre des arts et de l'industrie des provinces de la Nouvelle-Angleterre,

et est entourée d'établissements publics, aussi somptueux que ceux des capitales de l'ancien monde.

Deux corps de cavalerie accompagnèrent l'hôte de la nation (*national guest*) à Lexington et à Concord, où avait eu lieu, en 1775, la première rencontre entre les Anglais et les Américains insurgés. La route se continua par Worcester, Tolland et Hartford. Dans cette dernière ville se passa une scène vraiment touchante : le général fut invité à visiter l'institut des Sourds-Muets, dont le directeur est *Clerc*, l'élève de l'abbé Sicard et l'émule de Massieu. Soixante jeunes gens, la main sur le cœur, montraient une légende portant ces mots : *Ce que la nation exprime, nous l'éprouvons*. Le général reconnut Clerc, et reçut avec reconnaissance les témoignages de sa vénération.

L'illustre voyageur s'embarqua ensuite sur *l'Olivier-Elsworth*, et descendit le Connecticut, dont les rives majestueuses sont couvertes de villes, de villages et de forts, qui annonçaient son passage par des décorations improvisées, des illuminations soudaines, et des salves d'artillerie. Cette navigation, d'un caractère neuf et imposant, avait attiré la population des comtés voisins, et ses bruyantes clameurs suivaient le navire, qui arriva à New-York le 5 septembre. La foule qui assistait au dé-

barquement du général était aussi grande que la première fois, et son empressement ne s'est point ralenti pendant le nouveau séjour de M. Lafayette.

Les attentions les plus délicates ont toujours présidé à la direction et à l'ordonnance des nouvelles fêtes qui lui ont été données. Sa vie, agitée par tant d'événements, offre une longue suite d'époques mémorables. Nous verrons pendant le cours de son voyage les Américains s'empresser de célébrer les anniversaires de ces événements, et de retracer ainsi à sa mémoire les jours de gloire qui embellirent sa carrière.

Le 6 septembre est le jour de sa naissance, le 6 septembre fut marqué par une fête brillante, offerte par la société de Cincinnatus, dans Washington-Hall. Dans la salle de ce banquet tout militaire et n'ayant pour ornement que des trophées d'armes, flottaient soixante bannières portant les noms des principaux héros morts sur le champ de bataille, pendant la révolution d'Amérique.

Ces décorations, le choix des personnes qui composaient l'assemblée, l'abandon et la franchise de leur joie auraient pu faire croire que c'était Lafayette entouré de ses propres soldats, le lendemain du dernier succès de la guerre de l'indépendance. Ce sentiment aurait pris plus de force encore, lorsqu'au moment où le général s'adressait au jeune

Hamilton, on vit le colonel Swartwoot se lever et l'interrompant tout d'un coup, lire d'une voix forte l'ordre du jour d'York-Town du 17 octobre 1781 : « Honneur à la division française du baron de Vio- » mesnil ! hier elle a enlevé une redoute. Honneur » à la division américaine du général Lafayette ! au » même moment elle enlevait une autre redoute, » et demain elle montera la première à l'assaut. » Des *huzza* prolongés couvrirent ces mots, et la salle fut ébranlée par une triple salve d'applaudissements.

A ce sentiment d'enthousiasme en succéda un d'une nature bien différente. Le général Lamb chanta d'une voix émue une chanson qui fut longtemps nationale en Amérique, et composée en 1792, pendant l'emprisonnement de Lafayette à Olmutz. Voici une faible traduction de ces couplets.

Auprès du foyer domestique,
Malgré la paix et ses douceurs,
Un vieux soldat de l'Amérique
Exprimait ainsi ses douleurs :
« O toi, l'orgueil de ce rivage,
» Noble amant de la liberté,
» Quel est le prix de ton courage ?
» Des chaînes et la pauvreté.

» Fortune, honneurs, douce patrie,
» Espoir d'un brillant avenir,

» Amour d'une épouse chérie,
» Devaient en vain te retenir.
» Pour voler à notre défense,
» Ton noble cœur a tout quitté.
» Mais quelle en fut la récompense ?
» Des chaînes et la pauvreté.

» Compagnons dont il fut le guide,
» Vous vîtes ce jeune héros,
» Aussi généreux qu'intrépide,
» Partager vos nobles travaux.
» Sa valeur effaça l'outrage
» Du joug par l'Anglais apporté.
» Quel est le prix de ce courage ?
» Des chaînes et la pauvreté.

» Tel jadis d'un prince barbare
» Bélisaire reçut des fers,
» Et le fier vainqueur du Bulgare,
» De ses maux remplit l'univers.
» Par de semblables injustices,
» Tel Annibal persécuté
» Obtint, pour prix de ses services,
» Des chaînes et la pauvreté. »

Les jours suivants furent consacrés à visiter les écoles publiques et les forts, et à passer différents corps en revue. Le 10 le général dînait chez le colonel Nicolas Fish, son ancien camarade, qui avec lui et sous ses ordres était monté à la redoute d'York-Town. Le 9e régiment d'artillerie devait lui servir

d'escorte pour aller chez le colonel Fish. Avant de partir, M. Muir, commandant ce corps, entouré de ses officiers, vint lui offrir, au nom de ces braves, une magnifique épée sortie des ateliers de New-York (1).

Le lendemain de ce jour il assista à une fête maçonnique de la loge des Chevaliers du Temple, à laquelle il fut affilié. Le soir les Français célébrèrent avec lui, à Washington-Hall, l'anniversaire de la bataille de Brandiwine. Tous les journaux américains sont remplis des détails de cette fête d'un goût particulier. Par une idée heureuse autant qu'originale, la table, extrêmement large, offrait un plan en relief du grand canal qui depuis peu traverse et féconde une partie de l'Amérique. Cette carte d'une nouvelle espèce occupait une étendue de soixante-dix pieds sur la table, où elle était creusée dans l'épaisseur du bois; une eau extrêmement limpide remplissait le canal bordé du gazon le plus verd, figurant des prairies au milieu desquelles s'élevaient des représentations de fabriques, d'arbres et d'animaux. Des ponts élégants jetés d'un bord à l'autre, des masses de rochers sous lesquels passait ce canal, des forêts dans lesquelles il se perdait ache-

(1) Il y a peu de temps que l'Amérique n'avait pas de fabrique d'armes, et recevait de l'Europe tout ce qui est relatif à la guerre.

vaient de faire un ensemble vraiment unique de ce chef-d'œuvre de topographie, dû au talent de M. M. Intyre, autrefois employé auprès du roi de Naples.

M. Monneron, dont nous avons déjà parlé, présidait au banquet. En portant un toast en l'honneur du général, il parut oublier un instant l'hôte de la nation américaine pour ne se souvenir que du guerrier français. « Nous sommes fiers, dit-il, qu'il soit » notre compatriote.

» Au quatorzième siècle, les Lafayette, dans la » province d'Auvergne, amélioraient le sort de ce » qu'on appelait à cette époque des *vassaux*.

» Au quinzième siècle, le maréchal Lafayette » chassa les ennemis du territoire français.

» Au seizième siècle, mademoiselle Lafayette » était l'image de la beauté, de la charité, de la » vertu.

» Au dix-septième siècle, madame Lafayette » composait des ouvrages qui passeront à la postérité la plus reculée.

» Au dix-huitième siècle, le général Lafayette » est né l'ennemi de la tyrannie, l'amant passionné » de la liberté.

» Pendant sa jeunesse, il a concouru à supporter et à défendre le berceau de la liberté des » États-Unis.

» Dans un âge plus avancé il a paru à la tribune » publique : il a parlé en Europe de la liberté » comme il avait su la défendre en Amérique.

» De la tribune il est entré dans les rangs des dé- » fenseurs de la patrie ; je l'ai vu dans les dangers, » son génie et son sang-froid ne l'abandonnant ja- » mais; prompt à concevoir, ardent à exécuter, il » combattit toujours pour la véritable liberté.

» Je suis historien oculaire et fidèle. Voyez ces » trophées, ces drapeaux, ces étendards; sur tous » est écrit : *Liberté, victoire, Lafayette !* »

A ce toast, le général répondit par celui-ci : « A » la mémoire des Français morts pour la cause de » la vraie liberté, depuis 1789 jusqu'à ce jour. Leurs » mânes nous demandent que tant de sacrifices ne » soient point perdus pour la patrie. » Il fut porté quelques autres toasts remarquables par les sentiments de philosophie et de patriotisme qu'ils exprimaient. Nous ne citerons que le suivant : « A Thé- » mistocle, Aristide, Phocion et les autres victimes » de l'ingratitude des républiques ; leurs mânes » consolés remercient l'Amérique d'effacer cette » tache des gouvernements populaires. »

Dans les derniers moments du repas furent lues des stances de M. Pillet, qui furent vivement applaudies. En voici la partie la plus saillante :

Pourquoi ces fleurs et ce laurier ?
Pourquoi tous ces cris d'allégresse ?
Quel est cet homme au front guerrier,
Près de qui la foule s'empresse ?
C'est l'ami, c'est le compagnon
Des vieux héros de l'Amérique,
Et la gloire attacha son nom
Au berceau de leur république.

. . . .

. . . .

Quel doux spectacle pour son cœur !
Des moissons, des canaux, des villes,
Aux mêmes lieux où sa valeur
Combattit sur des champs stériles ;
Un peuple obscur et sans appui
Qu'il osa secourir en frère,
Libre, heureux, puissant aujourd'hui,
Et l'ami de toute la terre.

Il revient, au soir de ses ans,
Cueillir les fruits de son aurore ;
Ses traits sont changés par le temps,
Mais son âme est la même encore.
Tel que le vit l'Américain,
Tel on l'a vu toute sa vie,
Guerrier, sénateur, citoyen,
Il est l'homme de la patrie.

. . . .

. . . .

Ces longs cortéges, ces honneurs,
Que chacun de ses pas attire,

Souvent l'orgueil les dicte ailleurs,
Ici le respect les inspire.
Bon peuple de ce beau pays,
Nation chère à ma patrie,
Pour l'accueil de l'un de ses fils,
Notre France te remercie.

On conçoit sans peine que tous les événements relatifs à la bataille de Brandiwine furent rappelés avec le plus vif intérêt dans le courant de ce repas.

Des émotions aussi vives, et trop souvent répétées, pouvaient finir par altérer la santé de M. Lafayette. C'est ce que craignaient les habitants de New-York, et ce sentiment délicat, qu'ils partageaient tous, put seul les engager à suspendre pendant près de deux jours, consacrés au repos par le général, les témoignages publics de leur affection. Il revit avec plaisir, pendant ces deux jours, plusieurs personnes, et reçut divers présents, entre autres une canne qui a successivement appartenu à Franklin et à Washington, et qui lui fut offerte par M. Gordon. Le capitaine Allyn repartait pour l'Europe; il vint prendre congé de lui avec ses officiers. Le général ne voulut point s'en séparer sans leur offrir quelques témoignages de son amitié. Il pria le capitaine Allyn de recevoir un superbe nécessaire sur lequel étaient gravés ces mots: *Le général Lafayette à son excellent ami le capitaine Allyn*,

le 15 *août* 1824. Il laissa également des marques de son souvenir aux officiers et à l'équipage du *Cadmus*. Déjà la petite nièce de Washington avait remis au capitaine Allyn des gants sur lesquels est gravé le portrait du général, pour être distribués en France aux enfants et petits-enfants de celui-ci.

La veille de son départ de New-York, les habitants déployèrent une magnificence dont n'avaient point encore approché les cérémonies qui s'étaient succédé jusqu'alors, et vraiment digne des adieux d'une ville opulente qui fête son *bienfaiteur*.

On avait choisi pour lieu de réunion et de bal la batterie appelée *Castle-Garden*. C'est une immense forteresse presque circulaire, construite sur un môle, au confluent de l'Hudson et de la rivière de l'est, et qui se joint à la terre par un pont de trois cents pieds. Une magnifique esplanade plantée d'arbres en fait le principal ornement. Elle fut bâtie autrefois pour la défense de New-York.

Dès la nuit les invités s'y rendirent. Au milieu du pont s'élevait une pyramide de soixante-quinze pieds, illuminée en verres de couleurs, au sommet de laquelle resplendissait une immense étoile de feu. Le pont était entièrement couvert de tapis, et deux rangées d'arbres le bordaient. La lumière de l'obélisque produisait un demi-jour suffisant pour se conduire, et qui formait un contraste inattendu

avec l'éclat qui frappait tout d'un coup les regards à l'entrée de la salle. Cette salle était une tente de six cents pieds de tour et de soixante-dix d'élévation; tout autour régnait un vaste amphithéâtre. La voûte, soutenue à son centre par une colonne, était formée de pavillons de toutes les nations, entremêlés avec élégance et symétrie, et couvrant entièrement le plafond; à la principale entrée était un arc de triomphe de fleurs et de verdure, surmonté d'une statue colossale de Washington reposant sur des pièces de canon. Au milieu était suspendu le génie du pays portant un écusson avec ces mots : *A l'hôte de la nation.* En face de la porte s'élevait, sur une estrade, un pavillon richement décoré, orné du buste d'Hamilton, au-devant étaient deux pièces de canon prises à York-Town, et, comme le disaient les Américains, *vieilles connaissances du général :* ce pavillon lui était destinée. Autour de la salle treize colonnes portaient les armes des treize premiers états de la confédération. Cette enceinte, éclairée par mille flambeaux, étincelait de cristaux et de faisceaux d'armes. Dans moins de deux heures, cinq mille personnes, arrivant presqu'à la fois sur une foule d'embarcations et de bateaux à vapeur, vinrent l'animer par leur présence. Presque aussitôt M. Lafayette arriva, accompagné de deux généraux et des membres de la

commission. Dès qu'il parut, l'air de Lafayette (*see the Conquering hero comes*) se fit entendre, et une sorte de frémissement d'admiration et de respect l'accompagna jusqu'à sa place. Au même instant les toiles qui entouraient et fermaient la salle, roulées comme des voiles, furent aussi rapidement enlevées qu'une décoration de théâtre, et l'intérieur devint visible aux yeux de la foule qui, sur des embarcations autour de l'île, était venue attendre ce moment. La lune se leva quelques moments après, et éclaira la rade, sur laquelle se croisaient en tous sens mille canots et bateaux à vapeur. De la salle de bal on voyait distinctement New-York, les rivages de l'Hudson, l'île Longue, les hautes falaises de Jersey et le fort Lafayette.

Le général parcourut plusieurs fois la salle et l'amphithéâtre, et de toute part, à son approche, on se levait avec empressement, on se portait auprès de lui, heureux d'avoir pressé sa main, d'avoir pu même toucher à ses habits.

A deux heures il quitta le bal, et s'embarqua sur *le James-Kent*, pour commencer son voyage sur l'Hudson. Le bateau à vapeur fut, à son départ, salué de mille acclamations jusqu'au moment où on le perdit de vue. Ce voyage avait un but bien délicat et bien noble, c'était, en interrompant la continuation des fêtes, de faire naître des impressions

nouvelles chez le général, et de lui faire parcourir les lieux témoins de ses travaux, et où il eut pendant quelque temps le commandement de l'armée du nord. *Le Steam-boat,* qu'il montait, commandé par le commodore Wiswall, s'avança rapidement jusqu'à Tarrytown. Le jour venait de se lever, et un brouillard épais dérobait la vue des bords pittoresques de l'Hudson. L'horizon touchait presque au navire, et le pilote, malgré l'incertitude de sa marche, ne traversait pas avec moins de vitesse la brume qui l'environnait. Tout-à-coup *le Steam-boat* s'arrête, et une violente secousse annonce qu'il est échoué. Après un instant de confusion, on reconnut que l'on était sur *Oyster-bank* (le banc aux huîtres). Cet événement ne produisit d'autre effet que d'occasioner quatre heures de retard. Dans cet intervalle, le brouillard s'était dissipé, et l'on put voir toutes les hauteurs qui bordent l'Hudson couronnées de monde. Pendant que l'on jouissait de ce spectacle, l'on entendit le canon de Stoney-point retentir d'écho en écho le long des rivages escarpés du fleuve.

Le général arriva enfin vers midi à West-point. C'est un site agreste et solitaire. Sur un morne qui s'avance dans l'Hudson est bâti le collége qui sert d'école du génie aux États-Unis. De tout temps ce fut un poste militaire d'une haute impor-

tance. Là était placé le traître Arnold lorsqu'il négociait avec les Anglais l'asservissement de sa patrie et la captivité de Washington et de Lafayette ; là vient se réunir, de tous les coins de la république, l'élite de la jeunesse, pour y puiser une éducation toute libérale, toute patriotique. C'est l'école polytechnique des États-Uunis. Rendus à leur famille, ces élèves rapportent des vues uniformes, un amour éclairé de la patrie, et des connaissances qui les mettraient à même de la défendre au jour du danger.

Jamais, depuis la révolution, West-point n'avait vu autant de mouvement. Sa population, qui n'est ordinairement que de mille individus, tout compris, était immense ce jour-là. Le colonel Tayer, commandant de poste, les majors généraux Brown et Scott, les officiers et professeurs de l'école, vinrent recevoir le général au bruit d'une salve de vingt-un coups de canon. Il monta à l'établissement dans une calèche découverte; au sommet de la montagne il fut reçu par les élèves, qu'il passa en revue, et qui manœuvrèrent devant lui. Il se rendit ensuite à la bibliothèque, où ils lui furent individuellement présentés. Son aspect et ses discours réalisèrent pour eux les souvenirs historiques dont ils sont nourris ; il dîna au milieu d'eux.

A six heures il se rembarqua, à sept il était à

Newburg, où trente mille personnes s'étaient réunies pour l'attendre. Il y passa une partie de la nuit, et le lendemain, 16 septembre, il était à Poughkeepsie. C'est dans cette petite ville que s'était autrefois rassemblée la convention de New-York, pour y adopter la proclamation d'indépendance, au moment où les Anglais occupaient la capitale et une partie de l'état; c'est là que Washington venait visiter son ami Georges Clinton. M. Lafayette y resta quelques heures, et y reçut la visite du colonel Swartwoot, âgé de quatre-vingt-quinze ans, et l'un de ses compagnons d'armes.

Il continua ensuite son voyage par la maison de campagne du gouverneur Lewis, par Clermont, Castkill, Hudson, Owerlaugh et Albany. Sur presque toute la route, l'accident qu'il avait éprouvé à Oyster-Bank fit perdre une partie des préparatifs auxquels son approche donnait lieu; on ne savait à quoi attribuer ce retard; l'impatience dans les différents villages était à son comble, et l'arrivée soudaine du général était célébrée par des cris et des transports qui tenaient du délire.

Il devait se rendre par le canal à Troy, et de là revenir par terre, en visitant Lansingbourg, Watterford et la cataracte de la Mohawk, à Cahoose-Falls; mais les lenteurs qu'il avait éprouvées et la visite qu'il fit à l'arsenal de Gibbonville l'empêchèrent

de dépasser Troy. Ce fut le point extrême de son voyage dans le nord. Peu d'instants après qu'il y fut arrivé, et que les autorités civiles l'eurent complimenté, il reçut une députation composée de plusieurs dames, qui, au nom de celles de la ville et des environs, demandaient à lui présenter leurs hommages. A leur prière, il se rendit bientôt, accompagné des autorités, à un temple rustique composé de troncs d'arbres et de verdure, où toutes les dames étaient réunies. Une ode où se retrouvaient les sentiments dont le général entend l'expression à chaque pas qu'il fait en Amérique fut chantée en chœur par cette brillante réunion. En témoignant sa reconnaissance, le général exprima le désir d'avoir une triple copie de ces vers pour être remis à ses trois filles de la part des dames de Troy. Il est inutile d'ajouter qu'on s'empressa de satisfaire à cette demande. Mais ce qui le frappa le plus dans cette ville, c'est l'accroissement prodigieux qu'elle a acquis. Il avait logé, quarante ans auparavant, dans la seule maison qui y fût alors. « Elle semble, selon » l'expression dont il se servit lui-même, être sor- » tie de terre comme par enchantement », et partout, dans le cours de son voyage, s'offrirent à ses regards de semblables phénomènes.

Pendant son retour à New-York, il s'arrêta pour rendre ses hommages à la veuve de l'illustre Mont-

gomery, mort au siége de Québec en 1775. Cette dame habite, à quelque distance de l'Hudson, une campagne dans un site superbe, et construite sur le plan de la maison de Beaumarchais à Paris (1). Il s'arrêta également à Fishkill pour visiter madame de Witt, petite-fille du président Adams. Il arriva à New-York le 19 septembre au matin.

Le lendemain il assista à une fête maçonnique où se trouvaient des députés des trente loges de New-York (2).

Le jour d'après il visita les établissements publics, et le 23, à neuf heures, il partit pour Philadelphie et le midi de l'Amérique. L'affluence était aussi grande qu'au jour de son arrivée. La municipalité, la commission des cérémonies et les divers corps de troupes assistèrent à son embarquement. Il dit adieu à la bienveillante population de New-York, et traversa la rade sur *le Kent,* suivi par ses regards et ses cris.

Sur le rivage de Jersey l'attendaient de nouveaux

(1) Ce magnifique hôtel, situé à l'extrémité du boulevard Saint-Antoine, vient d'être démoli. On sait que Beaumarchais fut un des premiers Français qui secoururent les Américains en 1775.

(2) La franc-maçonnerie est extrêmement répandue en Amérique, et la seule ville de New-York compte dix mille frères.

hommages. En peu d'heures il y fut rendu, et mit pied à terre à Berghem, où le gouverneur de l'état de Jersey vint le recevoir.

A New-Hark, Rahway, Wood-Bridge, New-Brunswik, Princeton, qu'il traversa successivement, il fut accueilli avec l'enthousiasme qui l'avait accompagné jusqu'ici.

A Brunsvik le *welcome Lafayette* lui fut donné de la manière la plus aimable. Seize jeunes filles, sur un seul rang, portaient chacune sur leur écharpe une lettre de cette expression dessinée en fleurs naturelles. A Princeton, il fut reçu par vingt-quatre jeunes filles vêtues de blanc et la tête couronnée de fleurs. Chacune d'elles portait sur sa ceinture le nom d'un des vingt-quatre états actuels de la république.

Au milieu des éclats bruyants des discours, des félicitations dont il était l'objet, des attentions plus flatteuses encore lui prouvaient que l'affection, non moins que le devoir, dirigeait des hommages répétés de tant de manières. A Berghem, les autorités, après l'avoir complimenté, le prièrent d'agréer une canne portant une inscription patriotique, et faite du bois d'un pommier à l'ombre duquel il s'était reposé et avait déjeuné avec Washington au temps de leurs communs travaux et de leurs brillants succès. A New-Hark, M. Daniel Sheilas lui avait également présenté une canne fort simple qui avait long-temps

servi à Washington dans les promenades et les courses de ses vieux jours.

Le 25 il fut reçu à Trenton, chef-lieu de l'état. « Vous revenez, lui dit le gouverneur, dans cette » province où Washington leva la première bannière » contre l'oppression. Vous avez partagé ses tra- » vaux; vous ne pouvez voir avec indifférence les » lieux qui en furent le théâtre, et dont le moindre » hameau rappelle un fait d'armes. » Il passa en revue les troupes des différentes contrées réunies à son occasion. La foule était si grande, que le courrier de la malle de Philadelphie ne traversa Trenton qu'avec la plus grande peine. Plus d'une fois furent rappelés les souvenirs de la bataille livrée en ce lieu en 1776. On sait que Washington, voyant de son camp de la Delaware les dispositions de l'armée anglaise, dit : *Ils ont trop étendu leurs ailes, il est temps de les leur rogner*. En même temps il sortit de ses retranchements, battit complètement l'armée anglaise, et reprit ses positions (1).

Le 27 le général passa la Delaware, et entra dans l'état de Pensylvanie. Il y trouva un empressement d'autant plus flatteur, que le peuple de ce gouver-

(1) Près de Trenton, à Borden-Town, demeure l'ex-roi d'Espagne, Joseph Bonaparte, qui oublie, au sein de l'étude et de la philosophie, les outrages de la fortune et sa grandeur déchue.

nement est naturellement austère et peu communicatif (1). M. Shulze, gouverneur de l'état, vint au-devant de lui à Morriswille, et le harangua au nom du gouvernement de Pensylvanie. « Nulle » part, lui dit-il entre autres choses, nulle part le » bienfait de votre présence n'a été plus vivement » senti que dans cet état, dont chaque canton a » successivement été illustré par vos faits d'armes ; » dont les citoyens suivirent vos étendards et vi» rent de près vos sacrifices et vos efforts. » Dans sa réponse, le général rappela que le seul nom de Pensylvanie réveillait ces sentiments philanthropiques dont la pratique a marqué tous les progrès de cet état ; que dans ce pays il avait joui pour la première fois du bonheur d'être sous les tentes américaines, et qu'il voyait avec orgueil la nation des États-Unis, sous l'influence d'institutions créées par elle-même, offrir au monde l'exemple unique d'un ordre social parfait. Le gouverneur l'accompagna ensuite avec les troupes réunies de Jersey et de Philadelphie jusqu'à Frankfort, où il passa la nuit.

(1) Le fondateur de la Pensylvanie fut, comme on sait, le célèbre quaker Guillaume Penn. Entouré de ses sectateurs, il établit cette colonie d'hommes paisibles, qui demeurèrent constamment étrangers aux discordes comme aux passions qui agitent le monde. Aujourd'hui les quakers, moins rigides, ne se font distinguer des autres hommes que par une philosophie éclairée et des mœurs pures.

Le mardi 28 il fit son entrée solennelle dans la capitale de la confédération. Cent échafaudages, dont quelques uns pouvaient contenir deux mille personnes, avaient été dressés dans les rues par lesquelles il devait passer. Plus de cinquante mille citoyens s'étaient portés à sa rencontre. A la première porte, près de laquelle les troupes, au nombre de dix mille hommes, étaient rangées en bataille, il fut salué par soixante coups de canon. Il mit pied à terre, et parcourut les rangs, accompagné du gouverneur, du major général Cadwallader avec lequel il avait combattu à Montmouth, et d'une foule d'officiers de distinction. Il mit quarante minutes à passer de la droite à la gauche, pendant que les spectateurs, placés sur tous les lieux circonvoisins et même sur les arbres, faisaient retentir l'air de mille *huzza*. Après la revue, le cortége se forma et entra dans la ville. Il était formé ainsi qu'il suit :

Cent citoyens en habit bourgeois et à cheval.

Cent officiers du gouvernement, à cheval.

Un corps de musique à cheval.

Un corps de cavalerie de cent soixante hommes.

Un détachement d'artillerie légère avec quatre pièces de canon.

Deux mille hommes d'infanterie.

Une compagnie de carabiniers.

Les commissaires chargés de la réception du général.

M. Lafayette et le chef de la justice Petters dans un landau attelé de quatre chevaux.

Le gouverneur Shulze dans une voiture à quatre chevaux.

M. Williamson, gouverneur de New-Jersey, dans une voiture semblable.

Deux autres voitures, dans lesquelles étaient M. Georges Lafayette, M. Levasseur et plusieurs personnages de distinction.

Cent cinquante soldats de la révolution, dans trois grands chariots couverts de feuillages, de pavillons, d'emblèmes, portant en lettres d'or, d'un côté, DÉFENSEURS DE LA PATRIE, de l'autre, RESTES DE 1776. On lisait sur le devant, *Washington;* sur le derrière, *Lafayette.*

Venait ensuite un vaste char portant une imprimerie complète avec ses ouvriers, dont les uns assemblaient des caractères, tandis que les autres faisaient aller la presse et jetaient avec profusion à la foule une ode de M. *James Barker*, composée pour la circonstance.

Suivaient les membres de la société typographique, précédés d'une bannière sur laquelle étaient ces mots : *Lafayette, l'ami de la liberté et des droits de la presse.*

Après eux marchaient :

Un corps de quatre cents jeunes gens de la ville et du comté de Philadelphie.

Deux cents cordonniers avec des bannières.

Trois cents tisserands.

Cent cinquante cordiers.

Cent cinquante jeunes garçons.

Cent architectes et maçons.

Sept cents ouvriers de différentes professions.

Cent cinquante tonneliers, précédés par un char sur lequel était un atelier de tonnellerie et des ouvriers assemblant des douves.

Trois cents papetiers à cheval.

Deux cents hommes vêtus de la dépouille de divers animaux.

Une compagnie d'artillerie avec deux pièces de campagne.

Quinze cents hommes d'infanterie.

La cavalerie de New-Jersey.

Un corps de trois cents fermiers.

La composition de ce cortége pourrait paraître singulière au premier abord, mais on reconnaît bientôt et son but et les idées morales qui s'y rattachent. En Europe, les cérémonies semblables ne sont qu'un cadre dans lequel on trouve le moyen de déployer un vaste appareil de pompe militaire, et tous les attirails du luxe et de la vanité; en Amé-

rique, c'est une utile occasion de présenter au peuple des idées réunies d'industrie, de science, et de force nationale. De simples citoyens ouvrent la marche, qui est fermée par des cultivateurs. L'imprimerie, dont les travaux immortalisent la pensée, et la rendent commune à tous les hommes, est montrée au peuple comme un de ses premiers besoins. Dans d'autres pays, la noblesse occuperait dans le cortége la place la plus importante ; à Philadelphie, elle est remplie par des ouvriers de toute espèce ; tous les arts y figurent, parceque tous sont le fondement de la prospérité de l'état. La vigne, nouvellement naturalisée dans ces climats, les tonneliers, assistant au cortége avec les instruments de leur profession, indiquent aux citoyens que bientôt ils seront délivrés du tribut qu'ils paient à l'Europe pour ses vins. Ainsi le peuple donne la fête, et en fait le principal et presque le seul ornement; ailleurs, il n'y paraît que pour être le témoin d'une joie qu'il ne partage pas toujours, ou pour être l'acteur de scènes ignobles qui font gémir ses vrais amis.

A Fourth-Street le cortége passa sous un arc de triomphe formé de trois portiques. Sur celui du milieu on voyait treize étoiles étincelantes, et cette inscription : *La nation remercie l'ami de la liberté.* Un peu plus loin s'élevait un autre arc, con-

struit de treize blocs de pierre, dont chacun portait le nom d'un état; on lisait sur la frise : *Les enfants des hommes libres saluent le héros qui versa son sang pour la cause de l'indépendance;* à droite de la base on voyait le génie de la liberté, avec ces mots : *La Liberté, fille de la Bravoure;* à gauche une figure de femme, avec ceux-ci : *La Prospérité, fille de l'Industrie.* Sur le derrière de ce monument s'élevaient deux colonnes, dont l'une portait la date de 1776, et les noms de Hancoock, S. Adams, Franklin, Morris, Sullivan, Putnam et Hamilton; sur l'autre on lisait, au-dessous de la date 1781, les noms de Warren, Montgomery, Mercor, Wooster, Lincoln, et Wayne; sur l'un des côtés de la rue, vingt-quatre jeunes personnes, d'une beauté remarquable, et toutes du même âge, vêtues de blanc et couronnées de guirlandes, répandaient des fleurs sur le cortége en chantant l'hymne *See the conquering hero comes;* de l'autre côté étaient vingt-quatre jeunes garçons vêtus de noir. Les rues par lesquelles passait le cortége étaient remplies d'une foule extraordinaire. On comptait ce jour-là à Philadelphie plus de 60,000 étrangers avides de voir le général.

Lorsqu'il passa devant la maison de madame Morris, veuve du célèbre trésorier de la républi-

que, l'ayant remarquée à son balcon, il se leva dans sa voiture, et s'inclina respectueusement.

Le général fut conduit à Old-State-house, où le conseil municipal le reçut, et où le major W. Jackson le harangua, et lui dit entre autres choses :

« Il y a quarante-huit ans, dans cette ville, dans » cette salle même, qu'à juste titre on peut appeler » le berceau de l'indépendance, une convention » d'hommes tels que le monde en voit peu, émi- » nents en vertus, en talents, en patriotisme (1), » déclarèrent, à la face du monde, leur détermina- » tion de se gouverner par eux-mêmes, et de pren- » dre pour eux et leurs descendants un rang parmi » les nations. Bien peu de ceux qui vécurent alors » respirent aujourd'hui ; mais dans ce nombre l'his- » toire trouvera et nous nous enorgueillissons de » placer le général Lafayette, dont la vie entière a » été consacrée au maintien de la liberté. Général ! » plusieurs de ceux de vos compatriotes qui vinrent » à notre secours ne sont plus ; mais ce peuple s'en » souvient, et les âges futurs consacreront leur » gloire. Efforçons-nous d'oublier un instant ces

(1) Ces éloges des fondateurs de la république des États-Unis ne sont pas exagérés. Pour s'en convaincre, il suffit de voir l'Histoire de France pendant le dix-huitième siècle, de Lacretelle, liv. XVIII.

» ombres glorieuses, pour féliciter le héros que
» nous avons le bonheur de revoir. »

Le général répondit :

« Mon entrée dans cette grande et superbe ville,
» les circonstances d'une réception tout affectueuse
» et bienveillante, éveillent dans mon cœur le
» souvenir des sentiments éprouvés depuis un
» demi-siècle.

» C'est ici, c'est dans cette enceinte sacrée, par
» un conseil de sages, que fut énergiquement dé-
» clarée l'indépendance des États-Unis. En antici-
» pant celle de toute l'Amérique, elle commença
» pour le monde civilisé une ère nouvelle, celle
» de l'ordre social fondé sur les droits de l'homme,
» ordre dont le bonheur et le calme de votre ré-
» publique démontrent chaque jour les avantages,
» Ici, monsieur, fut formée votre brave et ver-
» tueuse armée révolutionnaire; ici fut inspirée,
» par la providence, l'heureuse idée d'en confier le
» commandement à notre bien-aimé Washington,
» ce guerrier sans tache. Mais ces souvenirs, et
» une foule d'autres, sont mêlés avec le regret
» profond de la perte des hommes grands et bons
» que nous avons à pleurer. C'est à leurs services,
» monsieur, à votre respect pour leur mémoire, à
» l'amitié qui me liait à eux, que je dois rapporter

» une grande partie des honneurs que j'ai reçus ici » et ailleurs, honneurs bien au-dessus de mon mé- » rite personnel.

» C'est aussi sous l'auspice de leurs noms véné- » rés, autant que par l'impulsion de mes propres » sentiments, que je vous prie, monsieur le major, » et vous, membres des deux conseils, et habitants » de Philadelphie, d'agréer le tribut de mon res- » pect, de mon affection, et de ma profonde re- » connaissance. »

Après cette réception, le général fut conduit à Washington-Hall au milieu d'une foule toujours croissante. Un dîner splendide y était servi; toutes les autorités y assistèrent, et de nombreux toasts y furent portés. Tous respiraient le patriotisme le plus pur, et l'amour des idées grandes et libérales, qui depuis cinquante ans germent dans toutes les têtes américaines. On nous permettra de citer celui-ci : *A la Grèce régénérée. Puisse la providence lui accorder un Washington pour chef, et un Lafayette pour ami !*

Le général sortit immédiatement après le dîner pour aller rendre visite à madame Morris, à madame Lewis, parente de Washington, et à M. Cadwallader, général de l'indépendance.

Il était déjà nuit; la ville était entièrement illu-

minée, et partout il voyait son image retracée ; partout aussi il était accueilli par des chants d'allégresse.

La commission lui fit déclarer le même jour qu'elle n'entendait en aucune manière disposer de ses moments, quelque jaloux qu'on fût de lui renouveler l'hommage des respects et de la reconnaissance de la cité ; elle ajouta qu'elle était toujours disposée à recevoir ses ordres.

Dès le jour de son arrivée, les comités des cantons de Delaware, de Chester, de Montgomery, de Walley-Forge, vinrent au nom de leurs concitoyens lui présenter des adresses. Nous devons remarquer ici que, depuis son arrivée en Amérique, le général reçoit chaque jour les députations d'un grand nombre de provinces, dont la plupart n'ont certainement pas l'espoir qu'il puisse les visiter.

Nous consacrerons les premières pages de notre seconde partie au récit du séjour du général à Philadelphie. Mais nous ne pouvons nous dispenser, en terminant celle-ci, de jeter un dernier regard sur le spectacle qui vient de se dérouler devant nous. Pour toute l'Amérique, dont le caractère jusqu'à présent nous était peu connu, l'arrivée du général a été une occasion de réveiller l'attention de l'Europe. Les peuples du vieux monde, façonnés

à des idées de hiérarchie sociale particulières se divisent en classes distinctes. A leurs yeux la nation américaine semblerait manquer de base et de sommet, parcequ'elle n'a ni aristocratie ni populace. Mais la diffusion générale de l'intelligence, l'habitude de l'industrie, l'égalité des droits sociaux, font de tous les individus une classe moyenne qui se suffit à elle-même. Partout le peuple dans ses moments d'effusion est sujet à des écarts; ici, sans qu'il soit soumis à aucune surveillance, il sait de lui-même et tacitement restreindre son enthousiasme dans les règles d'ordre que lui indique sa raison. Aussi se demande-t-on avec le général, *Où est la populace de ce pays?* Comment on rencontre partout une population *choisie*, et dont chaque membre semble, par sa conduite, chargé de représenter la dignité de la nation?

Tout le monde en effet veut être de la fête américaine. On se félicite mutuellement de l'arrivée de l'ami de Washington, on s'envoie en présent son portrait; les vétérans se rassemblent, et disent à leurs jeunes compatriotes: *Nous l'avons connu.* Partout on prépare des voitures magnifiques pour son entrée, on recherche les plus beaux chevaux pour le char de triomphe; partout on arbore la cocarde nationale comme aux jours de la révolution. Chaque ville est fière de répondre aux yeux de la postérité

du dépôt qui lui est confié. Ce grand mouvement voit confondus toutes les générations d'Américains, toutes les classes de citoyens, tous les habitants des états les plus opposés par les mœurs, par le climat, par les intérêts.

Pendant une année, sa présence va réveiller successivement chacun des souvenirs déjà vieux de la guerre de l'indépendance, mais purs des malheurs de cette mémorable époque, et des divisions qui la suivirent.

Sans doute il est des hommes qui ne se persuaderont jamais qu'un simple général ait exercé, par la seule puissance du souvenir, une influence aussi grande sur une nation entière. Ils nous accuseront d'exagération et d'inexactitude. Mais s'ils ne dédaignent pas de jeter les yeux sur les journaux américains, ils verront que nous n'avons rapporté que la partie la plus saillante de ce qui est arrivé dans le cours de ce voyage mémorable, parceque nous n'avons pas dû présenter un aride programme des fêtes qui ont eu lieu et qui vont se continuer sur toute la surface de l'Amérique septentrionale (1).

(1) Les journaux américains dans lesquels nous avons puisé les principaux détails contenus dans cette première partie sont:

Le *New-York Statesman*, le *Commercial advertiser* de New-York, le *Columbian Sentinel*, le *Boston Courier*, le

Il nous eût été facile de faire connaître avec une plus minutieuse exactitude l'emploi de tous les moments du général; mais tel n'était pas notre but: nous avons voulu apprendre les motifs de son voyage, et tous les faits principaux et caractéristiques de ce triomphe dont le souvenir restera dans les annales de la civilisation. Nous avons presque toujours laissé le lecteur juger seul, et sans le secours de nos réflexions, de l'effet moral de ce voyage sur la nation américaine. A mesure que nous continuerons de suivre les pas du général dans le nouveau monde nous aurons occasion d'étudier avec plus de détail les mœurs, les institutions, les progrès étonnants, et même la politique des États-Unis; nous consignerons, pour l'histoire du temps, les formes sous lesquelles la postérité se réalise en ce moment pour le seul homme qui jamais ait joui d'avance des honneurs préparés par l'avenir au génie et à la vertu.

New-England Galaxi, le *Boston Daily advertiser*, le *Boston patriot*, l'*Argus*, le *Daily advertiser*, l'*American*, l'*Advertiser*, l'*Evening post*, le *Spectator*, le *National advocate*, le *Mercantile advertiser*, le *Patriot*, la *Gazette*; les neuf derniers de New York, etc., etc.

VOYAGE

DU

GÉNÉRAL LAFAYETTE

AUX

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

SECONDE PARTIE.

Voyage dans le Maryland. — Dans le district de Colombie. — Dans la Virginie. — Ouverture du congrès, et réception du général. — Discussion du bill d'indemnité.

Un jour Franklin était à table, et l'on buvait à l'heureuse destinée de l'Amérique. Quelques Mouches que la vapeur du vin avait enivrées, et qui étaient restées attachées aux parois du vase, frappées par l'air extérieur, se ranimèrent tout à coup. Franklin observait attentivement ce spectacle singulier. Que ne puis-je! s'écria-t-il enfin, que ne puis-je m'endormir aussi pendant un siècle, pour revoir, après cet intervalle, ma chère Amérique, libre du joug étranger, et se gouvernant par elle-même. Après le

repas, Franklin s'endormit profondément, et, à son réveil, il raconta qu'il avait eu une vision; que le génie des États-Unis lui était apparu, et le portant sur le sommet des monts Alleghanys, lui avait montré sa patrie tellé qu'elle serait à l'époque où il avait désiré de la voir. A la place de petites villes simplement agricoles, il voyait de grandes cités manufacturières; au lieu d'un pays difficile et triste, une campagne couverte d'habitations, percée de routes majestueuses, traversée par de riches canaux. Au lieu d'une population divisée d'intérêts, et qui n'avait été réunie que par le besoin de l'indépendance, sans trésor, sans crédit, sans marine, sans avenir, une nation compacte, attachée à son gouvernement et fière de sa liberté, un trésor au-dessus des besoins, un crédit illimité, une marine rivalisant avec celle des Anglais, une prospérité que rien ne menace, et que tout semble devoir accroître; au lieu de trois millions d'habitants décimés par une guerre de dix années, et prêts à déposer les armes à la première attaque, dix millions d'hommes éprouvés par deux guerres à trente ans d'intervalle, et pleins du sentiment de leur force.

Tout cela n'était qu'un rêve pour Franklin, et il le plaçait à cent ans de son époque. Eh bien! les créations que son imagination complaisante prêtait à ses espérances se sont réalisées dans un espace

de temps bien plus court. La vérité dans cinquante ans a été au-delà de ce qu'il avait à peine osé espérer après cent années ; et, par une circonstance non moins heureuse, plusieurs de ceux qui furent ses contemporains peuvent la voir. Celui qui a été honoré du titre de son élève, peut lui-même, avant de mourir, constater aux yeux du monde, qui ne s'aperçoit des faits qu'à mesure qu'ils sont passés, les développements journaliers et surprenants qu'offre dans tous les genres la nation américaine. Celle-ci, fière de déployer à ses yeux ses immenses progrès, l'invite à parcourir les provinces les plus reculées; et chaque fois que le vieux guerrier découvre un nouveau sujet de surprise ou d'admiration, cette nation lui dit : « Voilà votre ouvrage ; toute cette
» prospérité qui ne frappera l'attention de l'Europe
» qu'au jour, peut-être prochain, où elle sera trop
» resserrée dans nos limites, vous et vos compa-
» gnons d'armes l'avez faite en conquérant pour
» nous l'indépendance et la liberté. Soyez le bien-
» venu, hôte de la nation; et, par un heureux
» retour des hommes à la justice, soyez le pre-
» mier citoyen, depuis l'origine des temps, qui,
» sans titres, sans puissance, et presque sans
» fortune, ayez été porté en triomphe par tout
» un peuple, en reconnaissance de vos anciens
» services, et lorsque quarante années d'intervalle

» auraient pu amortir le feu de son enthousiasme. »

Hippocrate vit autrefois la population d'une ville grecque venir tout entière à sa rencontre; mais cette ville avait besoin des secours d'Hippocrate. Aux États-Unis, la population de deux cents villes se presse autour d'un homme dont nul n'a besoin, et qui, depuis un demi-siècle, était, pour ainsi dire, mort pour elle.

Dans la Pensylvanie, où nous l'avons vu entrer, tous les souvenirs de cette ancienne époque se sont réveillés avec force. La Pensylvanie, cette terre de tolérance et d'hospitalité, que Penn acquit de ses sauvages habitants, et dans laquelle il s'établit sans répandre de sang, avait été, pendant la lutte de l'indépendance, un des principaux théâtres de la guerre. Le général Lafayette avait joui pour la première fois du bonheur d'être sous les tentes des indépendants, ainsi qu'il l'a dit lui-même en y entrant; là, il était appelé à goûter plus vivement les plaisirs de la reconnaissance.

Philadelphie avait déployé, pour le recevoir, une pompe extraordinaire. Soixante mille habitants des campagnes étaient accourus pour assister à cette cérémonie. Dès le même jour, 29 septembre, la commission d'arrangement lui avait fait dire qu'il était complètement libre de disposer de son temps comme il le jugerait convenable. Dans l'après midi,

il avait reçu plusieurs députations. Le lendemain, 30, il avait assisté à une séance de la société philosophique dont il est membre depuis 1781 (1). A cette époque, ce fut lui qui lut à la société les premiers rapports qu'elle ait entendus sur le système du magnétisme animal de Mesmer, et sur les expériences de Montgolfier. Alors, comme aujourd'hui, rien de ce qui peut être utile à l'humanité ne lui était étranger. Après cette séance, il visita quelques anciens amis, madame Philippe Nicklin, fille de l'ancien général Macpherson, et madame John Stocker, fille du colonel Touzard. Il se rendit ensuite à la soirée que donnait, à son occasion, madame Powel. C'est ainsi que les distractions et les épanchements de l'amitié faisaient une agréable diversion à ce qu'il pouvait y avoir de fatigant pour lui dans les cérémonies qui se succédaient à chaque instant.

Le général avait été reçu à Philadelphie dans la même salle où fut signée la première déclaration d'indépendance, où il avait été admis, il y a plus de

(1) La société philosophique de Philadelphie est une des sociétés savantes de l'Amérique qui ont le plus concouru au développement des sciences et des arts dans le Nouveau-Monde. Pendant la guerre de l'indépendance, elle n'a jamais discontinué ses travaux, et a toujours vu dans son sein les savants les plus distingués de l'Amérique.

quarante ans, lorsque les députés de la nation n'étaient encore que les mandataires des insurgés américains. Ce fut là qu'eurent lieu les réceptions publiques pendant son séjour.

Dans la journée du 1er octobre, il fut successivement visité par les députations de tous les corps savants de l'état, par les membres de la société de Cincinnatus, les jeunes gens de la ville, et le clergé de Philadelphie. Soixante et dix ministres de toutes les sectes, qui, dans ce pays, sont absolument égales en droits, étaient présents à cette entrevue; ils y apportèrent l'expression des sentiments dont sont animés aux États-Unis tous les ministres du culte, à qui leur caractère sacré ne fait jamais oublier leurs devoirs de citoyens.

Les Français et les descendants des Français, au nombre de trois cents, vinrent à leur tour, et le général les accueillit avec le plus tendre empressement. Il s'entretint avec la plupart d'entre eux. Ils étaient conduits par M. Texier de la Pommeraie, que nos orages politiques ont contraint d'aller chercher un asile sur le sol hospitalier de l'Amérique. Ce fut lui qui porta la parole au nom de tous.

« Général, dit-il, les Français et descendants » de Français établis à Philadelphie, se pressent » autour de vous pour vous témoigner la joie qu'ils

» ressentent de vous voir au milieu d'eux sur cette
» terre qui a été le théâtre de vos premiers tra-
» vaux pour la cause sacrée de la liberté. Ils parta-
» gent l'enthousiasme de leurs nouveaux conci-
» toyens ; et brûlent du désir d'épancher dans votre
» sein les sentiments qui les animent. Nés sur le
» même sol que vous, ils ne peuvent, sans un
» noble orgueil, voir prodiguer à un Français les
» témoignages unanimes de l'amour et de la re-
» connaissance d'une nation entière, de cette grande
» et illustre nation, chez laquelle tant de Français
» ont trouvé une nouvelle patrie, qui ne leur est
» pas moins chère que celle qui les a vus naître.....
» ...... Nous avons appris avec émotion les mar-
» ques d'attachement que vous ont donné les ci-
» toyens du Havre, au moment de votre départ.
» Que sera-ce lorsque l'écho de nos acclamations
» aura retenti sur les rivages européens!..... »

A ces expressions flatteuses, qui avaient vivement excité l'émotion du général, il répondit à peu près en ces termes :

« Mes chers concitoyens, parmi les jouissances
» dont mon cœur est comblé dans cet heureux
» pays, j'en éprouve une bien grande à me voir en-
» touré des témoignages de votre amitié. C'est dans
» la salle où je vous reçois que les droits du peuple
» furent reconnus par un ministre français, onze

» ans avant qu'ils n'aient été proclamés au sein de » l'assemblée constituante, le 11 juillet 1789. » Vous avez raison de penser que cette première » impulsion de 1789 a grandement amélioré la » situation du peuple français. Je partage vos » vœux pour lui, et j'aime à vous offrir aujour- » d'hui les expressions d'une vive reconnaissance » et d'une tendre affection. »

Dans ces discours avait été rappelée l'époque mémorable où le général Lafayette obtint de l'assemblée nationale la déclaration des droits de l'homme, telle, à peu près, qu'elle a été mise à la tête de la constitution de 1791. Ainsi, tandis que les Américains trouvaient dans les services qu'il leur avait rendus une ample matière à leurs félicitations, les Français étaient assez heureux pour avoir aussi des bienfaits à lui rappeler, et nos compatriotes répandus sur le sol américain, oubliant les opinions qui nous divisent, venaient de tous côtés prendre leur part du triomphe de l'hôte des États-Unis.

Le 2 octobre, le général alla visiter l'arsenal de la marine à Southwark, accompagné par un nombreux et brillant cortége. Il y fut reçu triomphalement par le commodore Baron. Parmi les dames qui le félicitèrent à leur tour, étaient madame Lewis, nièce de Washington, et miss Wright, si connue par l'intéressant Voyage aux États-

Unis d'Amérique, qu'elle a publié en 1820. Là il passa en revue les troupes de la marine, et cinq cents enfans des écoles de Southwark. On le conduisit ensuite au magasin général de la marine, où il examina dans le plus grand détail le modèle du plus grand vaisseau du monde, *le Colombus*, qui est actuellement en construction à Baltimore. Cette immense machine doit porter une artillerie formidable et bien supérieure, par le nombre et par le calibre, à celle des plus gros bâtiments de guerre construits jusqu'à nos jours. Son gréement et sa mâture, par la manière savante dont ils sont combinés, permettront que la manœuvre en soit facilement exécutée par un équipage beaucoup moins nombreux qu'on ne pourrait le croire, et cette masse énorme, par la supériorité de sa coupe et de ses proportions, aura une marche aussi rapide et des évolutions aussi promptes que les frégates les plus légères.

Plusieurs centaines de dames participèrent aux plaisirs de cette fête, dont l'éclat fut extraordinaire. On y remarqua principalement un arc de triomphe, sur lequel était le modèle d'un vaisseau. A sa poupe on lisait, *la Bonne-Mère*. C'est le navire sur lequel le général quitta furtivement la France en 1777, pour venir se mettre dans les rangs des Américains. Sur un autre arc de triomphe

étaient ces mots: *Plus votre cause est désespérée, plus j'en retirerai de l'honneur;* expressions dont il s'était servi auprès de Franklin à la même époque. Ainsi, au milieu des fêtes dont il est l'objet, et qui toutes ont le même but, cette attention à lui retracer toujours de nouveaux souvenirs rompt l'uniformité des hommages qui l'entourent, et prouve qu'ils sont autant le résultat d'une affection sincère, que celui de la reconnaissance et du respect.

Dans l'après-midi, il dîna chez les francs-maçons, réunis au nombre de quatre cent cinquante. On rapporte que cette fête est la plus belle qui ait jamais été donnée aux États-Unis. Mais pour ne point fatiguer nos lecteurs par des détails trop souvent répétés, nous nous bornerons à dire que la salle, éclairée par le gaz hydrogène, et maintenue dans le demi-jour jusqu'à l'arrivée du général, fut, dès qu'il eut pris place, illuminée spontanément, et de la manière la plus brillante. L'originalité piquante du toast suivant, qui fut porté à ce banquet, nous engage à le rapporter.

La maçonnerie est encore en question: que le monde décide entre ceux qui disent OUI, *et ceux qui disent* NON. *François II, Ferdinand VII disent* NON; *Washington et Franklin,* OUI.

Le dimanche, 3 octobre, le général assista au

service divin, et au sermon prêché par l'évêque White. On lui avait destiné le siége autrefois occupé par Washington, et madame Morris était à côté de lui.

La journée du lundi fut consacrée à visiter les établissements publics de bienfaisance, et le soir, un magnifique bal lui fut donné à la salle de spectacle. Elle était tendue de draperies écarlates, semées d'étoiles d'or ; la scène représentait un paysage éclairé par un soleil levant, et les loges étaient remplies de dames élégamment vêtues. A sept heures, plus de deux mille personnes étaient réunies; à neuf heures, des fanfares annoncèrent l'arrivée du général, et le bal commença ; à minuit, et pendant que les rafraîchissements étaient servis, un des commissaires porta, du haut d'une loge, un toast en l'honneur de l'hôte de la nation. A l'instant, au signal qui en est donné par les premiers sons de l'air de Lafayette, la toile du fond est enlevée, et l'on voit la Liberté et la Renommée couronnant le buste du guerrier. En même temps, une bannière descend majestueusement des cintres, et offre, inscrit en lettres d'or, à tous les regards, le toast que chacun répète.

Le 5, il quitta Philadelphie sur un bateau à vapeur, accompagné du gouverneur, de la commission et d'un bataillon de volontaires. Il arriva le

soir à Chester : plus de quatre mille personnes s'y étaient rendues de Philadelphie pour assister à sa réception. Il y entra à onze heures du soir et y fût reçu aux torches : les troupes étaient sous les armes. Le lendemain, il partit de Chester, au milieu d'une brillante cavalcade ; et la commission de Pensylvanie reçut ses adieux aux limites de l'état.

La province de Delaware s'avance en pointe entre le Maryland, le Jersey et la Pensylvanie. Les commissaires de cet état, dont il n'avait à traverser que l'extrémité que nous venons de décrire, s'étaient cependant rendus à la frontière pour l'y recevoir. Ce fut avec eux qu'il traversa la Brandiwine, sur laquelle fut livrée la première bataille à laquelle il assista en Amérique. Il fût vivement ému en revoyant ces lieux, et ce ne fut pas sans une douce agitation qu'il entra à Wilmington, où le premier appareil avait été mis sur la blessure qu'il reçut à cette affaire. Trente-neuf coups de canon le saluèrent à son entrée. De là, il fut à New-Castle, où il honora de sa présence les noces de M. Victor Dupont avec miss Van-Dyke, fille du sénateur de ce nom. Cette circonstance retarda son arrivée à French-Town aux lignes du Maryland.

Cependant le bateau à vapeur *les États-Unis*, capitaine Trippe, portant la commission de Maryland et les personnes les plus distinguées de cet

état, était parti dès le 6 au matin de Baltimore, pour venir au-devant du général. Ce bâtiment arriva dans l'après-midi à French-Town. Vers le soir, et tandis que M. Lafayette était impatiemment attendu, passa à Frenck-Town M. John Adams, secrétaire d'état au département des affaires étrangères, qui retournait de Boston à Washington, où le rappelait la prochaine ouverture du congrès. Il fut invité à assister à la réception du général. On conçoit avec quel empressement il se joignit à ceux qui allaient fêter l'arrivée de l'ami de sa jeunesse.

Enfin le général toucha aux lignes de Maryland. M. Morris, président de la commission, s'avança vers lui, suivi des aides-de-camp du gouverneur de l'état, de la députation des militaires de Baltimore, d'un corps de cavalerie, de la députation de Cincinnatus, composée du général Smith, l'un des héros de la révolution et de la guerre de 1812, et du colonel Bentalou, ancien compagnon de gloire du polonais Pulawski, et porta la parole au nom des personnes qui l'accompagnaient et de tout l'état de Maryland. Le général revit avec un nouveau plaisir M. John Adams; mais il serait difficile d'exprimer la vive impression que produisit l'apparition de M. Dubois-Martin, Français retiré à Baltimore, et âgé de quatre-vingt-trois ans. C'est le même qui avait commandé le vaisseau *la Bonne-*

Mère, sur lequel M. Lafayette avait fait son premier voyage aux États-Unis. Ils restèrent longtemps dans les bras l'un de l'autre, et l'émotion qu'ils éprouvaient se répandit parmi les nombreux spectateurs de leurs épanchements.

Après la présentation, une élégante collation fut servie dans la chambre du bateau à vapeur qui appareilla, et se dirigea vers Baltimore. Le général s'était retiré dans sa chambre avec M. Adams; la pluie tombait par torrents, et la cavalerie de Maryland, longeant la côte et suivant le bateau, sous la direction des aides-de-camp du gouverneur, ne voulut point consentir à se retirer. Vers la fin de la nuit la pluie cessa, et, lorsqu'au matin le bateau entra dans la rivière de Patapsco, on put voir, par un magnifique soleil levant, les bâteaux à vapeur *Maryland*, *Virginie*, *Philadelphie*, *Aigle*, couverts de monde, qui s'avançaient à la rencontre du bâtiment qui portait le général. Chacun de ces navires, entièrement pavoisé, le salua en passant le long du bord, et vint successivement prendre place à la suite du bateau *les États-Unis*. Le général était sur le pont, nu-tête, et, par d'affectueuses salutations, répondait aux nombreux et bruyants huzzas partant de tous ces bâtiments.

Bientôt on aperçut le fort M'Henry; et une chaloupe armée par les meilleurs marins de l'équi-

page, sur laquelle était le général, MM. Adams, Morris, Dubois-Martin et le général Smith, les débarqua sur la plate-forme. MM. Georges Lafayette, Levasseur, et les autres personnes de la suite, étaient dans d'autres embarcations. Le général fut reçu par le colonel Hindané, de l'armée des États-Unis, et membre de la commission de Maryland, à la tête des officiers de la marine, des corporations de la ville de Baltimore et des députations des corps qui se sont distingués, pendant la dernière guerre, à la défense de cette place. Il passa au milieu d'une double haie qu'ils avaient formée. La garnison était rangée en bataille devant l'entrée du fort. Après avoir présenté les armes, elle s'ouvrit, et laissa voir derrière elle, dans l'intérieur, une tente de campement: c'était celle de Washington, que, par suite des attentions délicates qui président à toutes les fêtes données au général, on avait cru devoir exposer inopinément à ses regards comme un moyen certain de réveiller en lui des souvenirs qui lui sont chers. Au-dessus de cette tente flottait un drapeau américain, celui-là même qui, en 1814, avait vu la glorieuse défense du fort M'Henry. Ainsi les Américains associaient les souvenirs de leurs derniers efforts pour la liberté et ceux au prix desquels ils avaient su la conquérir.

Pendant la guerre de 1812 à 1815, les Anglais,

suivant la même marche qu'ils s'étaient tracée pendant celle de l'indépendance, promenèrent dans toute l'Amérique du nord le ravage et la dévastation. Leur escadre, commandée par lord Cochrane, entra dans les eaux de la Chesapeak, ruina les villes qui la bordent, prit et détruisit celle de Washington, siége du gouvernement américain, et s'avança menaçante vers Baltimore. On attendait avec anxiété, dans les cités de Philadelphie et de New-York, le résultat de cette attaque. Il est certain que, si Baltimore eût été enlevée, ces villes, attaquées au dépourvu, seraient tombées au pouvoir des ennemis ; c'en était alors fait de l'indépendance américaine, et la république fondée par Washington rentrait peut-être à jamais sous le joug de l'Angleterre.

Les Anglais ayant retardé de quelques jours leur attaque, tous les habitants de Baltimore, sans distinction de sexe, d'âge ou de rang, se mirent à la construction des retranchements, sous la direction du général Smith. Bientôt arrivèrent les braves miliciens de Virginie et de Pensylvanie; le commodore Radgers, le général Winder, vinrent en même temps, et, comme eux, se rangèrent sous les ordres du général Smith. Un petit nombre d'hommes, tous pris parmi les miliciens de Baltimore, et commandés par le major Armistead, fut jeté dans le fort M'Henry, qui défendait la ville du

côté de l'eau. Pendant quelques jours la population entière fut plongée dans la plus vive inquiétude. Si le fort eût été enlevé, la place était immanquablement prise. Enfin, l'armée anglaise, après avoir tenté une fausse attaque sur la ville, parut devoir livrer l'assaut en emportant le fort. Dans la nuit du 13 au 14 septembre, quinze cents bombes furent tirées contre cette position, mais elle répondit par un feu si vif, et les miliciens des différentes provinces repoussèrent avec tant de vigueur un débarquement que l'ennemi tenta d'effectuer entre le fort et la ville, que l'amiral Cochrane jugeant que l'expédition était impraticable, y renonça dès le lendemain. La nouvelle de la retraite des Anglais fut reçue avec transport dans toute l'Amérique, et les défenseurs de Baltimore furent comparés aux plus braves des guerriers de la révolution; un monument fut élevé à la mémoire de ceux qui avaient succombé dans cette glorieuse défense. Le même drapeau qui, à cette époque, flottait sur le fort M'Henry, y était maintenant déployé aux regards de M. Lafayette, et la famille du major Armistead, auquel il appartient, s'était empressée de l'offrir pour cette solennité.

Le général Stevens sortit de la tente de Washington, et s'étant avancé vers l'illustre voyageur, le harangua en ces termes:

« Général, au nom des habitants de Maryland,
» que je m'honore de représenter en cette occasion,
» je viens vous féliciter sur votre heureuse arrivée
» dans cet état.

» Sous cette tente, objet de nos respects, vous
» avez souvent joui de l'intimité de notre illustre
» Washington ; souvent elle vous vit aider de vos
» conseils ses sages résolutions, ou partager ses
» nobles travaux. Les circonstances de votre liai-
» son avec ce grand homme n'ont pas besoin d'être
» rappelées. Elles excitent trop vivement notre re-
» connaissance pour le noble étranger, ami et
» compagnon d'armes de nos pères, défenseur de
» leurs droits et de leur liberté.

» Dix ans se sont à peine écoulés, que, sur ce
» même sol, mes concitoyens ont prouvé qu'ils sa-
» vent défendre cette liberté due à vos généreux
» efforts. Dix siècles s'écouleront encore sans effacer
» le souvenir du grand exemple qu'ils ont donné.

» La colonne que nous avons élevée à la mé-
» moire de Washington, est une preuve de la con-
» stance de nos affections et de notre reconnais-
» sance pour les héros de la révolution. Sur une
» colonne d'une date postérieure, vous verrez les
» témoignages de notre gratitude envers ceux qui
» se sont dévoués pour la cause de la liberté.

» Soyez bien venu, général, sur le sol de Mary-

» land. Rien de ce que nous ferons n'exprimera
» d'une manière assez énergique, ni les sentiments
» que nous conservons pour votre personne et
» pour vos principes, ni le plaisir que nous avons
» à recevoir en vous un père qui, après une longue
» absence, se rend aux vœux de sa famille.»

Conduit sous la tente, le général y trouva les Cincinnati, au nom desquels, l'un des plus illustres défenseurs de Baltimore en 1814, le colonel Howard, lui parla de nouveau de la défense du fort M'Henry, et sans doute il avait, plus que tout autre, des droits à rappeler cet événement. Le général reçut avec un vif plaisir les témoignages de respect des Cincinnati, et jouit avec attendrissement de l'aspect de ceux de ses vieux compagnons d'armes qui avaient combattu sous ses ordres pendant la mémorable campagne de Virginie, et qui lui furent tous individuellement présentés.

Après la réception, le cortége se forma, une calèche à quatre chevaux reçut le général qui s'avança vers Baltimore, escorté des troupes et de la cavalerie de la ville, qui étaient venus le voir au fort M'Henry.

Depuis plusieurs jours, la population de Baltimore était dans cette agitation, prélude ordinaire d'un grand événement. Des batteries avaient été placées sur différents points. Elles annoncèrent l'arrivée de l'hôte de la nation. Les habitants des

bords de la Chesapeak, dont les malheurs récents de 1814 ont doublé l'enthousiasme et l'activité, s'étaient rendus de toutes parts à Baltimore et encombraient les rues.

Le général les traversa au milieu des acclamations universelles, et fut conduit à la salle du conseil où il fut reçu par les autorités en séance. Après qu'il eut été complimenté, les troupes défilèrent devant lui. On lui fit remarquer la compagnie des carabiniers volontaires du 2e régiment de Maryland, rangée sous un étendard en lambeaux ; c'était celui de la légion à la tête de laquelle Pulawski mourut à Savannah. Pulawski, l'ami et le compagnon de Lafayette, après avoir inutilement combattu pour la liberté de la Pologne, sa patrie, ne l'abandonna que lorsque la cause de l'indépendance fut tout-à-fait désespérée, et pour chercher des lieux où il pût verser encore son sang pour les principes qu'il avait défendus jusqu'alors. La Virginie et le Maryland étaient complètement dévastés par la guerre, lorsqu'en 1778 il organisa une légion à Baltimore. Les arts n'étaient plus cultivés, et toute l'activité des citoyens se portait vers la guerre. Il était difficile de procurer à la nouvelle légion un drapeau convenable. On fut donc obligé d'avoir recours aux couleurs les plus simples. Une pièce de soie cramoisie, à grand'peine obtenue, fut brodée en soie

par les religieuses moraves de Bethléem, en Pensylvanie (1). Sur un côté étaient les lettres U. S. (*United States*), et les mots: *Unita virtus fortior;* de l'autre était un ciel éclairé de treize étoiles, avec cette légende: *Non alius reget.* Tel fut le drapeau de la légion de Pulawski. Il guida souvent au chemin de la gloire les guerriers auxquels il servait de signe de ralliement. En 1778, le lieutenant-colonel de cette légion fut tué à Egg-Harbour, par les Anglais; en 1779, le colonel, qui déjà avait eu le même grade dans les armées du grand Frédéric, fut haché à coups de sabre devant Charles-Town. Le 9 octobre de la même année, le général Pulawski, qui avait donné son nom à la légion, fut mortellement blessé d'une mitraille à l'attaque de Savannah. En 1770, le major fut sabré à mort à Mark's Corner. Le colonel Bentalow était alors le plus ancien officier survivant; il prit le commandement de la légion, et, à la fin de la guerre, il hérita de son drapeau, qu'il a conservé jusqu'à présent. Depuis la révolution ce drapeau n'avait pas été déployé. En le voyant, le général Lafayette éprouva un sentiment

(1) Il n'y a point de vœux monastiques parmi les moraves, mais il y a des associations religieuses, dont les membres, sans être liés par des serments, se consacrent à la retraite, ainsi qu'à des œuvres de religion et de bienfaisance. C'est dans un de ces établissements que fut brodé cet étendard.

à la fois pénible et doux. Il lui rappelait ses amis, morts en le défendant. A cette époque glorieuse, aucune souillure ne fut imprimée sur ces nobles couleurs. Il lui rappelait aussi que cette même ville de Baltimore, si peu considérable à l'époque où il fut remis à la bravoure, comme un gage d'espérance et de succès, était aujourd'hui riche et puissante. Après la parade, ce drapeau fut solennellement déposé au muséum, auquel le colonel Bentalow en faisait don, et où il fut reçu par les dames.

A midi, M. Lafayette se rendit à la bourse, où plus de mille personnes lui furent présentées, ainsi que les Français résidant aux environs et dans la ville, et les députés des diverses provinces américaines. Quelle ne devait pas être l'admiration de ceux de nos compatriotes qui sont assez heureux pour voir ce beau triomphe, lorsqu'on annonçait des députations venant d'états qui sont distants de plus de trois cents lieux? Toutes venaient solliciter la faveur d'une visite du général, ne fût-elle que de vingt-quatre heures. Pouvait-on voir sans étonnement ces populations nouvelles, transplantées de toutes les parties de l'Amérique, sur les bords sauvages du Missouri et de l'Illinois, saisir avec ardeur la première occasion d'exprimer de patriotiques souvenirs, et de se mêler aux élans de la reconnaissance nationale. Le général reçut aussi la députation de la grande loge

maçonnique de Maryland, et, le 8, il assista à une fête qui lui fut donnée par cette loge. Huit cents frères étaient présents à cette cérémonie qui fut suivie d'un bal au théâtre. Le même jour, M. Adams, qui déjeunait avec le général et beaucoup d'autres personnes de distinction, avait quitté précipitamment la table, au milieu du repas, pour ne pas être exposé à manquer le coche de Washington. La veille, M. S. Southard, ministre de la marine, n'avait pu assister à la réception du général à l'arsenal, parceque, ne sachant pas où il logeait, on ne l'avait pas prévenu. Il avait même été sur le point d'être étouffé dans la foule où personne ne s'occupait de lui. C'est ainsi que dans une ville de moyenne grandeur, deux ministres sont des personnages si peu importants que l'on ignore le logement de l'un, et que la diligence ne retarde pas son départ d'une minute pour l'autre. Et ces ministres ne trouvent rien d'extraordinaire à leur peu d'importance, quoique l'un d'eux soit candidat à la présidence, et puisse devenir dans peu de jours le premier magistrat de la nation. De pareils faits se renouvellent chaque jour en Amérique, pays où l'on apprécie les hommes, non d'après leur dignité sociale, mais d'après leur mérite personnel, et où le mérite lui même est soumis aux lois de l'égalité. Quelle comparaison à faire entre cette civilisation, où un mi-

nistre n'est pas plus que le plus simple citoyen, et cette autre civilisation où, non pas un ministre, mais le fonctionnaire le plus subalterne a des prétentions à une puissance et à un faste presque monarchiques. Dans la journée du 9, le général visita les divers établissements publics, l'université de Maryland, le muséum, et assista à un dîner splendide que lui donna la société de Cincinnatus.

Plusieurs fois nous avons parlé de cette société sans la faire connaître ; il ne sera pas hors de propos d'en dire quelque chose en passant. A la fin de la guerre de l'indépendance, l'armée américaine venait d'être licenciée ; tous les officiers, après de longues années de travaux et de périls communs, se voyant au moment d'une séparation dont ils ne pouvaient prévoir le terme, exprimaient vivement leur désir d'avoir encore un motif d'union et un lien commun. Le général Knox conçut alors l'idée d'une association, qui, par des réunions à époque fixe, donnerait les moyens de perpétuer ces liaisons intimes qui s'étaient formées dans les camps. Ce projet fut soumis à un conseil des principaux officiers de l'armée, et il fut convenu que tous les officiers se constitueraient en société d'amis, et que chaque membre, à sa mort, serait remplacé par son fils aîné, ou par quelqu'un de ses parents qui serait jugé digne de cet honneur. Pour témoigner leur respect envers la mémoire de ce cé-

lèbre Romain qui, en quittant le commandement des troupes, s'était livré aux travaux de l'agriculture, ils prirent le nom de société de Cincinnatus. Des hommes distingués par leur patriotisme et leurs talents pouvaient en être membres honoraires, mais seulement sur la proportion d'un sur quatre avec les autres. Afin d'exciter constamment tous les membres à maintenir les droits pour lesquels ils avaient versé leur sang, et de conserver l'harmonie entre les différents états de la fédération, l'union et l'honneur national furent déclarés les principes immuables de cette institution, qui devait perpétuer le souvenir de la révolution d'Amérique, et faciliter les actes de bienfaisance en faveur de ceux des officiers qui auraient besoin de secours. On décida aussi qu'il y aurait, dans chacun des états de l'union, une société particulière, dont les députés formeraient tous les trois ans une assemblée générale où seraient réglées les affaires de l'ordre.

A peine la société était-elle formée, qu'une foule de citoyens se déclarèrent contre elle, parcequ'elle leur paraissait contenir les germes d'une aristocratie militaire. L'alarme se répandit dans tous les états. Washington, qui avait été mis à la tête de l'association, profita de la première réunion générale pour faire renoncer les Cincinnati au principe de l'hérédité et à la faculté de recevoir des membres honorai-

res. La suite démontra la convenance de ce changement; depuis lors, la société n'a plus porté ombrage à la susceptibilité américaine, et l'on n'a plus vu en elle qu'une des garanties de l'indépendance nationale.

Pendant son séjour à Baltimore, M. Lafayette fut reçu membre de la société établie au Maryland pour le perfectionnement de la science militaire.

La journée du dimanche, 10 octobre, fut, selon l'habitude qu'en a contractée le général, consacrée à des exercices de religion.

Le 11 avait été indiqué pour la fête commémorative de la défense de Baltimore en 1814; quoique cette fête ait lieu ordinairement le 12 septembre, on l'avait remise cette fois au 12 octobre, pour que le général pût y assister, et de nouvelles circonstances avaient forcé de la rapprocher d'un jour. A onze heures, le général se rendit à la parade, et s'arrêta en passant à l'habitation de la veuve du colonel Armistead, qui commandait le fort Henry en 1814. Vingt-quatre coups de canon annoncèrent son arrivée au Champ-de-Mars. Pendant la revue, il présenta au régiment de la province (le 5ᵉ d'infanterie) le nouveau drapeau qui était destiné à ce régiment; une partie des troupes l'escorta ensuite jusques aux limites de Maryland et de Colombie.

On sait que le nouveau district de Colombie,

dont la capitale est Washington, occupe un petit espace entre le Maryland et la Virginie; que c'est le siége du gouvernement de l'union, et que, par une juste réparation de l'oubli du nom de Christophe Colomb, les Américains ont donné à leur province centrale celui de Colombie. On avait lieu de croire que la mort inattendue du major de Washington (le maire), empêcherait de donner à la réception de M. Lafayette toute la solennité convenable; mais les habitants de la ville, dans leur empressement, avaient aussitôt procédé à l'élection d'un nouveau major, et préparé des fêtes dignes de l'hôte de la nation.

A quinze milles de Baltimore, le cortége fut rencontré par la cavalerie de Bladensburg : elle se joignit à la suite du général, et l'accompagna jusqu'à Rossburg, où on arriva à dix heures du soir. Le lendemain matin, il toucha sur les lignes du district de Colombie, où la commission d'arrangement, un certain nombre d'officiers révolutionnaires et de troupes étaient venus au-devant de lui. Les milices de Baltimore le quittèrent alors; le général monta en landau, et le cortége se forma au bruit des batteries qui tiraient sur l'avenue de Maryland. A mesure que le cortége s'avançait, au milieu des habitants de la ville et des campagnes accourus en foule, les bâtiments de l'arsenal le saluaient par

des décharges d'artillerie. On arriva à la ville : dix à douze mille volontaires des environs étaient rangés devant le capitole. Vingt-cinq jeunes filles, habillées de blanc, tenant d'une main un bouquet, et de l'autre un petit pavillon avec le nom d'un des états, attendaient en cet endroit. Lorsque le général y fut arrivé, celle qui représentait le district de Colombie, s'avança vers lui et le complimenta. Il lui répondit avec autant d'amabilité que de courtoisie, et traversa ensuite une double haie de jeunes filles des écoles publiques, qui jetaient des fleurs sous ses pas. Venaient ensuite les élèves des colléges et des séminaires, et une compagnie d'infanterie de miliciens adolescents en uniforme.

Sur le péristyle du capitole était dressée une tente, c'est celle de Washington qui appartient à M. Ch. Cattesworth Pinkney, successeur immédiat de ce grand homme, en sa qualité de président général de la société de Cincinnatus. Ce fut là qu'il fut harangué par le major de la ville, et par l'orateur du comité d'arrangement. Il passa ensuite dans la rotonde centrale, où il y eut présentation. Le maire de George-Town s'était rendu pour le prier, au nom de sa ville, de venir la voir, ce qu'il accepta.

Après la présentation, les troupes défilèrent devant lui, et, le cortége s'étant reformé, il fut conduit, au milieu des cris de joie de la population entière,

à la maison du président. Là, il fut reçu par le scherif du district de Colombie, et introduit avec son fils dans la salle où le président des États-Unis l'attendait pour le recevoir.

Au fond de cet appartement, de forme circulaire, était assis M. Monroë, ayant à sa droite le secrétaire d'état M. Adams, et celui de la trésorerie, M. W. Crawford; à sa gauche, le secrétaire de la guerre, J. Calhoun, et celui de la marine, S. Southard. Des deux côtés étaient placés, l'avocat général, le général Jesup, les colonels Gibson et Towson, le major Nourse, le docteur Lovel, de l'armée, les capitaines Rodgers, Chauncey, Porter, Jones et Morris, de la marine; le directeur général des postes, M. John Lean, les contrôleurs auditeurs, et autres grands officiers du gouvernement, au nombre de cinquante ou soixante. Lorsque M. Lafayette fut arrivé au centre de la salle, le président s'avança vers lui et le reçut au nom de la nation américaine, avec franchise et simplicité. Il était touchant de voir ces deux vieux amis se retrouver après une longue séparation : leurs derniers souvenirs étaient ceux du temps où M. Monroë, envoyé de son gouvernement à Paris, multipliait les démarches afin d'obtenir l'élargissement de M. Lafayette, prisonnier à Olmutz.

Après quelques instans, les ministres saluèrent

à leur tour le général, qui revit avec le plus vif plaisir M. Crawford, avec lequel il avait eu des relations intimes pendant son ambassade à la cour de France. Chacun des individus assistant à cette séance lui fut ensuite présenté. Cette cérémonie fut suivie d'une revue, à la suite de laquelle il fut conduit à l'hôtel qui lui avait été préparé. Il reçut dans l'après-midi une foule de citoyens. Le matin, il avait déjeuné avec le président, le soir, il dîna avec la commission, les autorités de la ville, et plusieurs membres des deux chambres. A ce repas, M. Henry Johnson, ex-sénateur, et gouverneur nouvellement élu de la Louisiane, qui n'a point oublié que cette province tient à la France, au moins par ses souvenirs, porta un toast en l'honneur du général, où il rappela les bons sentiments et l'impatience avec laquelle la Nouvelle-Orléans attendait le jour où elle pourrait voir le Français que l'Amérique honore en ce moment.

Le 13 octobre, il dîna chez le président des États-Unis, qui avait réuni, pour le recevoir, les hauts officiers civils et militaires, au nombre d'environ cinquante. M. Monroë eut, pendant tout le cours du repas, les attentions les plus suivies pour le général; il était facile de voir que le premier magistrat du peuple américain traitait en ce moment, non seulement son ami, mais encore l'hôte de la nation.

A sept heures, le général se rendit à George-Town pour y visiter plusieurs parents de Washington. La ville était tout en mouvement pour le recevoir, et la milice sous les armes. Il fut voir le collége de cette ville.

A son retour de George-Town, il fit une visite au ministre de France, avec lequel ses relations ne furent pas aussi suivies que la présence en Amérique d'un Français, dont le triomphe rejaillit sur tous les hommes de sa nation, aurait pu le faire espérer.

Il passa une partie de la journée du 15 à la campagne de M. Crawford, et le 16 il quitta Washington pour Alexandrie, sur le bateau à vapeur *le Pétersbourg*, capitaine Crocker. Le peuple, qui couvrait les quais, le salua, à son départ, de neuf acclamations. A mesure qu'il passait sous le fort Washington, une salve fut tirée. Il débarqua peu d'instants après sur la rive droite de la Potomac. Aux limites du district, il fut reçu par les autorités, et harangué. Des salves d'artillerie l'annoncèrent aux troupes, qui se mirent sous les armes; il monta immédiatement dans une calèche attelée de quatre chevaux gris, et le cortége se forma. Au milieu était un char sur lequel avait été placée la tente de Washington, qui devait servir aux fêtes d'Yorck-Town. A trois heures, le général entrait dans Alexandrie,

au milieu des mêmes acclamations qui l'avaient accueilli dans toutes les autres villes de l'Amérique. Il n'y fit pas un long séjour, car il devait être rendu à York-Town le 19, pour la fête que lui préparaient les volontaires de Richmont et de Norfolk. Le 17, il repartit avec une brillante escorte, et débarqua bientôt à Mont-Vernon; c'est la maison de campagne qu'habita, depuis sa retraite des affaires jusqu'à sa mort, le général Washington. Il avait désiré d'y être inhumé, et il y repose dans un modeste tombeau; on en avait ouvert la voûte pour cette grande circonstance. M. Lafayette descendit, accompagné de trois personnes seulement. Il s'inclina sur le cercueil du héros américain, qu'il baisa respectueusement, et des larmes baignèrent ses yeux à tant de souvenirs et de sentiments qui se pressaient en foule en son cœur. M. Custis avait fait faire une bague d'or, sans ornement, contenant des cheveux de Washington et portant pour devise *Pater patriæ*. Il la lui présenta, après lui avoir adressé quelques phrases touchantes sur la circonstance et le lieu qui les réunissaient. Il termina en exprimant le désir que cet anneau fût conservé dans la famille de Lafayette, et y passât en héritage, comme un souvenir de reconnaissance et d'affection. Il lui offrit ensuite une médaille et un tablier maçonnique, ayant appartenu à Washington. Une

partie du tablier fut coupée en morceaux distribués aux jeunes gens présents, qui les reçurent avec un respect religieux.

Pendant tout le cours de cette visite, qui dura environ deux heures, les spectateurs restèrent plongés dans un respect douloureux, et quelques uns d'entre eux remarquèrent un fait qui, dans les temps anciens, n'eût pas été attribué au hasard. Un aigle avait volé sur la route du Mont-Vernon, presque au-devant du général; il plana long-temps au-dessus du tombeau, et ne prit son essor que lorsque le général eut achevé de remplir ses pieux devoirs. M. Lafayette regagna à pied le bateau, et continua sa route.

Les volontaires de Richmont et de Norfolk avaient résolu de donner à la fête qu'ils préparaient à M. Lafayette tout l'éclat possible. Dès long-temps, ils avaient correspondu avec les différentes villes de la Virginie, et des volontaires de toutes les parties de l'état étaient accourus avec armes et bagages au rendez-vous d'York. Plus de dix mille soldats citoyens y étaient réunis dès le 17, et plus de soixante officiers s'y étaient volontairement formés en compagnie d'honneur, dans laquelle on comptait trente colonels. Telle fut la garde du major-général Lafayette pendant son séjour à York, honneur qui n'a jamais été accordé à personne en Amérique, et

d'autant plus grand qu'il s'écarte davantage de la simplicité des mœurs de ce pays.

Le gouverneur de Virginie, le chef de la justice des États-Unis, une foule de personnes de distinction, ainsi que les membres de la commission, partis de Richmont pour venir à sa rencontre, arrivèrent à Williamsbourg le 17 au matin, et à York dans la journée. Les aides-de-camp du gouverneur étaient partis d'un autre côté pour Alexandrie, où ils avaient été recevoir le général à bord du *Pétersburg*, l'avaient conduit à Mont-Vernon, et continuèrent de l'accompagner dans sa navigation sur la Potamac et dans la Chesapeak.

De bonne heure, les bateaux à vapeur *la Virginie, le Norfolk* et *le Baltimore*, portant les autorités, avaient quitté York, et s'étaient avancés au-devant du *Pétersburg*.

La splendeur des préparatifs qui se faisaient à York, petite ville de Virginie, et le concours d'étrangers qui s'y étaient rendus avaient pour objet la commémoration d'un des plus grands événements de la guerre de l'indépendance, et de la vie du général. On se souvient qu'en 1781 lord Cornwallis s'était porté, avec la partie de l'armée anglaise qu'il commandait, de la Caroline sur la Virginie, où il espérait faire jonction avec son général en chef Clinton, ce qui aurait mis l'armée anglaise en mesure de

reprendre avec succès les hostilités. Lafayette commandait en Virginie une division d'Américains, et il s'opposa au mouvement de Cornwallis. Pendant cinq mois entiers, ils furent toujours en présence, et se livrèrent plusieurs combats parmi lesquels on remarque celui de James-Town. Par une patience infatigable, par ses savantes combinaisons, par l'audace de ses manœuvres, par de petits succès journaliers, et tels que devaient être ceux d'une milice peu exercée contre les vieux soldats de l'Angleterre, Lafayette parvint à reconquérir successivement tout le territoire de Virginie, et à forcer l'Anglais de se concentrer dans York-Town.

Aussitôt Washington, qui bloquait la ville de New-York, quitte ses positions, et se dirige à marches forcées sur la Virginie. Rochambeau et le comte de Grasse, avec l'armée française, partent précipitamment de Rhode-Island, et paraissent à l'embouchure de la Chesapeak. Le siége est mis devant York-Town : plusieurs sorties sont repoussées, et les travaux de siége conduits avec une vigueur extraordinaire. Les assiégeants étaient déjà parvenus à la seconde parallèle. Deux redoutes extérieures défendaient encore les approches de la place : Washington donna l'ordre de les emporter d'assaut. Pour exciter l'émulation entre les deux nations alliées, il confia l'attaque de la redoute de

droite aux Américains, sous les ordres de Lafayette et du colonel Hamilton, et l'assaut de celle de gauche, qui était bastionnée, aux Français, conduits par le baron de Viomesnil et le comte de Damas: les deux redoutes furent enlevées, et l'humanité des vainqueurs égala leur courage. Dès ce jour, la situation des assiégés devint désespérée; ils firent une inutile tentative à la pointe de Gloucester pour échapper à la honte d'une capitulation; une tempête affreuse qui s'éleva tout-à-coup concourut autant que le feu terrible des assiégeants à faire manquer cette expédition. Le 19 octobre, l'armée anglaise, forte de sept mille hommes, capitula, et déposa les armes dans une plaine qui lui fut désignée aux environs d'York.

Le général Lafayette avait amené, par ses opérations stratégiques, la concentration des Anglais dans York. Il avait puissamment concouru au succès du siége par son activité à pousser les travaux, et son intrépidité à la prise de la redoute. Le congrès lui en avait fait des remercîments publics, et puisque tous les souvenirs de la révolution sont chers aux Américains de nos jours, les exploits de la prise d'York devaient, plus que tous autres, réveiller leur enthousiasme. Aussi l'impatience des volontaires et des curieux rassemblés à York-Town était extrême, et leurs transports

n'attendaient pour éclater que l'apparition du général.

Dès que les *steam-boats* furent en vue du *Pétersburg*, les membres de la commission de Virginie descendirent dans une chaloupe, et vinrent à bord féliciter le général. Les navires se mirent en ordre; *la Virginie*, sur laquelle était passé le général, marchait en tête, ayant à tribord (à droite) *le Pétersburg* et *le Hampton*, et à bâbord (à gauche) *le Baltimore* et *le Potomak ;* en arrière de tous, *la Virginie* de Richemond. La rivière d'York présentait alors le spectacle le plus pittoresque, et était couverte d'une foule d'embarcations, au milieu desquelles s'avançaient majestueusement *la Virginie* et son escorte. Une foule innombrable était répandue sur les hauts rivages de l'York ; le général put jouir quelques instants de ce spectacle ravissant; de l'endroit où il était on voit une partie du cours de la rivière, son embouchure qui est à douze milles, et où la frégate *les États-Unis* était mouillée; vis-à-vis est la pointe de Gloucester par où Cornwallis tenta de se soustraire à la valeur américaine. Plus haut, Williamsbourg, où le général avait eu son quartier au moment où il força les Anglais à s'enfermer dans la ville d'York, et enfin les superbes campagnes qui se déploient sur l'une et l'autre rive, et présentent toutes les beautés, toutes

les richesses de la nature et de l'industrie agricole.

Le gouverneur, les fonctionnaires publics et les invités étaient placés sur une estrade, au bord de la rivière, dans les eaux de laquelle le général était entré à midi. Un pavillon national désignait l'endroit du débarquement. Quand il mit pied à terre sur la plate-forme, les autorités s'étant avancées, le gouverneur de Virginie le reçut, et le complimenta au nom de l'état. Le général, qui était nu-tête, s'avança ensuite vers le peuple pour le saluer. Alors seulement éclatèrent, par des huzzas répétés, les sentiments que le respect avait comprimés jusqu'alors. Pendant le débarquement, pendant le discours du président, un silence majestueux et solennel avait régné, et la foule semblait trop vivement émue pour songer à manifester ce qu'elle éprouvait.

Le général fit son entrée à York dans une calèche découverte, et consacra une partie de la journée à recevoir les personnes qui lui furent présentées, et dont la plupart furent réunies à un banquet qui lui fut donné.

Le 19, dès le matin, il se rendit à la tente de Washington qui avait été dressée à cet effet : la commission d'arrangement l'accompagnait. Là il y eut réception. Tous les soldats de la révolution lui furent présentés ; il en reconnut plusieurs, et leur donna et en reçut les plus vifs témoignages d'atta-

chement. Des scènes vraiment attendrissantes eurent lieu, et deux de ses anciens soldats de l'armée de Virginie tombèrent évanouis au moment où ils lui serraient la main. Ce fut aussi là que les députations des différents cantons de la Virginie lui furent présentées : le colonel Lewis, qui venait au nom des habitants des montagnes, était vêtu à la manière de ses concitoyens, dont le costume se rapproche assez de celui des Écossais. Le général le remarqua avec la plus vive satisfaction; et, prenant le colonel par la main, il répondit à son discours, en rappelant rapidement les bons services que lui avaient rendus pendant la guerre les courageux habitants des montagnes de la Virginie. A onze heures, le cortége se forma, et se dirigea vers l'emplacement où fut la redoute du Roc, autrefois enlevée par Lafayette.

Les troupes avaient été campées à un mille a l'est de la ville; leurs tentes étaient dressées, tout avait un appareil militaire; quelques officiers-généraux seulement étaient logés dans la ville, où les invités occupaient une maison charmante sur les bords de la rivière. Au milieu du camp, et sur le roc de la redoute, la commission avait fait ériger un arc de triomphe magnifique; à un mille de là, un obélisque s'élevait à l'endroit où le baron de Viomesnil avait enlevé une autre redoute. Un second

obélisque était placé au lieu même où le général anglais O'Hara avait offert de remettre son épée à Washington. Tout présentait un aspect militaire; mais, pour rappeler que cet appareil n'avait pour objet qu'une fête, et pour en augmenter l'éclat, de nombreuses tentes avaient été dressées pour les dames : elles s'y étaient rendues en foule.

M. Lafayette fut d'abord conduit à l'arc de la redoute, à laquelle il monta, accompagné du gouverneur. Lorsqu'il fut arrivé sous l'arc, le général Taylor s'avança vers lui du centre d'un demi-cercle formé par tous les assistants; et, l'ayant salué profondément, il lui dit entre autres choses : « Sur » les champs que vous voyez d'ici, une scène de » carnage se termina par la reddition d'une armée, » et notre liberté fut assurée à jamais. La place » où nous sommes fut une redoute occupée par » nos ennemis. Sous quelles couleurs brillantes no- » tre imagination nous représente le chef par qui » ces ennemis furent chassés de ce poste! Avec quel » attendrissement ne le revoyons-nous pas dans ce » même lieu!... » Ce fut au milieu des sensations profondes qu'éprouvait le général, que les troupes se mirent en marche, et défilèrent devant lui, enseignes déployées, et passant sous l'arc de triomphe. Elles furent se ranger entre les deux redoutes, de manière qu'après avoir parcouru à son tour les

rangs, il arriva à celle qu'avaient enlevée les Français. Là, il monta en voiture avec le gouverneur, et se rendit sur l'emplacement où les Anglais avaient déposé les armes en 1781. Un vaste amphithéâtre sur lequel plus de mille dames avaient pris place, et le saluaient de leurs acclamations, longeait l'espace qu'il parcourut; et par un contraste aussi original que pittoresque, ce terrain était jonché de débris d'armes, d'éclats de bombes, d'affûts renversés, de mitrailles éparses : ces lieux en un mot présentaient l'aspect d'un champ de bataille de la veille, auquel cependant manquait, par bonheur, le spectacle qui aurait pu compléter le tableau, celui des dévastations et des victimes de la guerre.

Après la cérémonie, le général fut reconduit à York, où un dîner public eut lieu. On y paya un juste hommage à la bravoure de nos compatriotes, et un toast y fut bu à la mémoire des soldats français tombés au siége de la place.

Les volontaires avaient offert pour le lendemain matin au général un déjeuner au milieu de leur campement. Ils se mirent sous les armes pour le recevoir, et il arriva en passant dans leurs rangs. Le repas fut servi sous la tente de Washington. Ce fut la dernière scène des fêtes d'York, où toutes les cérémonies ont offert plus particulièrement qu'ail-

leurs un caractère touchant de reconnaissance et de nationalité. En effet les souvenirs de la révolution doivent être ici gravés bien profondément dans les cœurs, et se retracer avec plus d'énergie que dans toute autre partie de l'Union.

Le général partit immédiatement après le repas pour Williamsbourg, accompagné des autorités. A six heures il y était rendu. La ville fut illuminée : nous n'entrerons dans aucun détail des cérémonies qui y eurent lieu ; nous rappellerons seulement qu'il visita le collége de Guillaume et Marie, et qu'on lui donna pour habitation la maison de Peyton-Randolf, qui le premier fut président du congrès révolutionnaire d'Amérique. Le surlendemain de son arrivée, 22 octobre, il visita *Green-Spring*, et l'après-midi il se rendit à James-Town, où il devait s'embarquer pour Norfolk. Les membres de la commission de cette ville s'étaient rendus à James-Town pour le recevoir, avec le bateau *le Pétersburg*.

Arrivé à Norfolk, il y reçut les témoignages d'affection et de respect qui accompagnent ses pas depuis qu'il a touché le sol de l'Amérique. Le dimanche vit une cérémonie dont on ne peut pas avoir d'idée chez nous : tous les francs-maçons des loges de Norfolk et de Portsmouth l'accompagnèrent à l'église. Après quoi eut lieu une séance dans laquelle le général, son fils, et M. Levasseur, furent nommés

membres de toutes les loges. Les maçons français assistèrent aussi à cette cérémonie; leur orateur cédant à son entraînement, dans le courant d'un discours éloquent, et complètement improvisé, lui dit : « Cédez, général, cédez au vœu de la »nation américaine, cédez au vœu de tous les »maçons, restez avec nous sur cette terre de to»lérance et de liberté; vous serez pour ce peuple »reconnaissant un sujet de respects continuels, »comme pour ses ennemis un sujet éternel de »terreur... » Mais le général repoussant avec bonté l'insinuation échappée à l'enthousiasme de son compatriote, répondit : « Vous êtes trois fois mes »frères, comme Français, comme Américains et »comme maçons. Je resterai au milieu de vous au»tant que je le pourrai... »

C'est ainsi que le général lui-même réfute cette allégation depuis long-temps répandue, que la France l'a perdu pour toujours. Sans doute des liens bien chers l'attachent à l'Amérique; mais, dans une âme comme la sienne, quelque chose peut-il remplacer l'amour du sol natal et les affections de la famille? La France le reverra donc au sortir de ce triomphe, auquel elle assiste tout entière, qui n'est ni d'un jour ni d'un lieu, mais dont le théâtre est un hémisphère, et le terme une année.

Le 24 octobre dans l'après-midi, le général se

rendit au fort Monroë, qui défend l'entrée de la rivière de James, et où il fut reçu avec les plus grands honneurs. Il passa la nuit chez le colonel Eustis. Le lendemain il alla visiter les fortifications du château de Calhoun et la jetée extrêmement curieuse qui défend la rivière sur le bord opposé. De là il partit sur le bateau à vapeur *l'Hampton* pour Portsmouth, où le vœu des citoyens l'avait appelé, et dont l'arsenal mérite une attention particulière. Sept grandes chaloupes chargées de monde arrivèrent au mouillage en même temps que lui : elles venaient le recevoir.

Il débarqua, selon l'usage, au bruit de l'artillerie et sous des arcs triomphaux. Une foule de jeunes enfants des deux sexes étaient rangés sur les places publiques; ils le haranguèrent avec les grâces de leur âge, et d'un ton qu'ils s'efforçaient de rendre martial, et qui ne manquait pas d'une certaine convenance de la part d'une génération née au milieu de l'appareil d'un arsenal et d'une ville de guerre. Après qu'il eut traversé la ville, des canots le portèrent à l'arsenal. Il y visita le beau vaisseau de 74 *North-Carolina*. Après quoi une collation lui fut offerte au fond d'une grotte tapissée de lauriers et éclairée par des flambeaux. On retourna ensuite à Norfolk, où le général passa encore la journée du 25. On espérait que les officiers de l'escadre française mouil-

lée dans la baie assisteraient au bal qui lui fut donné ce jour-là; mais, ici comme à York-Town, les devoirs du service parurent les retenir à bord, et l'escadre appareilla dès le matin. Le bal fut extrêmement brillant, et ce fut à l'issue du souper qui le termina que M. Lafayette monta sur le bateau *le Pétersburg* pour continuer sa route vers Richmont, capitale de la Virginie.

On l'attendait avec une vive impatience dans cette ville, et ses habitants se croyaient justement en droit de représenter, dans les fêtes américaines, l'état de Virginie, qui si long-temps fut le théâtre des exploits du héros de la liberté. C'est à Richmont en effet, et autour de ses murs qu'avaient eu lieu les chocs multipliés entre Lafayette et le traître Arnold, soutenu de Cornwallis. Toutes les affaires étaient suspendues pour le recevoir, et malgré une pluie extrêmement incommode qui tombait avec abondance, et qui le retint même quelques heures de plus, la foule empressée s'était portée à sa rencontre jusqu'à Osborn, où il devait débarquer. L'entrée solennelle ne put avoir lieu que le lendemain matin. Quarante soldats qui avaient fait la guerre de la révolution lui furent cependant présentés immédiatement après son arrivée, et parmi eux plusieurs avaient servi sous ses ordres en Virginie. Ce fut avec attendrissement qu'ils revirent leur vieux

général, et lui-même plein d'émotion les étonna en les reconnaissant, et en appelant par leur nom ceux qui jadis l'avaient approché.

Quelque intérêt que présentent les scènes de Richmont, le besoin d'arriver bientôt à des événements plus importants nous fait un devoir de passer rapidement sur tout ce qui nous sépare de l'ouverture du congrès. Il est donc inutile de dire qu'il visita les écoles publiques, qu'il assista aux séances des sociétés savantes, à des réunions maçonniques, aux fêtes des Cincinnati. Son voyage se continua par Milton, Monticello, Charlotteville, Orange et Montpellier. Les mêmes acclamations le suivaient partout, mais il devait trouver dans cette portion de sa route des émotions plus vives encore que celles qu'il avait éprouvées jusqu'alors. En avant d'Orange, il avait été rencontré par M. Maddison, qui fut longtemps le premier magistrat de la république américaine, et qui avait toujours été son ami. Les fêtes données par les habitants du comté parurent alors avoir pour objet de témoigner leur reconnaissance à deux des patriarches de la révolution, qui, dans une carrière opposée, ont rendu à l'Amérique des services égaux. Mais quel caractère plus national ne prit point l'ovation américaine, lorsque l'ex-président Jefferson se fut joint au cortége! Il s'était porté en avant de Charlotteville, jusqu'à Monticello,

où il rencontra le général. Ces deux amis se jetèrent, les larmes aux yeux, dans les bras l'un de l'autre. Que d'orages avaient passé sur ces trois têtes vénérables, depuis leur première rencontre, que de gloire depuis leur séparation! Jefferson et Maddison, appelés chacun deux fois par le suffrage d'un peuple libre à la première magistrature de l'état, Lafayette, soutenant en France, à toutes les époques, et d'un même courage, la statue tantôt radieuse, tantôt voilée de la liberté, pouvaient se rendre mutuellement l'honorable témoignage d'avoir consacré leur vie à la défense des mêmes principes.

Ce fut ensemble qu'ils visitèrent l'université d'Albemarle, et qu'ils passèrent plusieurs journées. Le voyage fut ensuite repris par Frederiksbourg, dont la commission d'arrangement était venue l'attendre à quinze milles. Quarante officiers réunis dans ces environs avaient accompagné la commission jusqu'à cet endroit, où le général dit adieu à l'escorte d'Orange. Au coucher du soleil, le 20 novembre, il entrait au Champ-de-Mars sous les murs de Frederiksbourg, où il était accueilli par les cadets de Lafayette, et par la milice nationale. Il était nuit quand il entra dans la ville, mais déjà elle avait été spontanément illuminée, et c'était aux flambeaux qu'il mettait pied à terre sur la plate-forme, et qu'il écoutait le discours de réception du maire. Un repas

splendide et un bal lui étaient offerts le même soir. Le lendemain dimanche, il assistait au service divin, dans l'église épiscopale, avec les francs-maçons, qui en Amérique ne sont pas considérés comme des impies. Le lundi soir, il partait pour Washington, accompagné pendant plusieurs milles par le peuple de Frederiksbourg. Sur les lignes du comté de Strafffort, dont il ne traversait que l'extrémité, les milices accouraient au-devant de lui, pour l'escorter jusqu'à la Potomac, où l'attendait le navire qui devait le porter à Washington.

Mais pendant le temps qui nous sépare encore de l'ouverture du congrès, tandis que le général retourne à Baltimore, et passe chez ses amis le peu de jours qu'il lui est permis de consacrer au repos, souvenons-nous que la première portion de son voyage est achevée, et jetons un dernier regard en arrière, avant que de reprendre notre récit. La nation américaine, qu'on nous représentait comme formant deux partis acharnés l'un contre l'autre, dont la division, en ce moment, devait être mieux marquée, par les agitations inséparables du choix d'un nouveau président; cette grande nation s'élance tout entière au-devant d'un seul homme, et le sentiment unanime qu'elle manifeste fait disparaître toutes les différences d'opinion. Aucune de celles qui ont marqué en Amérique depuis la révolution,

ne se rattache au général : elles n'ont éclaté qu'après la guerre de l'indépendance, et il n'était déjà plus sur le sol américain. Il a été le disciple de Washington, sous la présidence duquel les partis sont nés sans pouvoir l'atteindre. Il est l'ami de John Adams, que le parti fédéraliste considéra toujours comme son chef; il est aussi l'ami de Jefferson, qui est à la tête du parti démocrate. Démocrates et fédéralistes, tous voient en lui un des pères de la liberté commune, et le placent dans la même sphère de vénération que leur grand Washington; sa présence achève de les réunir en un même vœu, et fait disparaître les dernières traces de leurs divisions intestines.

Chaque classe de citoyens témoigne sa reconnaissance envers l'hôte de la nation, d'une nouvelle manière. On l'associe à tous les corps savants, on frappe des médailles à son effigie, on joue des pièces dont il est le héros (1), des vaisseaux prennent son nom : à Baltimore, une association est fondée parmi les jeunes gens, à l'occasion de son arrivée; à Wilmington, les dames établissent, pour les veuves et les orphelins, l'*Asile de Lafayette*. Partout les arts s'empressent d'orner son triomphe, et le récit de son voyage, imprimé dans tous les jour-

(1) Entre autres, une intitulée *La forteresse d'Olmutz*.

naux et dans plusieurs corps d'ouvrages, va dans toute l'Amérique porter des émotions à ceux qui n'ont pas eu le bonheur de le voir. A Caraccas même, dans la république de Colombie, une fête célèbre l'arrivée de l'hôte américain dans le nouveau continent.

Cet enthousiasme est commun à toutes les classes de la nation; il anime le simple ouvrier comme celui que distinguent son éducation, son rang et sa fortune. Mille exemples pourraient le prouver; deux suffiront, choisis aux extrémités opposées de la société. A Salem, un meunier abandonne, pour aller voir le général, le moulin qui nourrit sa famille, et laisse écrit sur sa porte ces mots, qui indiquent le motif de son absence : *Point de mouture aujourd'hui, excepté pour celui dont la valeur pulvérisa l'espoir de nos tyrans.* A Borden-Town, le frère de celui qui naguère voyait l'Europe à ses pieds, Joseph Bonaparte, attend avec impatience l'instant où Lafayette se présentera chez lui; il se jette dans ses bras, et admet dans son habitation la foule immense qui s'y présente, comme pour la rendre témoin du bonheur qu'il éprouve à recevoir un grand homme. Et pour que l'expression de la reconnaissance nationale ne paraisse point au monde l'effet passager de l'entraînement, les législatures de toutes les pro-

vinces, qui dans ce pays ne sont sujettes ni à l'influence du gouvernement ni à celle des passions populaires, s'empressent de porter des actes en l'honneur du général Lafayette. Les unes lui envoient des députations pour l'inviter à les venir visiter pendant leur session; les autres adressent au congrès fédéral la demande que la nation répare le tort que les sacrifices de la guerre de l'indépendance firent éprouver à la fortune du général. Ces actes sont immédiatement portés, à celui qui en est l'objet, par des commissions expressément nommées. Le Maryland, la Pensylvanie, la Virginie, le New-Hampshire, et une foule d'autres états, expriment des vœux semblables. Ce n'est point la première fois que les assemblées provinciales se sont occupées du général français; dès long-temps leurs archives ont reçu en dépôt les témoignages de leur gratitude. A l'issue de la guerre de la révolution, on a vu celle du Maryland déclarer qu'elle transférait à perpétuité le droit de cité au général et à sa descendance masculine. Plus tard le congrès lui-même, par une faveur inouïe dans les annales de la diplomatie, a voulu investir le général d'un caractère public et perpétuel à la fois. Il a décidé que ses ministres auprès des puissances, et spécialement celui près la cour de France, communiqueraient au général, toutes les fois qu'il le dé-

sirerait, tout ce qui serait relatif à la situation des affaires de l'Union. Quarante ans passés depuis cet acte n'ont point affaibli la reconnaissance du congrès : nous allons le voir donner de nouvelles marques de sa haute estime à l'homme dont les services datent de si loin, et confirmer, par une récompense digne d'un grand peuple, cette vérité, proclamée lorsque le général mit le pied sur le nouvel hémisphère, que les républiques ne sont pas toujours ingrates.

Le 7 décembre, à midi, fut apporté aux chambres le message du président. Ce magistrat donne au congrès le détail le plus exact de la situation de l'état, tant à l'égard des puissances étrangères que par rapport à sa prospérité intérieure; il montre le rapide accroissement, en tout sens, de l'Union, et la sécurité dont l'entoure l'établissement des différentes républiques américaines. Au sujet de celle du Mexique, il en appelle au simple jugement des habitants de ce pays, pour apprécier les avantages du gouvernement républicain, tel qu'ils l'ont aussi près d'eux. Eux seuls, dit-il, sont des juges compétents de nos efforts, de nos succès et de ce qui leur convient le mieux. Le président rend ensuite compte des motifs de la visite du général, et des circonstances qui l'ont accompagnée.

« Conformément à une résolution du congrès

» prise pendant la dernière session, dit-il, le gé-
» néral Lafayette avait été invité à visiter les États-
» Unis, et avait reçu l'avis qu'un bâtiment de l'état
» se rendrait dans le port français qu'il voudrait
» bien désigner pour le conduire sur tel point de
» l'Amérique où il jugerait convenable d'aborder.
» Sa modestie le porta à refuser cette offre : mais il
» répondit que dès long-temps il avait le projet de
» visiter l'Union, et que certainement il l'exécute-
» rait dans le courant de l'année. En août dernier
» il arriva à New-York, où il fut reçu avec les té-
» moignages d'affection et de reconnaissance aux-
» quels l'importance de ses services et les sacri-
» fices qu'il a faits pour nous lui donnent tant de
» titres. Un sentiment unanime à son égard s'est
» manifesté sur tous les points de l'Amérique; et de
» tous les états, il a reçu des invitations de vouloir
» bien les visiter. Partout où il s'est montré, la
» population des environs s'est réunie pour le re-
» cevoir et l'honorer. Partout il éveille le plus vif in-
» térêt en appelant les regards sur les héros survi-
» vants de notre révolution, qui en ont partagé avec
» lui les travaux et les dangers, et que le temps a
» épargnés jusqu'à présent. Sans doute un spectacle
» plus digne d'intérêt ne pourra jamais être montré
» aux hommes, car il serait impossible qu'un con-
» cours pareil de sentiments et de circonstances aussi

» remarquables se reproduisît. Il était bien naturel » d'attendre ce sentiment de ceux qui ont combattu » avec lui et pour la même cause; mais sa présence » a ému toutes les classes de citoyens, même celle des » plus jeunes. En effet est-il un individu dans l'Union » dont la famille n'ait pris part à la guerre de l'in- » dépendance? est-il un enfant qui n'en ait entendu » le récit? toute la nation, depuis quarante ans, n'en » apprécie-t-elle pas chaque jour le résultat? Nous » combattîmes pour notre liberté publique et in- » dividuelle, et nos efforts furent couronnés du » succès. La présence de celui qui, guidé par de » si nobles inspirations, prit une part si active à » notre cause, ne pouvait manquer de produire » une impression profonde sur les individus de » tout âge. Il était naturel que nous prissions à son » futur bien-être, comme nous le faisons, le plus » vif intérêt. Ses droits à notre reconnaissance sont » connus.

» D'après ces motifs, j'invite le congrès à pren- » dre en considération les services qu'il a rendus, » les sacrifices qu'il a faits, les pertes qu'il a » éprouvées, et à voter en sa faveur une dotation » qui réponde dignement au caractère et à la gran- » deur du peuple américain. »

Les chambres, selon l'usage établi, nommèrent immédiatement des commissions pour s'occuper

du travail relatif à chacun des articles du message. Celle qui fut chargée de ce qui se rapportait au général reçut l'invitation de présenter ses conclusions dans le plus bref délai.

Mais déjà d'autres commissions avaient été nommées pour s'occuper de la réception solennelle du général dans le sein du congrès; et le 8 décembre, ces commissions s'étant réunies, M. Barbour faisait connaître à la chambre des représentants le résultat de leur opinion. Elles étaient d'avis que, pour prévenir les difficultés qui pourraient s'élever sur le cérémonial à suivre, chaque chambre s'occupât séparément de la réception du général. Le sénat délibéra ensuite sur la manière dont M. Lafayette serait reçu dans son sein; et la commission fut autorisée pour toute la session à continuer d'être l'intermédiaire entre le sénat et lui.

Le 9, M. Mitchell, au nom des mêmes commissions, proposa à la chambre des représentants les résolutions suivantes, qui furent adoptées à l'unanimité :

« Le général sera publiquement félicité par la chambre de ce qu'il a accédé aux désirs du congrès, qui l'appelaient aux États-Unis. Assurance lui sera donnée de la gratitude et du profond respect que la chambre conserve pour les éminents services qu'il a rendus pendant la révolution, et du plaisir qu'elle

éprouve à le revoir, après une aussi longue absence, sur le théâtre de ses exploits.

» A cet effet, le général Lafayette sera invité par une commission à se rendre dans le sein de la chambre, vendredi prochain, à une heure. Il sera introduit par la commission, reçu par les membres debout et découverts, et harangué par l'orateur. »

Le même jour, à midi et demi, le général, auprès duquel s'était rendu, en l'absence du maire, M. Seaton, comme représentant de la ville dont il a été l'hôte jusqu'au moment où le sénat, par un acte formel, l'a déclaré l'hôte de la nation; le général, disons-nous, avait reçu la commission du sénat, et s'était rendu avec elle au Capitole. A une heure, les portes s'ouvrirent, et il fut introduit, ayant à sa gauche M. Barbour, président de la commission, et suivi des autres membres. Arrivé au centre de la salle, M. Barbour dit à haute voix: *Nous présentons M. Lafayette au sénat des États-Unis.* Ces mots furent accueillis avec un profond silence de la part des sénateurs, qui étaient debout et découverts. La commission conduisit ensuite le général à un siége placé à la droite du président, M. Gaillard. Immédiatement la motion fut faite de suspendre la séance, pour que chaque sénateur pût individuellement témoigner sa

déférence au général. Cette motion ayant passé, les sénateurs quittèrent successivement leurs siéges, et défilèrent devant lui en le saluant. La séance fut ensuite levée.

Il ne nous appartient pas de relever par de vains discours les circonstances remarquables de cette réception ; notre exposé suffit à ceux qui savent concevoir de grands honneurs sans aucun faste, et nous ferions d'inutiles efforts pour faire apprécier cette imposante simplicité à ceux qu'elle n'a pas frappés dès l'abord. Il nous suffira de dire que rien de semblable ne s'était jamais passé dans le sénat américain, et que jamais personne n'y a été reçu comme le général vient de l'être. Washington lui-même, objet de tant de vénération, et dont le nom, au milieu des agitations des partis, fut toujours entouré d'une auréole d'un respect presque religieux ; Washington, venant rendre compte au sénat d'un nouveau traité, fut reçu par les membres de ce corps debout et découverts, mais aucune commission ne l'introduisit. Ainsi les honneurs accordés au général français sont les plus grands qui jamais aient été rendus aux États-Unis. Il ne sera pas sans intérêt de rappeler ici qu'on s'était d'abord proposé d'entourer le général, lorsqu'il irait au congrès, d'un grand appareil de pompe militaire; mais, d'après l'avis des comités, d'accord en cela

avec le désir du général, on renonça à ce dessein, et l'on préféra faire de cette cérémonie une scène purement nationale et civique.

Celle du lendemain, à la chambre représentative, fut peut-être plus remarquable encore. Dès le matin, les galeries publiques furent inondées par la foule, les tribunes occupées par la diplomatie étrangère et par les personnes les plus distinguées de la ville. La partie de la salle que n'occupaient point les députés était remplie, pour cette fois seulement et à cause de l'affluence, par les dames invitées à la séance. Aucune décoration, nulle pompe étrangère ne venait distraire l'attention de cette solennité vraiment historique. Les représentants étant en séance, M. Condict monta à la tribune et fit la motion que le sénat fût invité à la séance. Un membre objecta que cette chambre n'étant point dans l'exercice actuel de ses fonctions, cette invitation n'était peut-être pas nécessaire; mais la motion passa à une grande majorité. Le président invita alors les membres qui siégeaient du côté droit à passer à sa gauche pour céder leurs places aux sénateurs. Les portes furent alors ouvertes, et le sénat fut introduit. Lorsqu'il eût pris place à la droite du président, M. George Lafayette et M. Levasseur, secrétaire du général, furent invités à s'asseoir sur le sofa des secrétaires d'état.

A une heure, il fut introduit par une commission de vingt-quatre membres qui avaient été le recevoir. Tous les députés étaient debout et découverts, ainsi que les personnes placées dans l'enceinte de la chambre.

L'orateur, M. Clay, lui dit :

« La chambre des représentants des États-Unis, » guidée par un sentiment qui est celui de tout le » peuple américain, ne pouvait me charger d'un » devoir plus agréable à remplir que celui d'être » son organe pour vous féliciter de votre récente » arrivée sur le théâtre de votre gloire et de votre » renommée. Il en est peu parmi nous qui aient par- » tagé avec vous les dangers de la guerre; mais tous » ont appris par l'impartiale histoire, et par de fi- » dèles traditions, vos périls, vos souffrances, vos » sacrifices pour un peuple alors obscur, étranger » à votre patrie et dans l'enfance de la civilisation. » Tous sentent et avouent l'étendue des obligations » sous lesquelles votre conduite a placé notre pays. » Mais les relations que vous avez toujours conser- » vées avec les États-Unis, quelle que soit leur » importance, ne sont pas les seuls motifs du res- » pect et de l'admiration que cette chambre con- » serve pour vous; la constance de vos opinions, » votre éternel dévouement à une sage liberté, à » travers toutes les vicissitudes d'une vie longue et

» agitée, vous les avaient aussi assurés. Pendant les » convulsions qui récemment ont troublé l'Europe, » comme lorsque l'orage politique a été dissipé, » l'Amérique vous a vu, fidèle à vos principes, con- » stant et inébranlable, grossir le nombre des » champions de la liberté, les encourager de votre » voix, toujours prêt à répandre pour elle les res- » tes de ce sang que vous aviez déjà si généreuse- » ment versé chez nous pour la même cause.

» Souvent le patriote américain a caressé la » douce illusion que long-temps après sa mort il » reviendrait dans sa patrie; qu'il verrait les chan- » gements qu'elle avait subis, des forêts fertilisées, » des villes construites, des montagnes aplanies, » des canaux ouverts, et tous les bienfaits des arts » de la civilisation répandus parmi une popula- » tion rapidement accrue. Votre visite aux États- » Unis réalise ce rêve patriotique. Général, vous » êtes au milieu de la postérité! Partout vous avez » dû être frappé du développement moral et de » l'accroissement physique de notre nation depuis » que vous ne l'aviez vue. Cette ville même où » vous nous revoyez, cette ville qui porte un nom » révéré, qui vous est aussi cher qu'à nous-mêmes, » est sortie du sein des forêts qui croissaient sur » le sol qu'elle occupe. Nous n'avons connu de » stabilité qu'en un seul point; notre dévouement

» à la liberté, notre amour et notre reconnaissance » pour vous. Ce sentiment, dont nous sommes fiers » et qui nous honore, sera transmis dans toute sa » force par dix millions d'hommes aux innombrables » millions de leurs descendants qui, de généra- » tion en génération, sont destinés à peupler ce » continent, jusqu'aux âges les plus reculés. »

Le général répondit à cette adresse avec un ton qui, quoique assuré, décelait sa profonde émotion :

« Monsieur l'orateur et messieurs de la cham- » bre des représentants, lorsque le peuple des » États-Unis et ses honorables représentants, réu- » nis en congrès, daignent honorer en ma per- » sonne les vétérans de la révolution, et témoigner » ainsi leur estime pour nos services communs, et » leur attachement aux principes pour lesquels » nous avons combattu et versé notre sang, je suis » heureux et fier de partager avec mes anciens » compagons d'armes ces honneurs extraordinaires. » Mais je manquerais à la franchise et à la recon- » naissance, si je ne sentais que je suis l'objet d'une » partie de ces témoignages de bienveillance qui » excitent en moi des émotions qu'aucun terme ne » saurait rendre.

» Mes obligations envers les États-Unis, mon- » sieur, surpassent de beaucoup les services que je

» puis avoir rendus. Elles datent de l'époque où » j'ai eu le bonheur de prendre rang parmi les sol- » dats de l'Amérique, d'être compté au nombre de » ses fils. Près d'un demi-siècle de confiance et » d'affection n'a pu que les augmenter. Et mainte- » nant, monsieur, grâce à la bienveillante invita- » tion du congrès, je me trouve accueilli dans l'U- » nion par une suite non interrompue de félicita- » tions. Une heure de ces témoignages serait déjà » trop pour payer les travaux et les sacrifices » d'une vie entière.

» L'approbation du peuple américain et de ses » représentants, pour ma conduite pendant les » orages de la révolution d'Europe, est la récom- » pense la plus flatteuse que je puisse recevoir. » En leur nom et par votre organe, monsieur l'ora- » teur, on veut bien proclamer que dans toutes les » occasions j'ai été constant et inébranlable dans » ma fidélité aux principes américains de liberté, » d'égalité, d'ordre social. Je leur ai été dévoué dès » mes plus jeunes ans; je le serai jusqu'à mon der- » nier soupir.

» Ainsi que vous l'avez dit, la situation particu- » lière dans laquelle je me trouve est unique. Après » une aussi longue absence, j'ai le bonheur de voir » d'immenses améliorations, des créations prodi- » gieuses; et cette ville même, dont le nom est un

» Palladium, nous en offre l'exemple. Cette » grandeur, cette prospérité des États-Unis, en » même temps qu'elles assurent l'indépendance de » l'Amérique, font rejaillir sur toutes les parties du » monde l'éclat d'une civilisation politique plus » avancée.

» Comment le peuple américain cesserait-il ja- » mais d'aimer la liberté, lorsque tant de biens » dont il jouit sont évidemment le résultat » d'une vertueuse résistance à l'oppression, et » d'institutions basées sur les droits de l'homme » et les véritables principes républicains? Non, » monsieur l'orateur, la postérité n'a point com- » mencé par moi, puisque, dans les fils de mes » compagnons et de mes amis, je retrouve les sen- » timents de patriotisme, et j'ajouterai d'affection » pour moi, que j'ai eu autrefois le bonheur de » rencontrer dans leurs pères.

» Il y a quarante ans, je fus admis devant un » congrès représentant treize états: j'y exprimai les » vœux ardents d'un cœur américain. Aujourd'hui, » j'ai le plaisir et l'honneur de féliciter les repré- » sentants de l'Union, qui a pris un si vaste ac- » croissement, sur la réalisation des vœux que je » formais alors. Ils ont été comblés au-delà de » tout ce qu'on pouvait espérer, au-delà même » de tout ce que la prévoyance humaine pou- » vait supposer.

» Permettez-moi, monsieur l'orateur et mes-
» sieurs les représentants, d'ajouter à l'expression
» de ces sentiments celle de ma vive reconnais-
» sance, de mon entier dévouement et de mon
» profond respect. »

Il serait difficile de rendre les sentiments que firent naître l'éloquent discours de l'orateur, et la réponse si remarquable du général. Tandis que l'impression qu'ils avaient produite se répandait au dehors, et excitait les nouvelles acclamations d'un peuple heureux d'assister à la plus belle scène de ce grand triomphe, le congrès, après avoir donné sa première attention aux affaires de l'Union, s'occupait de l'article du message relatif au général.

Le 20 décembre, la commission nommée par le sénat fit son rapport, et après avoir rappelé les services que le général Lafayette avait rendus à la nation américaine, elle proposa qu'en reconnaissance, un bill fût rendu, établissant une dotation en sa faveur de 200,000 dollars (environ un million) et lui assurant la propriété d'un terrain d'une valeur égale à la moitié de cette somme.

Le bill fut lu deux fois, et renvoyé au lendemain pour la troisième lecture.

Le 21, il fut de nouveau mis en délibération, et aucun amendement n'ayant été proposé, on en de-

manda la troisième lecture. Mais un sénateur, (M. Macon) crut devoir s'opposer à cette lecture : il n'avait, disait-il, rien à objecter ni sur les services pour lesquels le bill était porté, ni sur les sommes qui en faisaient l'objet ; mais il contestait, avec une douleur d'autant plus grande qu'il professe la plus haute estime pour le général, le principe qu'aucune indemnité lui pût être accordée. « Le général, disait-il, a été admis parmi nous à » la glorieuse époque de la révolution, comme un » des enfants de la grande famille ; s'il a participé » aux mêmes travaux, il a partagé la même gloire » et les mêmes honneurs ; s'il a fait de grands sa- » crifices, beaucoup parmi nous ont fait des pertes » plus douloureuses ; auront-ils droit à des ré- » compenses semblables. »

M. Brown (de l'Ohio) appuya l'opinion du préopinant, sur le motif qu'il ne lui semblait pas qu'on justifiât, par des documents authentiques, de la valeur précise des sacrifices faits par le général.

Telles furent les seules oppositions qu'éprouva le bill dans le sénat, et M. Hayne les repoussa, en rappelant que l'acte présenté au sénat n'était point une affaire de compte ni de chiffres, mais un acte de munificence nationale ; que le général Lafayette ne demandait rien, et qu'il était conséquemment impossible de produire des pièces justificatives,

mais qu'il résultait d'un état remis par un sénateur, que le général possédait en France, avant la révolution d'Amérique, un revenu de 146,000 fr.; que de 1777 à 1783 il avait dépensé pour la cause américaine au-delà de 700,000 fr., dont l'intérêt triplait la somme depuis quarante ans. Il ajoutait que les sacrifices du général s'étaient complétés d'un demi-siècle d'importants services. « Etait-il Américain, poursuivait M. Hayne, » avait-il aucun devoir à remplir envers nous, ce- » lui qui nous donnait ainsi sa fortune et sa vie ? » Et cependant, il vint nous apporter des armes, » des vêtements, de la force. Il prêcha dans tout » le monde une sorte de croisade en notre faveur; » et lorsque tant de travaux eurent été accomplis, » il se retira sans rien demander. Et nous, qu'a- » vons-nous fait pour lui? Lorsqu'en 1794 il gé- » missait dans les cachots d'Olmutz, on lui accorda » la solde entière de son grade, qu'il aurait dû re- » cevoir quatorze ans plus tôt.

» En mars 1803, le congrès concéda à M. La- » fayette un espace de terre de 11,520 acres d'é- » tendue. L'année suivante, il fut autorisé à les » choisir dans le territoire d'Orléans. Le 6 avril » 1806, son agent entre en possession de 1,000 » acres dans une situation très rapprochée de cette » ville. Mais, par une méprise inconcevable, le con-

» grès accorda à la ville d'Orléans, en 1807, une » étendue de terrain considérable pour ses fortifi- » cations et ses approches, dans laquelle se trouva » enclavée la majeure partie de celui qui apparte- » nait au général. Sans doute, s'il eût contesté les » droits d'Orléans, il eût obtenu gain de cause, et » la chose paraissait le mériter d'autant plus, que » sa terre valait alors 50,000 dollars. Mais M. La- » fayette, informé par son agent de la prétention » élevée par la ville d'Orléans, lui répondit sur-le- » champ : *Qu'il ne consentirait jamais à s'infor- » mer même de la validité de son titre; qu'il » ne penserait jamais à entrer en discussion » avec aucun corps public des États-Unis; que » la propriété lui avait été gratuitement donnée » par eux, et que c'était à eux de dire ce qui » avait été donné.* Il ordonna ensuite positive- » ment à son agent d'abandonner toute prétention » sur ce terrain, et de chercher ailleurs.

» Sur une portion du terrain aussi généreuse- » ment abandonné par le général est aujourd'hui » bâtie une partie de la ville d'Orléans, évaluée » par des experts de 4 à 500 mille dollars.

» Sans doute ce n'est point à de pareils dédom- » magements que la nation américaine veut s'en » tenir. Le baron Stuben obtint un acte d'indem- » nité pour ses services; une terre fut assignée à

» Henry Dorhmann. Un acte du congrès accorda » une pension à la fille du comte de Grasse; un » autre en donna une à la veuve du général Hamil- » ton. Il n'y a donc rien d'insolite dans la proposi- » tion qui est faite au congrès : mais de puissantes » raisons militent en sa faveur. Le cas particulier » où se trouve le général Lafayette ne saurait se » reproduire, car jamais la nation américaine ne » recommencera sa carrière politique, et jamais » personne n'aura les mêmes droits à sa reconnais- » sance.

» Mais que dirait-on de nous en Europe, si nous » ne reconnaissions pas ces services que tout l'u- » nivers a su apprécier; si, après l'avoir attiré chez » nous, nous nous bornions à de stériles félicita- » tions? Nous l'avons donné en spectacle au monde; » il faut que ce spectacle soit digne d'un grand » peuple. Voudriez-vous qu'il retournât en France » dans la même médiocrité de fortune où il était » lorsqu'il partit? Par vos hommages, par les hon- » neurs que vous lui avez décernés, vous avez fait » de sa maison en France un temple où tous les » amis de la liberté, où tous les Américains qui » visiteront l'Europe, se rendront en pèlerinage. » Qu'il puisse au moins accueillir nos concitoyens » selon son cœur, toutes les fois qu'ils viendront » goûter l'hospitalité offerte par le compagnon de

» leurs pères. Lafayette sera un chaînon entre le
» vieux et le nouveau Monde. Il doit toujours aux
» yeux des peuples avoir un caractère public. C'est
» vous qui l'avez placé dans cette position extraor-
» dinaire, c'est à vous de faire qu'il puisse en soute-
» nir dignement l'éclat. »

Vaincus par ces raisonnements, les opposants retirèrent leur proposition. Le bill fut lu une troisième fois, et l'assemblée ayant voté sur l'ensemble du projet, l'immense majorité des votes fut en sa faveur; sept voix seulement lui furent contraires; et il était universellement reconnu que ceux-mêmes qui avaient donné leurs voix contre le bill étaient comptés parmi les amis et les plus chauds partisans du général. Des motifs d'ordre public, et chez quelques uns l'usage de se prononcer contre toute mesure extraordinaire de finance, avaient seulement déterminé leur opposition.

La scène fut plus majestueuse encore à la chambre des représentants. Dès que la commission se présenta pour lui soumettre son rapport, toute autre discussion fut écartée, et le bill fut mis en délibération. Plusieurs amendements furent successivement présentés; et la discussion, trop longue pour être rapportée ici, offrit cela de remarquable, que pas un représentant ne contesta les droits du général à la reconnaissance nationale. M. Gaslay, en pro-

posant le renvoi de la discussion à quelques jours plus tard, rappela : « Qu'à différentes époques un » grand nombre de demandes avaient été faites par » des soldats de la révolution, que la plupart » avaient été écartées ; que ce qu'il avait refusé aux » plus pauvres Américains, il ne le donnerait pas » à un roi sur son trône : qu'il désirait donc que » la chambre prît le temps de réfléchir sur la me» sure qui lui était proposée. » Sa motion fut rejetée.

M. Stirling proposa ensuite un amendement tendant à supprimer la seconde partie du bill. Mais cet amendement fut rejeté à une immense majorité. Il en fut de même des propositions de réduire l'indemnité. Ce fut alors que M. Livingston (de Louisiane), prononça une opinion extrêmement remarquable dans l'intérêt du bill. Il justifia la commission de la rapidité de son travail ; il rappela que le congrès ayant lui-même appelé le général en Amérique, avait par là reconnu l'importance de ses services. Il dit que dès l'année passée on s'était proposé d'envoyer au général un vaisseau de ligne, honneur qu'il avait refusé ; que la dépense de l'armement de ce vaisseau eût été presque égale à la somme offerte maintenant ; que par conséquent ce n'était point un nouveau sacrifice que l'on prétendait imposer au trésor. Il

ajouta que pour lui, il n'avait pas considéré la somme votée comme une indemnité, mais comme un acte de munificence nationale; qu'il serait déplacé d'exiger un règlement de comptes, parcequ'on ne devait pas compter avec la reconnaissance. « Ne se souvient-on pas, dit encore M. Livingston, » que M. Lafayette refusa tout en partant d'Amé» rique, et n'accepta la demi-solde que lorsque » les confiscations l'eurent ruiné; qu'Hamilton et » plusieurs autres reçurent des indemnités; en vou» drait-on moins faire pour l'hôte d'une nation » entière, que pour des membres de la famille? »

La discussion avait été continuée pendant deux jours; le bill fut enfin lu pour la troisième fois, et adopté à la majorité de cent soixante-six voix contre vingt-six. Voici la forme dans laquelle il fut promulgué par le gouvernement.

ACTE CONCERNANT LE GÉNÉRAL LAFAYETTE.

Art. 1. Décrété par le sénat et la chambre des représentants des Etats-Unis d'Amérique assemblés en congrès, qu'en considération des services et sacrifices du général Lafayette pendant la guerre de la révolution, le ministre du trésor public est et demeure autorisé par les présentes à lui payer la somme de deux cent mille dollars, prise sur les

fonds auxquels il n'a encore été donné aucune autre destination.

Art. 2. Décrète encore qu'il soit accordé audit général Lafayette, pour en jouir lui et ses héritiers, une pièce de terre qui lui sera allouée de l'autorité du président, sur les terres non encore concessionnées des Etats-Unis.

Les deux commissions de la chambre et du sénat vinrent ensemble présenter ce décret à M. Lafayette. M. Smith, en leur nom, lui dit en le lui présentant.

« Général, le sénat et la chambre des représen-
» tants nous chargent de vous faire connaître l'a-
» doption d'un acte qui vous concerne, et dont
» nous vous remettons copie. Vous y verrez que
» les deux chambres du congrès, appréciant les
» grands sacrifices que votre dévouement ardent à
» la cause de la liberté américaine vous a coûtés,
» ont cru devoir vous rembourser une partie des
» dépenses que vous avez faites. Les nobles prin-
» cipes qui vous caractérisent ne vous permettront
» pas de vous opposer à ce que la nation s'acquitte
» ainsi de ses obligations envers vous. Nous sommes
» choisis pour vous exprimer l'espoir des deux
» chambres, que vous ne vous refuserez point à
» leur demande, et que vous voudrez bien, en ac-
» ceptant le don qui vous est fait, ajouter cette

» preuve d'estime à toutes celles que vous avez déjà
» données à la nation américaine. De son côté, les
» sentiments qu'elle vous a voués dureront tant
» qu'elle saura apprécier la liberté dont elle jouit.
» Daignez recevoir l'expression particulière du
» plaisir que nous avons à être les organes de cette
» communication. »

La réponse du général fut, comme on devait s'y attendre, pleine de mesure, de noblesse et de courtoisie.

« Messieurs, dit-il, le don immense et inattendu
» que le congrès, après tant d'autres marques de
» bonté, a bien voulu me faire, demande la plus
» vive reconnaissance d'un vieux soldat américain
» et d'un fils adoptif des États-Unis, deux titres
» plus chers à mon cœur que tous les trésors du
» monde.

» Quelque fier que je sois de tous les témoigna-
» ges d'affection que m'ont donnés le peuple des
» États-Unis et ses représentants en congrès, l'im-
» portance de cette dernière faveur, au milieu de
» ma reconnaissance, a fait naître des sentiments
» d'hésitation dont je ne puis me défendre. Mais en
» ce moment, la gracieuse résolution des deux
» chambres, exprimée par vous, ne me permet pas
» d'éprouver d'autres sentiments que ceux de la
» gratitude, dont je vous prie de vouloir bien être

» les organes. Daignez aussi, messieurs, présenter » l'hommage de mon profond respect au congrès, » et recevoir vous-mêmes l'assurance de mes re- » mercîments personnels. »

Tel est le récit de ce qui a accompagné la grande mesure prise par le congrès à l'égard du général. Pendant qu'elle était débattue dans les deux chambres, celui-ci, occupé de courses et de visites dans les environs de Washington, paraissait indifférent et totalement étranger à ce qui fixait alors l'attention de toute l'Amérique. Cependant partout on se félicitait de la délibération qui avait lieu. Questionné dans un cercle nombreux sur son opinion relativement à cette mesure, il répondit qu'il était toujours de l'avis de la minorité, et que les États-Unis faisaient beaucoup trop pour lui. On lui sut le meilleur gré de cette réponse à la fois spirituelle et noble.

La commission du congrès auprès du général avait été vivement pénétrée de l'avoir trouvé plus sensible à l'honneur qu'il recevait qu'au don qui lui était fait.

Le congrès et la nation ont depuis partagé ce sentiment. L'on n'a point été surpris de ce noble désintéressement, les actes de vertu n'étonnent pas dans un aussi grand caractère; mais les actes de reconnaissance n'étonnent pas non plus de la part d'une grande nation. Ici elle a exprimé son vœu

avant que le gouvernement, avant que la législature eussent rien fait à cet égard. C'est le concours unanime des citoyens réunis en assemblées provinciales qui a appelé l'attention du congrès sur la dette de l'état envers le général. Il n'y a point eu de partis dans cette question. Tout le monde a été de celui de M. Lafayette, parceque ses bienfaits s'étaient étendus sur tout le monde.

A peine cette délibération mémorable avait-elle eu lieu, que les différents états que l'on avait vus la provoquer s'empressèrent de l'approuver de la manière la plus solennelle. Plusieurs même croyant que l'Union n'avait point assez fait pour lui, mirent en discussion s'ils n'ajouteraient point une offrande particulière au don du congrès! Mais la certitude d'un refus ne leur permit pas d'émettre ce vœu, qui semblait être plus particulièrement celui de la législature de New-York.

Pendant que le congrès délibérait sur les droits du général à sa reconnaissance, celui-ci parcourait les villes voisines de Washington, qui l'avaient appelé dans leur sein, et faisait de courts séjours à la campagne. Il avait été visiter, à Mont-Vernon, le juge Washington, parent du grand homme. Quelques jours après, il entrait pour la troisième fois à Baltimore, où l'accueillaient toujours les mêmes témoignages d'affection. Il se rendit ensuite

à Annapolis où il était attendu depuis long-temps. Il était parti de Washington le 16 décembre, accompagné du docteur Kent, de M. Mitchell, des représentants de Maryland et d'un corps de cavalerie. Les députés de la ville s'étaient rendus au-devant de lui à douze milles, et les troupes malgré un temps affreux s'étaient avancées jusqu'à Millers-Hill. Un autre corps de milice était venu de Nottingham, situé à trente milles d'Annapolis. L'orage avait retardé son arrivée, mais ne ralentit pas le zèle des citoyens. A Carol's-lane, à deux milles de la ville, le général, malgré toutes les remontrances qui lui furent faites, voulut descendre de voiture, et, la tête découverte, il vint remercier les miliciens de l'affection qu'ils lui témoignaient. « Ils se sont exposés à la rigueur du temps pour » moi, et je ne veux pas retarder de leur en témoi- » gner ma reconnaissance, » dit-il. Aux limites du district eut lieu une rencontre intéressante entre lui et les soldats de l'armée révolutionnaire, dont plusieurs l'avaient emporté du champ de bataille, lorsqu'il fut blessé sous les murs de la ville. Vingt-quatre coups de canon, et le pavillon que l'on arbora sur la maison des états, annoncèrent son arrivée aux portes de la ville. Il y fit son entrée avec un éclat qui ne le cède pas à celui qui l'a accompagné jusqu'ici dans son voyage.

Conduit dans la salle des états, que remplissaient des personnes de distinction, et des soldats de la guerre de l'indépendance, on le fit placer sur un siége où il écouta le discours prononcé par le maire, au nom de la ville. Dans sa réponse, il rappela qu'Annapolis avait été le théâtre d'événements à jamais mémorables dans les annales des États-Unis; que c'était dans ses murs que Washington avait déposé, de lui-même, un pouvoir confié par la nation; que les habitants de cette ville avaient toujours été dignes, par leur patriotisme, d'être les témoins ou les acteurs de cette grande scène.

Le lendemain, vendredi 17 décembre, les troupes de la province, le bataillon d'Annapolis et l'artillerie des Etats-Unis exécutèrent de grandes manœuvres devant lui.

Le lundi suivant, 20, il reçut de la législature de l'état des honneurs absolument semblables à ceux qui lui avaient été déférés quelques jours auparavant par le congrès. On remarque avec plaisir que la légation française assista à une soirée qui fut donnée par le maire, en cette occasion.

Le général visita encore la ville de Frédérick-town. Au milieu des cérémonies dont il est l'objet, et sur les détails desquelles nous ne reviendrons pas ici, l'esprit original et la singularité du génie

américain se montrent toujours de quelque manière. Au banquet qui fut offert à Frédérick-town, la table était éclairée par un candélabre portant une immense quantité de bougies, et dont la base était un énorme éclat de bombe du siége d'York-town. On lui présenta dans cette ville plusieurs Allemands devenus citoyens du pays, et qui combattirent contre lui pendant sa campagne de Virginie. Combien les sentiments de ces adversaires étaient changés maintenant!

Dans ces différentes courses, il recevait de nouvelles marques d'estime et d'amour. Alors, comme auparavant, il assistait aux séances des sociétés savantes. Son arrivée était le motif de réunions où l'on traitait les grandes questions de la morale et de la politique, avec une éloquence et une profondeur que l'on s'étonne de trouver hors de l'Europe (1).

Quelques jours se passèrent ainsi, après lesquels

(1) A Philadelphie, M. Ingersoll prononça à une séance à laquelle assistait le général un discours sur la marche de la civilisation, qui nous a paru trop remarquable pour être passé sous silence ou pour être mutilé. Nous avons pris le parti de le conserver en entier et de le placer à la fin de notre ouvrage. On pourra juger en le lisant quelle est la trempe d'esprit des philosophes américains. Nous en avons obtenu la traduction d'un savant aussi modeste que recommandable.

il retourna à Washington. La foule se pressait aux séances de la chambre des représentants pour y voir un magnifique portrait en pied du général, que M. Scheffer, peintre français, a offert aux députés américains, par le retour du capitaine Allyn. Le jeune artiste, dont le tableau a déjà attiré les regards des connaisseurs français, à l'exposition de 1823, a trouvé dans cet hommage un moyen délicat de prouver autant sa vénération pour le général, que son estime pour le peuple américain.

Le premier janvier est, plus encore en Amérique qu'en Europe, un jour de fête et de félicitations mutuelles. Il avait été indiqué par les deux chambres pour une grande réunion à un banquet offert à M. Lafayette. Les représentants du peuple voulurent consacrer ainsi l'hospitalité américaine, en faisant asseoir l'hôte de la nation à une table où toute la grande famille assistait en leur personne. M. Gaillard, président temporaire du sénat, et M. Clay, orateur de la chambre des représentants, présidaient le repas. M. Gaillard avait à sa droite M. Monroë, président des États-Unis, qui avait été invité ; à sa gauche était le général Lafayette. M. Clay avait également à ses côtés les ministres des États-Unis. Parmi les invités figuraient au premier rang MM. George Lafayette et Levasseur; venaient ensuite le général Dearborn, ministre

des États-Unis près la cour de Portugal ; les généraux Scot, Macomb, Jesup et Bernard (1) ; les commodores Bainbridge, Tingey, Steward et Morris, ainsi que plusieurs officiers publics du rang le plus élevé. Parmi les invités de la vieille armée de la révolution, étaient MM. Samuel Smith, Jacson, Ruffus-King, Chandler et Wolf, tous deux du sénat, et Udree de la chambre des représentants. Le capitaine Allyn, arrivé le jour même, par une distinction extrêmement flatteuse, avait également été invité à ce repas. La salle était décorée avec le plus grand éclat, et les convives animés d'un esprit d'union qui faisait assez voir qu'ils considéraient cette cérémonie comme une fête de famille.

(1) Ce dernier est Français. Il était général du génie sous l'empire. Après les désastres de 1815, il passa en Amérique, où ses talents remarquables firent assez d'impression pour que le gouvernement crût devoir se l'attacher. Ce ne fut pas sans d'extrêmes difficultés qu'il parvint à être employé dans son grade, chez un peuple qui est extrêmement jaloux de ses droits, et qui, au milieu d'une foule d'officiers distingués que les mêmes événements avaient conduits en Amérique, n'a consenti à employer que le général Bernard. Celui-ci, depuis cette époque, a été chargé de compléter l'immense système de fortification des côtes des États-Unis. Ce prodigieux travail l'a conduit plusieurs fois aux différentes extrémités du continent nord de l'Amérique, qui bientôt, grâce à cet habile ingénieur, seront à l'abri de toute attaque.

C'est dans des réunions pareilles que l'on peut étudier l'esprit public d'un peuple, lors surtout que ses représentants, choisis librement et n'ayant aucune raison de flatter le pouvoir ou de dissimuler leurs pensées, laissent un libre essor à tous leurs sentiments. Il y a surtout dans un repas de corps un certain entraînement qui tend à montrer sous un jour plus apparent telle partie du caractère des convives qui, en toute autre occasion, ne se serait pas manifestée d'une manière aussi sensible. L'opinion politique des législateurs de l'Union devait donc être exprimée en cette occasion avec plus de force, avec moins de mesure, si nous pouvons nous servir de ce terme, qu'elle ne l'avait été dans ces séances solennelles, où la gravité de l'étiquette tendait à paralyser l'épanchement. C'est dans les toast et dans les vœux qui les accompagnent que l'on retrouve cette opinion tout entière. Quelques uns rappellent les principes, d'autres leur application telle qu'elle est entendue par les Américains. Ici, c'est *au peuple, source de tous les pouvoirs; à l'opinion publique et à la liberté de la presse, glaive flamboyant qui garde les approches de l'arbre de la liberté*, qu'ils portent ces toast et ces vœux. Là, c'est *à la Grèce régénérée et ravivée dans Athènes et Sparte; aux républiques de l'Amérique sud, auxquelles l'exemple*

de l'Union prépare des succès semblables.

La santé de M. Monroë ayant été proposée, tout le monde se leva spontanément, et l'on put s'apercevoir que ces hommages étaient moins rendus au chef de la république, qu'au vénérable patriote que tant de services recommandent à l'amour des Américains. Il prononça d'une voix émue des remerciements qui touchèrent d'autant plus les convives, qu'ils semblaient les adieux du président, après une magistrature de huit années. On but ensuite en l'honneur de M. Lafayette, et voici en quels termes ces toast furent portés : « Au grand apôtre de la liberté, que n'abattirent point les mépris de la tyrannie, que l'amour des richesses n'influença point, que ne purent séduire les applaudissements populaires. Il fut toujours le même, dans la forteresse d'Olmutz, dans ses divers travaux, au faîte de la puissance et de la gloire. » A ce toast, le général répondit : « Les expressions me manquent pour rendre tout mon respect et toute ma reconnaissance pour les bontés dont vous me comblez. Mais j'espère que vous rendrez justice à la chaleur de mes sentiments américains. Permettez qu'au toast qui vient d'être porté je réponde par celui-ci : A l'union perpétuelle entre les États-Unis. Elle nous a déjà sauvés dans des temps d'orages, un jour elle sauvera le monde. »

Faisant allusion à la situation actuelle du général, M. Gaillard, président du sénat, proposant à son tour un toast, l'accompagna de ces paroles : « Puisse tout défenseur généreux et brave des droits d'un peuple, obtenir la plus grande récompense qu'il soit donné à un homme de recevoir; l'admiration, la reconnaissance et l'affection de tout ce peuple. »

Immédiatement après, et comme si la chose avait fait suite à ce qui venait d'être dit, M. Clay, orateur de la chambre des représentants, se leva et réclama l'attention autant que la bienveillance de l'assemblée; puis, dans une éloquente et rapide allocution, il porta les regards des convives sur les républiques de l'Amérique sud, qui, sans l'aide d'aucun peuple, sans secours, sans le dévouement ni l'exemple d'aucun Lafayette, mues par la seule conscience de leurs droits, et défendues par leurs montagnes, combattent pour conquérir la liberté. Il gémit de ce que des principes d'ordre politique avaient fait à l'Union le pénible devoir de demeurer spectatrice de leurs efforts. Il plaignit l'Espagne, si malheureuse au milieu de ses erreurs, nourrissant le rêve de la conquête de ses colonies; il la peignit impuissante pour ses projets, et déplora une neutralité que la communauté de principes repoussait........ Ici l'orateur, dominé par sa

propre impatience et par celle de tous, s'interrompit, et proposa la santé du *libérateur Bolivar, le Washington de l'Amérique sud.*

C'est une analogie de faits assez remarquable, que tandis qu'on fête à Caraccas l'arrivée de Lafayette en Amérique, on honore publiquement Bolivar à Washington.

Ce toast termina le repas, et les scènes touchantes et patriotiques qui s'étaient succédé pendant sa durée : chacun des convives exprima le regret que tous les Américains n'eussent pas pu y prendre place.

Pour achever de donner une idée exacte des principes sur lesquels repose l'opinion publique des États-Unis, il n'est pas hors de propos de rappeler que la Gazette de Philadelphie blâma M. Clay d'avoir, dans son improvisation, appelé Bolivar le Washington de l'Amérique sud. « Sans doute, dit-elle, les vertus et le patriotisme de Bolivar méritent les plus grands éloges; mais aucun chef vivant, aucun chef surtout à la tête d'une armée, ne doit être honoré du nom de Washington. Celui-ci emporte avec lui l'idée d'une perfection continuée pendant une longue vie tout entière, et de l'excellence absolue et finale. » Et qu'on ne s'y méprenne pas, cette extrême susceptibilité n'est point du fanatisme pour la personne de Washington; c'est l'é-

noncé de ce principe, que, dans un gouvernement républicain, l'égalité doit être entière, et la louange d'autant plus mesurée que celui à qui elle s'adresse est investi de plus grands pouvoirs. Aussi, Lafayette, qui vient visiter l'Union sans autres titres que ses services et son républicanisme américain, obtient-il des honneurs que, dans aucun cas, l'on n'accorderait à un chef, quelques bienfaits dont il eût comblé la patrie. Mais Lafayette, simple hôte de la nation, et revêtu de soixante ans de constance dans les mêmes principes, s'offre aux Américains avec la stature historique de Washington. Lui seul peut à leurs yeux marcher sur la même ligne que ce grand homme, parceque lui seul se présente à l'imagination comme un modèle parfait de vertu et de patriotisme. Aussi, de toute part on voit les provinces voter des fonds pour fêter sa présence, et même lui offrir un asile pour l'avenir, si jamais il devenait orageux.

Et cependant, au milieu de cet enthousiasme de l'Union, tandis que les ministres du Mexique, du Chili, de Colombie, et des autres républiques de l'Amérique, s'empressèrent de grossir le cortége du citoyen triomphateur, d'où vient que les envoyés européens semblaient reculer devant lui? Est-ce qu'entre des états amis les sujets de joie ne sont pas communs? Est-ce que les vertus américaines

changent de nom pour l'Europe? Le patriotisme n'est-il pas partout le patriotisme? Mais ces repoussements ne prouvent pas moins d'estime; ils indiquent seulement des intérêts opposés. Il faut en convenir, l'ancien et le nouveau monde suivent deux carrières différentes. L'Amérique s'est jetée dans une voie nouvelle, et elle le pouvait sans danger, parceque ses peuples sont nouveaux. Rien ne les rattachait aux formes des gouvernements du vieux monde. L'influence de ceux-ci, aux temps mêmes de leur plus grande autorité, s'affaiblissait en traversant les mers. Le chaînon qui rattachait les colonies aux métropoles était trop faible pour résister à l'action des peuples agités par le besoin de la liberté. Une ère nouvelle se leva pour l'Amérique. Le besoin de relations entre les deux mondes, les nécessités du commerce, de l'industrie et de la science, et surtout l'action modératrice de la pensée, aplaniront les obstacles qui s'élèvent encore entre eux. Mais peut-être avant ce temps la marche rapide de l'Amérique dans la civilisation, et le mouvement rétrograde que le pouvoir imprime à l'Europe, amèneront-ils une séparation absolue, mais momentanée; du moins, jusqu'ici, les États-Unis n'ont rien à se reprocher sous ce rapport. Leur destinée immuable est de s'accroître long-temps en force et en puis-

sance; ils la suivent sans arrière-pensée, car l'abus de leur prépondérance est une chose qu'ils ne conçoivent pas. Ils viennent de donner au monde une garantie morale de ces principes, dans l'élection à la présidence, de John Quincy Adams. Les voix étaient partagées entre l'illustre Jakson, défenseur de New-Orléans, et que le sud de l'Amérique appelle son héros, et M. Adams, fils du premier successeur de Washington, et revêtu depuis vingt ans des premières dignités de l'état. Jakson, brillant de gloire militaire, et présageant un avenir plein de choses, avait les vœux de la jeunesse américaine; Adams, nourri des habitudes diplomatiques et de l'étude profonde de la constitution fédérale, était plus agréable aux hommes amis du repos. L'un et l'autre étaient soutenus par l'opinion démocratique, car Adams paraît s'être écarté en cela du système suivi par son père. Les voix, comptées dans leur rapport avec la population, ont paru d'abord être favorables à Jakson; mais lorsqu'au ballottage les votes ont été pris par états, la majorité a été pour Adams.

Sous la présidence de cet habile politique, l'Union, à mesure qu'elle augmentera sa prospérité intérieure, préparera au dehors les éléments de son influence future. On verra sans doute se grouper autour d'elle les démembrements indépendants de

l'Espagne américaine; et si, au sortir de cette présidence de sagesse, l'on voit la suprême magistrature tomber entre les mains d'un guerrier, alors l'Amérique sera prête à tout événement.

En attendant que cet avenir s'accomplisse, elle ne peut l'envisager sans être émue de reconnaissance pour celui qui le prépara; fière d'elle-même, elle est aussi fière de lui; et, dans la conscience de son bonheur et de sa force, elle ne peut pousser un cri de joie sans qu'il soit accompagné du WELCOME LAFAYETTE.

ERRATUM.

Page 122, ligne 17: *M. Custis*, lisez *M. Eustis*.

VOYAGE

DU

GÉNÉRAL LAFAYETTE

AUX

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

TROISIÈME PARTIE.

Départ pour les deux Carolines. — Indiens du centre. — Séjour à la Nouvelle-Orléans. — Voyage dans les États de l'Ouest. — Naufrage. — Retour à Boston. — Anniversaire de Bunker's-Hill.

Le congrès avait acquitté une partie de la dette nationale envers l'ami de Washington, mais la nation américaine ne croyait pas pour cela que sa reconnaissance dût être épuisée. De toutes parts les législatures délibéraient d'appeler dans le sein de chaque état l'hôte de la nation. Parmi elles, plusieurs aspiraient à lui faire les honneurs de la partie nouvelle de l'union américaine. En effet, lorsqu'il quitta le Nouveau-Monde, il légua le germe de ses

bienfaits à treize états; et maintenant vingt-quatre, qui en ont recueilli le fruit, s'empressent de contribuer pour une égale part au triomphe qu'on lui décerne.

Nous l'avons vu parcourir ceux qui formèrent jadis la Nouvelle-Angleterre; là il s'est trouvé au milieu d'une population dont les mœurs sont trop rapprochées des nôtres, pour que les honneurs dont il est l'objet n'aient point emprunté une forme européenne; rien n'a dû nous y surprendre, si ce n'est l'accord unanime, et l'enthousiasme de toutes les classes de citoyens. Nous sommes ensuite descendus avec lui dans cette Pensylvanie, terre de philosophie et d'hospitalité, et nous avons vu les cérémonies publiques empreintes d'une grandeur morale et d'une simplicité également inconnues dans les fêtes du vieux continent. De là nous avons parcouru la Virginie, où chaque hameau rappelle un de ses exploits, où chaque citoyen lui doit une reconnaissance personnelle. Et si l'unanimité de vœux, si l'empressement général ont excité notre surprise et notre admiration, combien davantage ne serons-nous point touchés par la majesté du spectacle qui va se déployer à nos regards. Nous allons suivre l'hôte américain à travers des régions qui ne l'ont point vu au temps de sa jeunesse, au sein d'une population qui n'existait même pas alors. C'est là que nous pourrons apprécier le

véritable caractère de cette ovation sans exemple jusqu'à nos jours.

Maintenant commence la partie la plus curieuse de cet étonnant voyage. Nous allons bientôt entrer sur le territoire de ces peuplades errantes, que chaque jour les hommes blancs refoulent vers l'ouest et le nord de l'Amérique, où elles sont destinées à s'anéantir graduellement, lorsqu'elles ne trouveront plus de déserts pour échapper à la civilisation. De là, nous irons dans la douce Louisiane parler la langue de la patrie, et, remontant vers le nord, nous traverserons rapidement ces régions immenses qui deviennent chaque jour et avec une inconcevable rapidité la conquête des arts et de l'industrie.

Depuis long-temps les états du sud et de l'ouest appelaient à grands cris le général Lafayette. De toutes parts on implorait une visite de lui, et comme il avait promis d'être à Boston au milieu du mois de juin, et qu'il prévoyait avoir peu de temps à donner à chacune des villes où il s'arrêterait, il se décida à partir avant la fin de l'hiver. Il descendit à cet effet rapidement à Norfolk sur les côtes de Virginie, et tout près de la limite de la Caroline nord; c'est là que recommençait véritablement son voyage.

Les habitants des différents bourgs placés sur la

route de Raleigh, ville importante de la Caroline septentrionale, ne furent informés de son passage que la veille du jour même où il devait avoir lieu. Immédiatement ils se réunirent en assemblée, et députèrent vers lui pour le féliciter à son passage, et lui demander le sacrifice de quelques instants. Il ne put complètement se dérober au témoignage de leur affection, et après avoir séjourné peu d'heures à Sommerstown, à Murfreesborough, à Halifax et à Raleigh, il arriva le vendredi 4 mars à Fayetteville.

On conçoit que les habitants d'une cité fondée il y a quarante ans pour perpétuer la mémoire des services de Lafayette dussent se croire plus spécialement chargés de faire les honneurs de l'Amérique à l'hôte de la nation, et l'on verra comment ils s'en acquittèrent.

La cavalerie de Raleigh l'accompagnait, et une nombreuse cavalcade de citoyens de Fayetteville s'était portée à sa rencontre à dix milles sur la route de Suffolk. Malgré la pluie qui tombait en abondance, et depuis plusieurs jours, tous les habitants l'attendaient hors des murs, et lorsqu'il arriva, il trouva dans leurs acclamations une expression d'enthousiasme et de respect que les nombreux hommages dont il avait été entouré jusque là ne lui avaient point offert encore.

Devant l'hôtel de ville avait été élevée une grande estrade, sur laquelle il fut reçu et harangué au nom du conseil de ville, par le chef de justice Toomer. Il lui rappela que si la Virginie fut le théâtre de ses exploits, et la Caroline du sud le lieu de son premier débarquement en Amérique, celle du nord avait des titres pareils à son attachement. Sur son territoire, dans la ville de Charlotte, l'indépendance fut d'abord proclamée; le reste de l'Amérique ne fit que répondre à ce signal. Quarante-huit ans se sont écoulés depuis que Lafayette traversa cette province pour aller rejoindre l'armée de la révolution. Là il prit place à côté d'Hamilton et de Washington: mais ces héros combattaient pour leur patrie; Lafayette combattait pour la liberté seule.

Peu d'années après, une ville était bâtie en témoignage de la reconnaissance publique. « Jugez par vous-même, dit à peu près l'orateur, si ses habitants sont nourris des principes de la simplicité et de la modération républicaines; tandis que les autres villes élèvent des arcs de triomphe couverts d'ornements dorés, vos amis de Fayetteville vous tendent une main hospitalière, et n'empruntent point les ressources du luxe pour fraterniser avec vous. De cette simplicité l'étranger pourrait conclure que notre civilisation n'avance

point avec celle de l'Amérique. Mais votre séjour en ce lieu pourra convaincre que, malgré les difficultés du sol et du climat, l'esprit de perfectionnement s'est implanté parmi nous, que nous marchons à grands pas dans la carrière du développement, et que Fayetteville sera bientôt digne du nom qu'elle porte. »

La réponse du général fut prononcée d'un ton qui trahissait l'émotion la plus profonde.

La soirée du 4 et la journée du lendemain furent consacrées aux fêtes civiques et à des réceptions. Parmi ces dernières, on remarqua celle de M. Ishamblake, qui s'était trouvé à York-Town sous les ordres du général. Au banquet maçonnique, où l'on avait bu au dernier survivant des majors-généraux de l'armée révolutionnaire, M. Lafayette répondit par le toast suivant :

« A Fayetteville ! Qu'elle gagne en accroissement et en prospérité au gré des vœux ardents de son homonyme ! »

Il quitta Fayetteville le samedi 5 mars, et le lendemain, vers le milieu du jour, il entra dans la Caroline du sud, et se dirigea vers la petite ville de Cambden, où il était impatiemment attendu. Toutes les milices, toute la population de plus de quatre-vingts milles à la ronde, s'y étaient réunies pour le recevoir, et assister à la cérémonie funè-

bre qui avait pour but d'honorer la mémoire du baron de Kalb. Des députations de tous les corps étaient venus le recevoir à la limite de l'état de Nord-Caroline.

Cambden est une ville peu importante encore, où, pendant la guerre de l'indépendance, et tandis que les généraux anglais occupaient la majeure partie du pays, le major-général Kalb, commandant en second, fut tué, après des prodiges de valeur, dans une attaque contre l'ennemi, dont la supériorité en nombre ne pouvait laisser d'autre espoir que celui d'une fin glorieuse. Kalb était Allemand et baron, et, comme Pulawski, comme Lafayette, il venait combattre pour la liberté.

Il serait difficile de dire avec quelle chaleur et quelle abondance de sentiments le jeune colonel Nixons parla au général dans son discours de réception. La foule attentive était profondément touchée, et ne put retenir un murmure d'approbation lorsqu'il dit à M. Lafayette que sa visite en Amérique avait ajouté une nouvelle page à l'histoire, et que l'éclat des triomphes de la Grèce et de Rome pâlissait devant l'accord et l'unanimité de cette ovation populaire.

Touché jusqu'aux larmes, le général eut beaucoup de peine à trouver le calme nécessaire pour faire sa réponse.

Le lendemain eut lieu la cérémonie funèbre. Les autorités civiles, les militaires des différents corps de la Caroline, les francs-maçons, y assistèrent. Elle consistait à inaugurer solennellement le monument érigé par les généreux habitants de la Caroline sud, à la bravoure malheureuse. Une inscription d'un style noble et simple rappelle la patrie, les services, et la fin glorieuse de Kalb.

Après que ses restes furent déposés dans le monument, et qu'ils eurent reçu les honneurs militaires, la pierre qui devait couvrir son corps fut posée par le général. On y lisait :

CETTE PIERRE
A ÉTÉ PLACÉE SUR
LES RESTES
DU
BARON DE KALB
PAR
LE GÉN. LAFAYETTE.
1825 (1).

(1) THIS STONE
WAS PLACED OVER
THE REMAINS
OF
BARON DE KALB
BY
GEN. LAFAYETTE.
1825.

La main du général posée sur la pierre, la suivait à mesure qu'elle descendait lentement, et la foule contemplait avec un silence religieux le vieux guerrier français, rendant après trente ans les derniers devoirs au guerrier allemand, sur un sol qu'ils arrosèrent l'un et l'autre de leur sang, et que leurs bras concoururent à affranchir. Que de souvenirs glorieux et pénibles cette scène dut réveiller dans le cœur de Lafayette! Hélas! dans son long triomphe, combien de tombeaux n'a-t-il point visités, depuis celui où il descendit à Mont-Vernon jusqu'à celui qu'il élèvera bientôt à Bunker's-Hill!

Le 11, M. Lafayette quitta Cambden, et se rendit à Colombia, siége du gouvernement de la Caroline sud. Les autorités de Lexington, Fairfields, Newbery, Chester, Laurens et York, vinrent au-devant de lui, jusqu'aux limites du territoire de la ville, qui offrait un coup d'œil admirable. Toutes les rues par lesquelles devait passer le cortége étaient ornées de bannières et d'arcs de triomphe. Sur l'un de ceux-ci, trois femmes de la plus grande beauté soutenaient des drapeaux, sur chacun desquels on voyait écrits en lettres d'or les noms de Lafayette, de Kalb et de Pulawski. La soirée et le lendemain furent consacrés aux réjouissances publiques. Pendant le bal on remarqua

une jeune Française, qui, dans l'ivresse où la jetait la présence du général, lui baisa plusieurs fois les mains, criant avec enthousiasme à tous ceux qui l'entouraient : « Il est Français ! »

Une escorte nombreuse devait accompagner le général à Charlestown, ville pour laquelle il partit le jour d'après. Mais on était menacé d'un orage, et la route étant longue et difficile, il ne voulut point l'accepter. La nuit et l'orage le surprirent en chemin. Il fut obligé de s'arrêter à une maison isolée au milieu d'une forêt, après avoir éprouvé beaucoup de fatigues et quelques dangers.

Le lendemain, 14, il fit son entrée à Charlestown, où il demeura trois jours. Pour se faire une idée de la réception qu'on lui fit, il faut rappeler tout le souvenir des belles fêtes de Philadelphie et de Baltimore. Parmi les troupes nombreuses qui étaient venues à sa rencontre, était une compagnie d'infanterie portant un uniforme absolument semblable à celui de la garde nationale parisienne de 89. Ceux qui la composaient étaient tous Français. La place d'honneur leur fut accordée dans le cortége, qui conduisit le général à un logement splendide qui lui avait été préparé.

C'est à Charlestown qu'avait débarqué, en 1777, le jeune Lafayette, et si sa présence n'excitait point partout l'enthousiasme, on pourrait dire que dans

aucune ville de l'Union on ne lui a témoigné autant d'empressement. Son séjour y fut marqué par des fêtes extrêmement brillantes, et parmi les discours qui lui furent adressés, on doit remarquer celui du clergé de la Caroline, composé de ministres de différents cultes.

Parmi nos lecteurs, il est peu de personnes qui ignorent que le général, pendant qu'il était dans la forteresse d'Olmutz, fut sur le point d'être délivré par quelques hommes dévoués et intrépides. Bollman, après de longues recherches, était parvenu à découvrir le lieu où il était détenu. Il y vint avec le jeune Hugger, Américain de Charlestown, qu'il avait rencontré en Allemagne; et tous deux, après des peines infinies, parvinrent à enlever le général au moment où il prenait l'air sur la plate-forme de la forteresse; mais ils furent poursuivis et arrêtés. Le général fut renfermé plus étroitement que jamais, et Hugger, après une longue détention, fut jugé, et ne dut son salut qu'à sa qualité d'Américain et à la sublimité de sa défense, dans laquelle il représenta son acte courageux comme un devoir de reconnaissance nationale auquel il n'avait pas pu se soustraire. Ce généreux citoyen, qu'une tendre amitié unit au général, habite Charlestown. Il avait été au-devant du grand homme que sa ville natale allait posséder. Lorsque le cortége se

ferma, ses concitoyens exigèrent qu'il montât dans la même voiture que le général. Les mêmes félicitations, les mêmes applaudissements, les accueillirent au banquet, au théâtre, au bal. Hugger partagea les honneurs de Lafayette, et les habitants de Charlestown ne crurent pas pouvoir mieux exprimer leur reconnaissance pour l'hôte de la nation, qu'en témoignant à son libérateur une aussi haute gratitude.

Le 17, M. Lafayette s'embarqua pour Savannah; mais avant de perdre de vue Charlestown, le bateau à vapeur se dirigea vers le fort Montgomery, qui le salua de toute son artillerie. Il s'engagea ensuite entre le continent et les îles qui le bordent, et dont la suite se prolonge jusqu'à Savannah. Il était attendu à l'une d'elles, celle d'Edistow; mais comme il lui fut impossible d'y rester plus d'une demi-journée, les habitants réunirent dans ce court espace de temps tout ce qu'ils lui avaient préparé pour plusieurs jours. Le général traversa cette île charmante en voiture, et fut se rembarquer de l'autre côté.

La navigation se continua au milieu des îles qui bordent la côte, et dont l'aspect est aussi varié que pittoresque. Elles sont couvertes d'arbustes élégants; les jasmins et les orangers y abondent; et on voit çà et là de grands palmiers s'élever à côté

des habitations. Lorsque, dans la matinée du 19, le steam-boat fut en vue de Savannah, les voyageurs aperçurent sur le rivage toute la population réunie qui attendait depuis plusieurs heures. Alors se firent entendre des acclamations et le salut majestueux de l'artillerie, auquel répondit le bâtiment.

Le gouverneur de la Caroline sud, fidèle aux lois du pays, qui défendent à ce fonctionnaire de sortir de son gouvernement, ne consentit point, malgré l'amitié qu'il porte à M. Lafayette, à mettre pied à terre avec lui sur le territoire de la Géorgie, et lui dit adieu, quoique à regret. L'hôte américain fut reçu par le gouverneur, et dès ce moment commencèrent des fêtes pareilles à celles qui partout marquent son passage. La journée du lendemain fut en partie employée à l'érection de deux monuments en l'honneur des généraux Greene et Pulawski, dont le général posa la première pierre.

Pendant la guerre de l'indépendance, le général Greene, nommé au commandement de l'armée du Sud, se couvrit de gloire dans une campagne où, avec une faible armée composée de milices, il sut résister à la fois aux forces supérieures des Anglais et aux invasions des peuplades sauvages du sud et de l'ouest. La Géorgie reconnaissante, après quarante ans, élève à ce héros un monument sim-

ple mais remarquable, qui transmettra à la postérité le nom Greene, sous l'égide de la reconnaissance patriotique.

Pulawski, cet illustre Polonais dont nous avons déjà parlé, tomba sous les murs de Savannah, dont les Anglais s'étaient emparés, et dont Destaing et le général américain Lincoln avaient formé le siége. Savannah ne fut rendue aux États-Unis que quelque temps plus tard. Mais ses habitants, imitant ceux de Cambden, n'ont point méconnu la bravoure malheureuse; et, différents des autres peuples, ils songent à élever des monuments aux guerriers vaincus, en même temps qu'ils décernent des triomphes aux guerriers vainqueurs. Ainsi les peuples de l'Union, qui donnent au monde des exemples si extraordinaires d'une morale nouvelle, proclament cette vérité jusqu'ici presque méconnue, que le mérite heureux ou malheureux a droit aux mêmes honneurs.

La cérémonie funèbre fut empreinte d'un caractère de grandeur et de simplicité dignes du guerrier qui la présidait. Lorsqu'elle fut terminée, le général remit à la milice un étendard sur lequel les dames de la ville avaient brodé son portrait placé dans une couronne de chêne et de laurier. Quelques instants après, et quoiqu'on eût préparé un bal pour la soirée, le général fut forcé de se soustraire aux instan-

ces des habitants, et s'embarqua à bord de l'Atahamaha, avec le gouverneur, son état-major, et la commission d'arrangement; il partit aussitôt pour Augusta, qui est située dans l'intérieur des terres, sur la rivière de Savannah.

Il avait trouvé dans la ville qu'il venait de quitter le jeune Achille Murat, fils de Joachim, ex-roi de Naples, qui, au premier bruit de l'arrivée de Lafayette, avait quitté précipitamment la Floride, où il s'est établi planteur depuis quelques années. A peine âgé de vingt-quatre ans, il a puisé dans un esprit solide et au-dessus du malheur assez de philosophie pour ne pas regretter sa grandeur passée. Il a réuni les faibles débris de sa fortune, s'est fait naturaliser Américain, et n'a conservé du passé qu'un souvenir respectueux et triste du soldat-roi dont il est le fils. Plusieurs fois, au récit de quelques faits de ce chef valeureux et infortuné, ses yeux se baignèrent de larmes, et on l'entendit dire avec attendrissement au secrétaire du général : « On m'a fait éprouver un bien grand bonheur; on m'a dit du bien de mon père. »

Deux steam-boats, sur lesquels étaient un grand nombre d'habitants d'Augusta, s'étant avancés sur la rivière au-devant de celui qui portait M. Lafayette, ce fut avec cette escorte, et au milieu du bruit de l'artillerie, qu'il arriva à Augusta,

où, ne pouvant résister aux prières des citoyens, il fut obligé de rester deux jours. Les fêtes qu'on lui donna furent si multipliées qu'il en ressentit une fatigue extrêmement violente.

En face d'Augusta s'élève un village de cent maisons qui toutes ont été construites en même temps, et par un même propriétaire. A peine y a-t-il deux ans que ce village est bâti, et déjà son port est rempli de bâtiments, et ses quais couverts de marchandises.

Le 25, on quitta Augusta pour se rendre à Mobile, dans le territoire du Mississipi, en traversant la Géorgie par les villes de Warrenton, Sparta, Milledgeville, et Mâcon, situées au milieu d'un beau pays qui naguère était encore un vaste désert, et où la civilisation chasse chaque jour devant elle les peuplades encore sauvages des enfants primitifs de l'Amérique.

La route était horrible, et l'on ne pouvait aller que très lentement. Après avoir reçu les compliments des habitants de Warrenton, le général, étant arrivé sur la rive de l'est de l'Oconée, y fut reçu par le gouverneur ; et s'avança vers Milledgeville au milieu des citoyens qui s'étaient réunis des différentes villes de la province pour le voir à son passage. Rien d'intéressant n'eut lieu à Milledgeville ; on remarque seulement qu'on y lança un

très grand ballon, couvert des insignes de Lafayette.

Ce fut le 29 qu'il quitta Milledgeville, pour dîner le même jour à Mâcon, bourg qui n'existait pas encore il y a dix-huit mois. Dans ce lieu, que les Indiens occupaient encore deux ans auparavant, l'hôte national fut reçu par quarante jeunes femmes, toutes mises avec un goût exquis, et qui purent faire croire un instant que dans cet endroit les arts étaient dès leur naissance parvenus à leur plus haut période de perfection.

Non loin de ces lieux sont les limites de la civilisation; elles précèdent ces forêts presque désertes qui s'étendent sur cet immense territoire, situé entre la Géorgie et l'Alabamah. Il est habité par vingt-cinq mille Indiens, qui, par un traité récent, l'ont cédé à la Géorgie, et doivent bientôt être transportés sur la rive droite du Mississipi. Ces peuples ont été long-temps redoutables aux Américains, sous le nom de Creecks. Ce sont eux qui ont le plus puissamment contribué aux lenteurs des développements des états du sud. Dans plusieurs guerres soutenues par la puissante nation des Muscogulges et par d'autres tribus, ils ont porté le ravage jusque dans la Caroline. Enfin, vaincus plusieurs fois par Jackson, ils ont posé les armes depuis dix ans, et le traité plus récent dont nous venons de parler a définitivement as-

suré le repos et la sécurité des états environnants.

Plus de quatre-vingts sauvages s'étaient réunis à Indian-Agency, habitation isolée au milieu des forêts, et où le dernier traité a été conclu. Ils étaient venus y attendre le général; mais son arrivée ayant été retardée, ils s'étaient dispersés pour se présenter le lendemain sur ses pas.

Pendant qu'on était en route pour Indian-Agency, un épouvantable orage dispersa la suite du général. Elle se réunit avec peine à une petite habitation construite par un Américain, et où quelques sauvages, poussés également par l'ouragan, vinrent chercher un abri. Au nom de Lafayette, ils témoignèrent un étonnement et un respect qui dut d'autant plus le flatter, que cette vénération était aussi spontanée que peu étudiée.

Le lendemain les voyageurs continuèrent leur route à travers le désert, où ce n'était qu'avec la plus grande peine qu'avançait la voiture. Dans cette contrée sauvage, que les lieux habités cernent de toute part, ils virent éparses quelques huttes d'écorce des chasseurs muscogulges. Arrivés sur les bords d'un torrent, ils se disposaient à le traverser à l'aide d'un bac, lorsqu'ils aperçurent une troupe d'Indiens qui descendirent précipitamment, pour recevoir le général, de la colline où ils s'étaient postés. Ils étaient sans armes, en signe

d'amitié, et leur costume extraordinaire attira longtemps l'attention des compagnons du général. Une courte tunique d'étoffe légère, entourée de franges, leur couvrait le corps, et était soutenue de ceintures brodées en perles de couleur. Leur tête était entourée de schalls des couleurs les plus vives; et des chaussures de peau de daim enveloppaient leurs pieds et leurs jambes jusqu'au-dessus du genou, où elles étaient retenues par de larges jarretières également brodées de perles. Les jeunes femmes qui les accompagnaient étaient d'une taille svelte, et revêtues de longues tuniques blanches. Un petit manteau écarlate couvrait leurs épaules; leurs longs cheveux noirs n'étaient retenus par aucun ornement; leurs oreilles étaient percées tout à l'entour de petits trous, d'où pendaient des joyaux en argent. Chacune d'elles portait plusieurs colliers de verre de couleur. M. Georges Lafayette, suivi de quelques autres personnes, ayant passé le premier le bac, les Indiens l'entourèrent, et ayant reçu de lui l'assurance que c'était le général qui arrivait, ils poussèrent par trois fois le cri de salut. Ils s'avancèrent ensuite sur la rive, et un grand nombre d'entre eux traversèrent successivement le torrent dans un de leurs canots, et vinrent avec des cris de joie autour du bac qui conduisait le général sur le bord opposé. Lorsque le bac fut prêt

d'accoster, ils s'élancèrent à bord, et ayant déclaré qu'ils ne souffriraient pas que *leur père* posât le pied sur la terre humide, ils le forcèrent en quelque sorte à remonter dans sa voiture qu'on avait embarquée, et l'enlevant sur leurs bras, comme un palanquin, ils la portèrent à terre, avec une adresse et une rapidité étonnantes. Aussitôt leur chef s'étant approché du général, lui exprima, en très bon anglais, tout le bonheur que faisait à sa nation la visite de l'ami de l'indépendance, qui fut toujours le père des Indiens.

Ce jeune chef, élevé pendant plusieurs années dans un collége de Virginie, a donné de nouveau la preuve de cet ardent amour pour l'indépendance et la vie errante et libre qui distingue sa nation. A peine son éducation a-t-elle été terminée, qu'il a abandonné tous les biens que lui offrait la société, pour reprendre les habitudes du sauvage. Plusieurs de ses compatriotes, élevés comme lui à différentes époques, comme lui n'ont pu se plier à des institutions dont ils savent apprécier les avantages, mais qu'ils ne regardent pas moins comme une chaîne. Ce guerrier, que l'on appelle Makintosh, est le fils du chef qui a souscrit le traité dont nous avons parlé plus haut, pour la cession du territoire indien; et cet acte, quelques preuves d'amour que Makintosh ait données aux mœurs indiennes, lui est

souvent reproché par les siens, et menace sa vie des plus grands dangers. On redoute qu'une insurrection éclate parmi eux lorsqu'il faudra en venir à l'exécution de ce traité. Quoi qu'il en soit, Makintosh exerce sur ce peuple une grande autorité, et c'est plus à sa supériorité de courage et d'adresse dans les exercices de corps qu'à ses connaissances et au rang de ses pères qu'il en doit le maintien (1).

Après que le général eut répondu à son discours, les Indiens s'approchèrent de lui, et lui ayant successivement pris la main en signe d'amitié, ils se mirent en marche vers leur village, traînant eux-mêmes la voiture dans laquelle il était resté.

Bientôt à ce cortége bizarre se réunirent les cavaliers de la députation de l'état d'Alabamah, qui venaient au-devant du général. Les casques, les sabres et les uniformes brillèrent au milieu des flèches, des casse-têtes et des vêtements indiens; mais cette réunion d'éléments si opposés ne peut satisfaire l'humeur du sauvage. Les Muscogulges quittent tout-à-coup le cortége, et lorsqu'il arrive sur

(1) Les journaux viennent de nous apprendre que Makintosh a été assassiné dernièrement, et que le gouvernement général interviendra probablement pour faire annuler le traité fait par la Géorgie avec ce chef pour la cession du territoire de sa nation.

la vaste savanne au milieu de laquelle s'élève leur village; soudain ils reparaissent bondissants, et annoncent au général qu'en son honneur ils vont donner une partie de balle. Armées de raquettes, les deux petites troupes qui doivent faire le jeu, après s'être mesurées des yeux, avoir simulé une espèce de combat dans lequel leur cri de guerre a tour à tour rappelé à l'imagination la fureur de l'attaque, la joie de la victoire, l'horreur de la déroute, ont commencé la partie. Elle est gagnée par la bande de Makintosh, qui, selon les règles de ce jeu, a sept fois fait franchir à la balle le but indiqué.

Ce spectacle intéressa vivement le général et sa suite. Il alla après cela visiter l'école des jeunes Indiennes. Pendant qu'il dînait, on vit entrer un jeune homme parfaitement bien vêtu et plein d'aisance dans ses manières. Au moment où l'on se demandait quel était cet étranger, on reconnut Makintosh, et on s'empressa de l'accueillir. Il venait demander au général la permission de l'accompagner jusqu'à Montgomery, où il allait conduire son jeune frère pour y recevoir l'éducation européenne, qui n'inspirera peut-être pas à ce jeune homme, plus qu'à Makintosh, le goût de nos usages et de nos mœurs. Il offrit en même temps au général un présent assez remarquable;

c'était un habillement complet de guerrier muscogulge.

La troupe s'étant de nouveau mise en route, arriva le soir à Uchee-Creek, auberge américaine placée sur le bord d'une petite rivière. Elle y passa la nuit à peu près au milieu des sauvages.

Le lendemain matin, 1er avril, elle repartit à travers les forêts, et se dirigea vers l'habitation d'un Indien célèbre, connu sous le nom de *Big Warrior* (1). Les pluies avaient grossi les torrents, qui étaient débordés en beaucoup d'endroits; et il eût été impossible de retrouver la plupart des ponts, si, à tous ceux qui étaient submergés, un certain nombre d'Indiens, se tenant par la main, ne s'étaient mis dans l'eau jusqu'à la poitrine pour former un parapet, destiné à protéger le passage de celui qu'ils appellent *leur père blanc, le grand guerrier français*. A l'aide de ce secours spontanément offert, on put passer sans aucun danger toutes les creeks que l'on rencontra.

Il est des peuples chez lesquels on a de l'enthousiasme par ordre supérieur et à un moment donné; mais les sauvages n'obéissent à aucun ordre : tout ce qu'ils expriment, ils le sentent; il faut que la

(1) Ce nom, qui signifie gros guerrier, fut donné à cet Indien à cause de sa forte corpulence.

reconnaissance américaine soit bien puissante, puisqu'elle est parvenue à triompher de la profonde indifférence de l'Indien qui donne au général de pareils témoignages d'amour et de respect.

Le soir du même jour, M. Lafayette arriva à la maison de Big Warrior, où il passa la nuit. Non loin de là, le lendemain, il s'arrêta à l'habitation que le capitaine Lewis a construite dans le désert depuis qu'il s'est marié à la fille d'un chef creek. Là s'étaient réunis un grand nombre d'Indiens armés en guerre et montés sur de petits chevaux siminoles; ils venaient escorter le général, sous les ordres du capitaine, qui paraît exercer sur eux une grande influence. Un de leurs chefs, suivi d'une députation, harangua le général en langue creek, immédiatement traduite, phrase par phrase, par un interprète. Il le complimenta sur la manière dont il avait autrefois battu les Anglais, leurs communs ennemis; lui exprima tout le plaisir qu'éprouvaient ses frères à voir le Français que le *grand esprit* avait conduit à travers la mer pour venir rendre l'indépendance aux peuples américains; et termina en disant qu'une des marques de cette protection spéciale du grand esprit était que le guerrier blanc ne vieillissait pas, et semblait toujours en état de les défendre comme autrefois.

Pendant la réponse du général, et à chacune de

ses recommandations de bienveillance envers les Américains, de tempérance, de justice et de sagesse, que l'interprète traduisait aussitôt, le chef sauvage répondait : « C'est bien; tu as raison, père. » Mais il était aisé de voir sur la figure des Indiens qui l'écoutaient que le nom français frappait plus agréablement leurs oreilles que le titre d'Américain.

Après ces discours on se mit en marche; les sauvages suivaient en longues files et sans ordre. Lorsque l'on arriva sur les bords de la petite rivière qui sépare leur territoire de l'état d'Alabamah, il disparurent tout-à-coup, comme s'ils étaient frappés de vertiges à l'aspect d'une terre civilisée : seulement quelques uns de leurs chefs restèrent auprès du général, et ne le quittèrent qu'après qu'il eut franchi la limite.

Nous nous sommes étendus avec quelque complaisance sur le passage du général au milieu des tribus indiennes. Cette partie d'un voyage, dont toutes les circonstances offrent tant d'intérêt, ne nous a pas paru la moins digne de fixer l'attention de nos lecteurs, et ce n'est pas celle qui fournira le moins d'aliments à la réflexion. Nous rentrons maintenant sur le territoire de l'Union; mais le premier état dans lequel l'illustre voyageur va poser le pied n'existait point au temps de ses

services : c'est une province nouvelle, celle d'Alabamah, et désormais les vastes contrées qu'il va parcourir sont presque toutes des conquêtes récentes de la confédération américaine sur le désert. Dans ces états cependant, qui ne furent point le théâtre de ses services, les mêmes témoignages de reconnaissance l'attendent ; car si l'Amérique n'eût point été affranchie, ces créations nouvelles, fruit de l'indépendance, eussent été retardées pour des siècles.

Mais dans ces contrées une province seule n'appartient point au développement du peuple américain, et cette province fut jadis une de nos colonies.

« La France possédait autrefois dans l'Amérique septentrionale un vaste empire, qui s'étendait depuis le Labrador jusqu'aux Florides, et depuis les rivages de l'Atlantique jusqu'aux lacs les plus reculés du haut Canada.

» Quatre grands fleuves ayant leurs sources dans les mêmes montagnes divisent ces régions immenses : le fleuve Saint-Laurent, qui se perd à l'est dans le golfe de son nom; la rivière de l'Ouest, qui porte ses eaux à des mers inconnues; le fleuve Bourbon, qui se précipite du midi au nord dans la baie d'Hudson, et le Mississipi, qui tombe du nord au midi dans le golfe du Mexique.

» Ce dernier fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée que les habitants des États-Unis appellent le nouvel Eden, et à laquelle les Français ont laissé le doux nom de Louisiane. » Telle est la description poétique que l'auteur d'Atala fait de cette vaste partie de l'Amérique nord, qui, depuis moins de vingt ans, a successivement été incorporée à la grande fédération des États-Unis.

Une seule partie, le Canada, est restée au pouvoir de l'Angleterre. Quant à la France, elle n'a conservé en Amérique, comme dans presque tout l'univers, de ses immenses possessions, que des souvenirs de gloire et de puissance. Partout elle a laissé sa langue et quelques uns de ses usages et de ses lois, comme pour fixer ces souvenirs dans la mémoire des colons, qui se félicitent d'une commune origine avec nous.

Et puisqu'en suivant les pas de l'hôte américain nous allons retrouver une nouvelle patrie, qu'on nous excuse d'entrer dans quelques détails sur l'histoire de cet intéressant pays.

Le cours du Mississipi avait été reconnu par les Français du Canada, en 1683; Lasalle l'avait suivi jusqu'à son embouchure, et l'avait remonté de nouveau jusqu'aux lacs du nord. Ce ne fut que quinze ans plus tard que M. d'Iberville fonda les premiers

établissements à la Louisiane, quoique, non loin, les Français eussent déjà cherché à se fixer dans la Caroline et dans la Floride, provinces qui tiennent leur nom de notre langue. Lors du système de Law, une compagnie fut formée pour coloniser ce pays; mais les tentatives que l'on fit pour se fixer dans un emplacement mal choisi furent infructueuses, et l'on fut obligé d'abandonner, en 1717, les cultures et les constructions commencées cinq ans auparavant. La même année, les colons, qui s'apercevaient déjà que l'air des bouches du Mississipi n'était point aussi funeste que l'avaient fait penser d'abord les fréquentes submersions d'une terre trop basse, se déterminèrent à remonter le fleuve et fondèrent Orléans, qui cependant ne compta de constructions sérieuses qu'en 1720.

La nouvelle colonie éprouva de grandes difficultés, et la compagnie du Mississipi ayant fait faillite en 1731, le privilége retourna à la couronne de France. Depuis cette époque, les querelles de la France avec l'Angleterre s'opposèrent sans cesse à l'accroissement de cette colonie, dont les hommes peu accoutumés à juger considéraient la capitale comme trop éloignée du golfe du Mexique, tandis qu'elle est placée à la véritable embouchure du Mississipi, de manière à commander toute la navigation intérieure de l'Amérique nord.

A la paix de 1763, la Louisiane devint la propriété de l'Angleterre ainsi que le Canada; et l'Espagne, par un arrangement secret, devint maîtresse de l'île d'Orléans. Tandis que les Anglais imposaient leur joug aux Canadiens, les Espagnols s'efforçaient vainement de soumettre les Louisianais. Ce ne fut qu'après plusieurs années qu'ils y parvinrent; mais leur pouvoir ne fut jamais bien affermi dans cette province, où l'esprit national des colons se montrait en raison même de l'intolérance des nouveaux maîtres du sol. Cette guerre sourde n'était pas éteinte trente ans après, lorsque l'Espagne restitua la Louisiane à la France (1800). Mais à cette époque la guerre continentale rendait impossible la conservation d'un établissement aussi lointain; c'eût été même exposer les colons à de continuels ravages de la part des Anglais. Ces motifs déterminèrent la France à accepter les offres faites par les États-Unis de lui acheter son droit de souveraineté sur la Louisiane, qui devint, en 1803, province américaine (1).

Depuis cette époque mémorable, la colonie a tout-à-coup, et comme par enchantement, participé à ces accroissements extraordinaires de vie et d'ac-

(1) Le prix de cette vente fut 15,000,000 de dollars, ou 75,000,000 de francs.

tivité qui sont propres à toutes les parties de la confédération des États-Unis. La population de la Nouvelle-Orléans est triplée, ses institutions se sont développées, son commerce et son industrie se sont accrus dans une proportion semblable.

Long-temps avant cette époque, la Louisiane, telle qu'elle appartenait jadis aux Français, avait été successivement démembrée au bénéfice des États-Unis, et chacune des portions qui lui avaient été arrachées, telles que le Missouri, l'Illinois, l'Indiana, le Mississipi, avaient été constituées en états. Une grande partie des états d'Ohio, de Tennessee et de Kentuky lui appartinrent également, et cependant le territoire qui lui reste est encore immense. Le Mississipi longe sa frontière à l'est; ses plaines sont fertilisées par une foule de rivières navigables, et la position de sa capitale doit la rendre un jour la ville la plus commerçante du monde.

En 1804, ce beau pays fut constitué en province, sous le nom de territoire d'Orléans; en 1811, sa population était assez considérable pour qu'il fût constitué en état. En 1812, il se donnait une constitution calquée sur celles de la plupart des états américains, et où la propriété était la base de l'élection au sénat, à la chambre des représentants, et aux fonctions de gouverneur.

Mais au moment même où la Louisiane prenait

rang dans l'Union, elle allait être appelée à sceller avec du sang son apparition dans le corps politique; et cet acte devait avoir le double mérite de prouver autant son dévouement à sa nouvelle patrie que son attachement aux intérêts de la France.

La guerre continuait entre celle-ci et l'Angleterre, dont les prétentions devenaient de jour en jour plus insupportables aux Américains. Enfin elles devinrent tout-à-fait excessives, et la guerre fut déclarée en juin 1812. Elle commença par des revers, qu'amena l'inexpérience des Américains; elle finit par des succès, enfantés par l'héroïsme des citoyens. Selon les plans de la grande guerre, le but des Anglais était de pénétrer dans le cœur de l'Indépendance, en y descendant par le Canada, et y remontant du sud, et, par ce moyen, de partager les colonies en deux portions qu'ils auraient soumises séparément. Mais la haine nationale qu'ils ont vouée aux Américains les emporta; ils s'abandonnèrent avec fureur au cruel plaisir de dévaster et d'incendier le pays, et bientôt ils eurent soulevé contre eux l'indignation des citoyens même les moins énergiques, et ils furent poursuivis de toute part comme des brigands et des incendiaires.

Quelques succès relevèrent graduellement l'esprit guerrier de la nation, que trente ans d'habi-

tudes pacifiques avaient amollie. Pendant que, au nord, le commodore M'Donough créait avec une étonnante rapidité une force navale sur le lac Champlain, au midi le général Jackson repoussait les attaques des Indiens, que les Anglais avaient portés à se soulever, et se préparait à repousser l'invasion méditée par les Espagnols sur la Louisiane.

Ce fut alors qu'eut lieu la belle défense de Baltimore, que nous avons déjà rappelée (1); car il est de la nature de notre écrit d'avoir pour chaque page un souvenir honorable ou une action brillante. Cette affaire enflamma l'enthousiasme de l'Amérique-Unie.

Cependant le général anglais Prévost, à la tête de quatorze mille vieux soldats, était entré sur le territoire de l'Union par le Canada, et côtoyant le lac Champlain, il marchait sur Plattsburg. Les Américains y avaient concentré les braves milices de Vermont, qui combattaient l'armée britannique, tandis que la petite flotte américaine du commodore M'Donough prenait la flottille anglaise qui lui était opposée. Les bâtiments qui dans cette affaire conquirent le lac Champlain avaient été rassemblés à la hâte, et l'on comptait dans la flotte plusieurs navires construits avec des arbres qui,

(1) Voyez plus haut, seconde partie, page 106 et 107.

dix-huit jours auparavant, croissaient encore sur les bords du lac.

Pendant que ces choses se passaient au nord, la marine américaine s'illustrait sur l'Océan, et l'Angleterre étonnée ne comptait que quelques faibles succès contre mille revers. D'un autre côté, la politique anglaise soulevait les Indiens du sud; leur entrée sur le territoire de l'Union était signalée par d'affreux massacres. Le général Jackson refoula sur son territoire la fameuse confédération des Creeks, la battit plusieurs fois, et, signalant son humanité autant que son courage, il lui dicta une paix qui la consola de sa défaite et assura pour toujours sa fidélité.

Mais d'autres tribus étaient encore armées, et s'appuyaient à Pensacola, sur la Mobile; Jackson s'en rendit maître après une faible résistance.

« Ce fut là, dit l'auteur d'une histoire abrégée des États-Unis, qu'il reçut la nouvelle que lord Cochrane menaçait la Louisiane. Il se rendit sur-le-champ à la Nouvelle-Orléans. Sa présence donna une étonnante activité au zèle et au courage des habitants. La vocation connue des Français pour le métier des armes, ne parut jamais aussi vivement que dans cette circonstance. Tous les citoyens furent bientôt prêts à combattre.

» Un forban nommé Laffitte habitait près des bou-

ches du Mississipi; sa tête avait été mise à prix depuis peu par le gouverneur de la Louisiane. Il eut la générosité de repousser les offres que lui faisait l'Angleterre pour trahir la cause de la liberté. Il fit plus, il vint défendre, avec ses compagnons, la ville d'Orléans.

»Les Anglais, avec 15,000 mille hommes de troupes vieilles et aguerries en Europe, attaquèrent la place, où 6000 volontaires et miliciens, mal vêtus et presque sans armes, attendaient le moment de mourir pour la liberté. Mais Jackson les commandait, et ils étaient sans crainte. L'attaque fut terrible et la défense héroïque. Le commandant en chef des Anglais, le major-général Pakenham, parent de lord Wellington, fut tué sur la crête du glacis. Cinq mille Anglais succombèrent, et le reste regagna honteusement ses vaisseaux, sans espérance de pouvoir rien tenter de long-temps.

» La jactance britannique avait été jusqu'à embarquer à bord de cette escadre qui fuyait tout le personnel du gouvernement civil à organiser dans le pays qu'on se proposait de conquérir. C'est ainsi que le courage des Américains, enflammé et conduit par le génie de Jackson, triompha de la plus grande expédition qu'eussent faite les Anglais pendant tout le cours de la guerre. La reconnaissance de l'Union pour Jackson fut égale à ses ser-

vices : on ne le désigna désormais que sous le nom glorieux de héros de la Nouvelle-Orléans. »

A la fin de la guerre, la Louisiane était sous le gouvernement de Clayborne, l'un des hommes les plus estimables qu'ait possédés l'Amérique, et ses successeurs ont imité le bel exemple qu'il a laissé. Une foule d'hommes remarquables ont encore concouru de leurs lumières au bien public, et la législation du pays, mélangée de lois fr nçaises et américaines, a été singulièrement améliorée.

Ce pays, que tant de souvenirs et d'affections attachent à la France, ne pouvait rester indifférent au milieu de cris qui appelaient, dans le nouveau monde, un Français bienfaiteur de l'Amérique. La Louisiane fut un des premiers états de l'Union à célébrer l'arrivée du général Lafayette sur le continent. Cent coups de canon furent tirés dès que la première nouvelle de cet évènement national fut reçue à la Nouvelle-Orléans. Déjà il avait été décidé par le conseil municipal que l'hôte de la nation serait invité à visiter la portion autrefois française de l'union américaine. La législature réunie avait exprimé unanimement le même vœu, et le général était impatiemment attendu.

Nous l'avons laissé traversant le territoire d'Alabamah dans les premiers jours d'avril. Parti de Clayborne, sur le bateau à vapeur *l'Anderson*,

il avait débarqué à Mobile le 7 au matin, et plus tôt qu'on ne l'y attendait. Il ne put satisfaire complètement aux vœux des habitants de ce pays, pressé par le temps qui lui restait pour achever son voyage. Selon l'usage, on lui donna dans un court espace de temps toutes les fêtes qu'on avait préparées pour un séjour plus long. Il fut harangué sous un arc triomphal dont les quatre coins étaient ornés des pavillons du Mexique, de Colombie, de Guatimala et de la Grèce; au centre était celui des États-Unis. C'est là que lui furent présentés la députation de l'état de Louisiane et le comité de la Nouvelle-Orléans, capitale de cet état.

Obligé de quitter la ville le 8 au matin, il s'embarqua sur le bateau à vapeur *le Natchez*, et, accompagné de l'autre bateau, *la Fanny*, à bord duquel étaient montées un grand nombre de dames, il descendit le fleuve à Mobile-Point, où il dit adieu à *la Fanny*, et continua sa route.

Le 9, dans la matinée, il avait franchi la barre du Mississipi et il remontait vers Orléans. A midi, il était salué par la batterie du fort Plaquemines. Dès le soir de ce jour, un courrier était venu annoncer son arrivée pour le lendemain, et dès lors tout fut en mouvement dans la ville, comme à la veille d'un siége ou d'une grande fête. Malgré la pluie, les derniers préparatifs de la réception se

firent aux flambeaux, et, à minuit sonnant, cent coups de canon annoncèrent que le jour de l'arrivée de l'hôte national venait de commencer.

Dans la matinée du 10, les troupes qui devaient le recevoir furent prendre leur poste; une foule d'embarcations et de bateaux à vapeur vinrent entourer *le Natchez* au mouillage où il était demeuré quelque temps, et à deux heures M. Lafayette, suivi de cette brillante escorte, débarqua sur le champ de bataille du 8 janvier. Toute la population s'était portée sur la levée malgré la constance de la pluie et l'éloignement de la ville. De son côté, le général, pour reconnaître cet aimable empressement, ne voulut point consentir, pendant qu'il naviguait en vue de cette multitude avide de le contempler, à se mettre à l'abri de l'eau, et il reçut les acclamations qui partaient du rivage et des bâteaux, et il y répondit toujours nu-tête, et sans remarquer que l'eau ruisselait sur ses vêtements. Immédiatement il se rendit à la maison Montgomery, ancien quartier-général de Jackson, où le gouverneur, à la tête de l'élite des citoyens, l'attendait et le reçut. Ce fut là que, portant la parole au nom du peuple louisianais, il lui tint ce discours remarquable, où le lecteur pourra voir que nous lui avons montré notre ancienne colonie sous son véritable jour.

GÉNÉRAL,

« La Louisiane jouit aujourd'hui du bonheur de recevoir sur son sol celui que tout un peuple, d'une voix unanime, a salué du titre glorieux de l'hôte de la nation; celui qui, combattant pour la cause de la liberté et de l'humanité, versa son sang pour elle, long-temps avant que la Louisiane eût paru comme une nouvelle étoile dans la constellation fédérale.

» Général, elle n'a pas partagé les périls et la gloire de la guerre de l'indépendance, mais elle connaît et apprécie autant que ses sœurs de l'Union les services qui ont signalé votre carrière dans cette lutte mémorable. Ses habitants sont aussi attachés aux principes de la révolution que leurs frères de l'Union, et aussi déterminés à conserver sans souillure le bienfait conquis par leurs ancêtres. Ce n'est pas par de vaines déclamations qu'ils manifestent l'amour de la patrie; ils invoquent le témoignage de la terre que nous foulons. C'est ici qu'avec leurs frères d'armes, guidés par l'intrépide Jackson, ils ont vaincu un ennemi, fier de sa discipline et de son nombre, et qu'ils ont élevé à la valeur américaine un monument impérissable. Les annales des peuples n'offrent point de victoire obtenue dans des circonstances aussi propres à lui donner de l'éclat et la

rendre glorieuse : car par elle notre sol fut affranchi de l'invasion étrangère, et c'est à elle que nous sommes redevables de ces trophées, dignes d'arrêter les regards du guerrier qui arbora la bannière américaine sur les redoutes de Yorktown. Guerrier patriote, je te salue, sois le bienvenu sur cette terre consacrée par le sang des patriotes.

» De même que tous les peuples des États-Unis, nous nous réjouissons de voir celui qui fut l'ami de l'enfance de notre nation venir dans ses vieux jours en contempler la maturité, et reposer ses yeux sur l'édifice qu'il a aidé lui-même à bâtir. Vous avez vu avec plaisir les progrès faits dans l'espace d'un demi-siècle par les états qui furent le théâtre immédiat de la guerre de la révolution : il vous reste à contempler des scènes non moins dignes de vos méditations. La Louisiane vous offrira un spectacle délicieux et consolateur, qu'aucun des autres états n'a pu vous présenter ; vous y acquerrez la douce conviction que vos généreux efforts pour la cause de la liberté n'ont pas été infructueux pour tous ceux qui s'enorgueillissent d'avoir avec vous une origine commune. Cet état, fondé par des Français, dont la plus grande partie des habitants descendent, jouit pleinement, comme membre de la confédération américaine, de cette liberté pour laquelle vous avez

combattu et versé votre sang. L'usage modéré et sage que les Français ont su faire ici de cette liberté répond d'une manière triomphante à ceux qui les en ont proclamés indignes, et qui vous ont calomnié pour avoir travaillé à leur obtenir ce plus grand des bienfaits. Sur les terres qu'arrosent ce fleuve superbe et les rivières qui lui portent leur tribut, où, il n'y a pas encore cinquante ans, la civilisation n'avait pas marqué son sentier lumineux, vous trouverez des états spontanément formés, forts de ressources, et dans toute la vigueur de la jeunesse. Là où l'Indien errait dans de vastes solitudes, vous trouverez des champs couverts de riches moissons, des villes florissantes, l'activité du commerce et une population libre, entreprenante, cultivant partout avec succès les arts qui ennoblissent l'homme et font le charme de la vie sociale. En ne calculant que la somme du bonheur présent, vous pourriez encore être satisfait. Mais en portant vos regards sur l'avenir, avec quelles délices vous verrez en perspective la prospérité sans cesse croissante des temps futurs. Rapide dans sa course, la liberté civile et religieuse marchera sans jamais s'arrêter. Son inépuisable énergie multipliera partout ses nouvelles créations; de nouveaux états se succèderont, et des millions d'hommes libres, cachés dans l'avenir, béniront avec la même ferveur et le même

enthousiasme qui nous anime aujourd'hui les philanthropes illustres dont les vertus ont élevé le glorieux édifice de la liberté américaine.

» Comme premier magistrat, et parlant au nom de tous les Louisianais, je vous le répète, soyez le bienvenu dans cette terre découverte par vos ancêtres. »

On conçoit aisément que les sentiments exprimés avec tant d'éloquence par le gouverneur fussent ceux de ses concitoyens, qui la plupart ont une origine commune avec le héros de Yorktown. Le général en avait été vivement ému. Il répondit :

« Lorsque je me suis vu sur ce fleuve majestueux, dans les limites de cette république, de qui j'ai reçu une invitation si honorable et si affectueuse, des sentiments de patriotisme américain et français se sont réunis dans mon cœur, comme ils se sont fondus dans cette heureuse Union, qui a fait de la Louisiane un membre de la grande confédération américaine, établie pour le bonheur de plusieurs millions d'hommes vivants, pour celui de tant d'autres millions encore à naître, et pour l'exemple du genre humain. Mais j'éprouve une émotion encore plus vive en recevant sur ce sol célèbre, au nom du peuple de cet état, par l'organe de son premier magistrat, un accueil aussi affectueux.

C'est ici, monsieur, que, sous la conduite de l'illustre Jackson, après une attaque vigoureuse contre l'ennemi qui venait envahir ce territoire, le sang des fils de mes contemporains révolutionnaires s'est mêlé à celui des enfants de la Louisiane, dans cette mémorable journée, où une victoire incomparable, si l'on en considère les circonstances, a terminé d'une manière si glorieuse une guerre juste en principe, soutenue avec éclat sur l'un et l'autre élément.

» Vous voulez bien, monsieur, me féliciter de la satisfaction que m'ont déjà fait éprouver les merveilles que j'ai vues, et de celles que me préparent encore celles qu'il me reste à voir; satisfaction d'autant plus délicieuse pour un vétéran américain, que nous trouvons dans ces merveilles, des arguments irrésistibles en faveur des principes pour lesquels nous avons levé l'étendard de l'indépendance et de la liberté.

» Je vous remercie particulièrement de l'observation obligeante et libérale que vous avez faite, que, dans cet état, on peut se convaincre de l'aptitude qu'a une population française pour user sagement des bienfaits d'un gouvernement libre. . . . . . »

Plusieurs personnes furent ensuite présentées au général, parmi lesquelles on comptait le colonel Briant Bruin, qui servait en 1775 au siége de

Québec, où Montgomery fut tué; le juge Gérard, qui a fait la campagne de Virginie; et le colonel Grenier, qui a concouru aux trois révolutions d'Amérique, de France et de Colombie. Les dames l'ayant ensuite félicité, il fit son entrée dans la ville, monté dans un landau à six chevaux et au milieu d'un superbe cortége. Il mit pied à terre sur la limite de la cité, pour parcourir les rangs des troupes qui bordaient la haie. Le cortége reprit ensuite sa marche et les troupes y prirent rang. La foule qu'il traversait s'augmentait à chaque instant malgré une pluie continuelle. Les cloches sonnaient à toutes les églises; le canon retentissait sur terre et sur l'eau; plusieurs musiques guerrières se faisaient entendre sous un triple rang de bâtiments pavoisés, bordant la rive du fleuve; et ce fut au milieu d'acclamations continuelles, que le général arriva à la grille de la grande place, et à l'arc de triomphe qui avait été élevé en son honneur. Cet arc, des proportions les plus élégantes et de l'architecture la plus pure, était orné de renommées proclamant les noms de Washington et de Lafayette, et surmonté de l'aigle américain (1).

(1) Nous avons plus d'une fois parlé du goût avec lequel étaient établis ou décorés les monuments américains, et peut-être le lecteur aura-t-il pensé qu'il y a quelque exagération dans nos discours. Pour se convaincre que nous

Avant que d'y arriver, il avait été complimenté par le clergé de la paroisse d'Orléans. Lorsqu'il se fut approché de l'arc de triomphe, le maire le harangua au nom de ses concitoyens, et lui rappela d'une manière heureuse que dans les murs de cette ville, fondée par de communs aïeux, tout devait être pour lui une source d'émotions.

A mesure que le général approchait de l'hôtel de ville, la foule augmentait, et ce fut avec cette im-

ne faisons que rendre justice au peuple des États-Unis, il suffit de lire la description de l'arc de triomphe dont il est ici question, empruntée à un récit de la cérémonie, imprimé en français à la Nouvelle-Orléans.

Le monument, de soixante-huit pieds d'élévation, dont quarante sous clef, de cinquante-huit de largeur totale, sur vingt pieds d'ouverture d'arcade et vingt-cinq pieds d'épaisseur, reposait sur un socle feint en marbre de Sera-Vesa; la base, formant piédestal en marbre vert d'Italie, était décorée des statues colossales de la justice et de la liberté. Sur cette base allégorique portait une arcade d'ordre dorique, accompagnée de quatre colonnes accouplées sur chaque face; les voussoirs de cette arcade se composaient de vingt-quatre pierres, décorées chacune d'une étoile de bronze doré, réunie par une clef en saillie, sur laquelle était gravé le mot *constitution*, représentant ainsi les vingt-quatre états de l'Union réunis par un seul lien. Au fronton, feint de marbre jaune de Véronne, se déployaient deux renommées colossales, embouchant d'une main la trompette, et tenant de l'autre un laurier avec banderoles portant d'un côté le nom de *Washington*, et de l'autre celui de *Lafayette*; l'aigle na-

mense population qu'il entra au palais de justice, où il reçut les félicitations du conseil de ville, qui, pour cette solennité, dut siéger au palais, l'hôtel de ville ayant été, par une décision expresse du conseil, disposé pour l'habitation de l'hôte de la nation.

La salle du conseil avait été convertie en riche salon; le magasin d'armes était devenu une belle salle à manger; les bureaux étaient changés en

tionale en relief surmontait le tout. La corniche en saillie, décorée de triglyphes, portait entre chacun d'eux le nom des généraux qui se sont illustrés avec le général Lafayette dans la guerre de l'indépendance. Le socle supérieur soutenait une élévation de sept pieds, où était placée, d'un côté en anglais, et de l'autre en français, cette inscription : « Une républi- » que reconnaissante a dédié ce monument à Lafayette. » Au sommet du monument s'élevait un groupe représentant la sagesse reposant sa main sur le buste de l'immortel Franklin, et les quatre angles étaient décorés de riches trophées nationaux, ornés de faisceaux et d'enseignes. Tous ces ornements, ainsi que les bas-reliefs, les corniches et les colonnes étaient faits en marbre *bradello di Carrara*. La voûte intérieure de l'arc triomphal était formée de caissons décorés de rosaces; entre l'imposte et le socle étaient fixées de grandes tables marbre bradello, où se trouvaient gravés les noms des membres du congrès qui ont signé l'acte d'indépendance. Ce bel ouvrage, inventé par M. Pillié, qui en a dirigé la superbe charpente, dessiné et exécuté par M. Fogliardi, offrait un ensemble remarquable, et les reliefs en étaient du plus bel effet.

chambres. De riches décorations, des tentures magnifiques, avaient remplacé les vieilles boiseries et les ornements de mauvais goût; enfin, le plus élégant mobilier, les lustres, les glaces, les tapis, avaient été offerts par les citoyens pour décorer la maison qu'ils offraient à Lafayette.

Lorsque le général y fut arrivé, il parut au balcon, et les troupes défilèrent devant lui. Avec quel intérêt ne revit-il pas l'uniforme à peu près français des grenadiers d'Orléans; le corps si remarquable des canonniers qui sauvèrent la ville en 1815, et un corps de cent sauvages chactaws, marchant en une seule ligne, selon leur usage, et venus depuis un mois de leurs savannes, afin de voir le grand guerrier, le frère du *grand-père* Washington.

Il avait plusieurs fois exprimé combien il était touché de voir que le mauvais temps, qui n'avait pas discontinué un moment, n'eût pas arrêté l'élan de l'affection des Orléanais. Mais le peuple ne se retira que lorsque la nuit fut venue, et le même enthousiasme s'est manifesté pendant tout le temps de la présence de M. Lafayette à Orléans. La journée fut terminée par un repas auquel assistèrent le gouverneur, le maire et les membres du comité d'arrangement.

Le lendemain de son arrivée, M. Lafayette reçut la visite du président de la chambre des représentants

et des membres de la législature, qui étaient alors dans le chef-lieu de l'état, et, immédiatement après, le barreau d'Orléans lui fut présenté. Nous avons déjà rapporté assez de discours, et il nous en reste d'assez remarquables à faire connaître, pour que nous ne donnions pas ici celui du barreau; quoiqu'il fût peut-être d'un vif intérêt pour le lecteur de juger si l'ancienne colonie française a conservé les formes et l'éloquence du discours telle que nous l'ont léguée les Cochin et les d'Aguesseau, telle que nous la reproduisent les Mauguin et les Mérilhou. Dans cette harangue remarquable par son énergie et sa concision, l'orateur, M. Derbigny, loue, avec autant de mesure que de délicatesse, la grandeur d'âme du général, et cette rectitude invariable qui, pendant les tempêtes politiques, a toujours guidé ses pas dans le sentier de la justice, à une égale distance des excès de tous les partis. Il proclame que le barreau d'Orléans est fier de venir se réjouir, avec celui qui a été nommé *l'homme des deux mondes*, de l'importante et utile leçon que son arrivée dans les Etats-Unis a donnée à l'univers.

« La génération présente, dit-il, se félicite d'avoir à contempler un spectacle aussi touchant, aussi sublime. On voit de temps à autre des solennités pompeuses où les puissants de la terre

étalent leur faste aux yeux d'une multitude éblouie ; jamais encore on n'avait vu, jamais peut-être on ne verra plus tout un peuple d'hommes libres se lever spontanément en masse pour apporter aux pieds d'un individu sans pouvoir l'hommage de leur gratitude et de leur affection. Jouissez de leur reconnaissance, c'est une récompense digne de vos vertus. Puisse-t-elle à jamais servir d'encouragement à tous les cœurs honnêtes qui aspireraient à vous imiter ; et puisse-t-elle faire le désespoir et la honte des hommes orgueilleux et égoïstes qui ne font usage du pouvoir que pour l'asservissement du genre humain ! »

Dans sa réponse, le général montra autant de savoir que de tact, et, parlant peu de lui-même, il s'occupa des intérêts de la Louisiane et des travaux particuliers de ceux qui le complimentaient ; il félicita les citoyens de cet état de ce que, après avoir été soumis à la législation criminelle de la France et ensuite de l'Espagne, ils avaient amélioré successivement et allaient encore perfectionner cette partie de leur code de manière à ce qu'il pût servir de guide au reste des États-Unis, dont les lois criminelles sont déjà si supérieures à celles de tous les autres peuples.

Le soir, le général se rendit au spectacle. On avait tiré au sort pour savoir auquel des deux

théâtres il irait d'abord : à l'un on jouait une pièce de circonstance, à l'autre *l'École des vieillards*, pour laquelle nos anciens compatriotes, les Américains d'Orléans, ont autant de prédilection que les habitants de Paris. Pendant les jours qui suivirent, M. Lafayette reçut successivement les visites et les félicitations des sociétés savantes, des francs-maçons, des états-majors des divers corps, des Espagnols domiciliés et réfugiés. Chacune de ces réceptions offrit quelque trait remarquable dont nous nous imposons la loi de ne citer que les plus saillants.

Quelque contestation sur la préséance s'élevèrent entre les députés de deux corps à l'occasion de leur présentation au général; il en fut instruit, et les ayant invités à se rendre auprès de lui, il leur représenta si vivement la douleur qu'il en éprouvait, que les chefs lui dirent, de part et d'autre : « Général, nous vous confions notre honneur. » Le général prit alors la main de chacun de ces braves, et les ayant unies dans la sienne, il eut le bonheur de voir se précipiter dans les bras les uns des autres ces frères d'armes, qui, l'instant d'auparavant, se croyaient appelés à venger un outrage. C'est ainsi qu'en Caroline il avait également, par son intervention paternelle, mis fin à des discordes déjà anciennes.

Lorsque les domiciliés et les réfugiés espagnols furent admis auprès de lui, il leur répondit que leur belle langue, celle de l'illustre et excellent Riégo, était devenue depuis peu, sur une immense étendue du nouvel hémisphère, une langue indépendante et républicaine; que déjà deux fois elle avait fait entendre, au sein des cortès, des paroles de liberté; et qu'il ne fallait point désespérer de la voir répandre un jour la lumière sur la Péninsule.

Il existe dans la ville une nombreuse population d'hommes de couleur, qui ont volé à la défense de la patrie dans l'immortelle journée du 8 janvier, qui sauva Orléans. Cette intéressante portion du peuple louisianais, remarquable par sa soumission aux lois, et les développements intellectuels qu'elle acquiert chaque jour, vint à son tour rendre hommage à l'hôte de la nation.

M. Lafayette la reçut avec le plus vif intérêt; il ne dédaigna pas de prendre la main de ces hommes courageux. Il remercia le gouverneur de lui avoir procuré l'occasion de leur témoigner son estime, et remercia leur orateur, dans les termes les plus flatteurs, de la manière dont il venait de lui exprimer les sentiments de la population de couleur.

« J'ai vu, dit-il, pendant la guerre de l'indé-

pendance, j'ai vu souvent le sang africain couler avec honneur dans nos rangs pour la cause des États-Unis. J'ai su depuis comment vous répondîtes à l'appel du général Jackson, quel glorieux usage vous fîtes de vos armes pour la défense de la Louisiane; j'aime à éprouver tous les sentiments de la reconnaissance due à vos services, et de l'admiration due à votre valeur. »

Les fêtes, les banquets, les cérémonies maçonniques, les illuminations se succédèrent, avec toutes les démonstrations de l'ivresse la plus extraordinaire, pendant tout le temps que le général fut dans la ville.

Le jour du départ était arrivé. Pour lui allait cesser le bonheur d'être fêté, au fond même de l'Amérique, par une population toute française. Les mêmes acclamations, le même empressement, le même cortége, l'accompagnèrent à son départ. En se rendant à l'embarcadère où l'attendait le bateau à vapeur qui devait le conduire à Bâton-Rouge, il traversa une foule immense qui couvrait la levée et qui salua son passage des cris de *vive Lafayette!* Mais dès qu'il fut à bord, le silence régna sur la multitude qui fixa ses regards attristés sur *le Natchez* jusqu'à ce qu'il eût disparu. Ce silence était seulement interrompu par intervalle, par le bruit majestueux des salves d'artillerie, qui solenni-

saient les adieux des Louisianais à l'hôte de la nation.

Le gouverneur et les membres de la commission étaient à bord pour accompagner l'ami de Washington jusqu'aux limites de l'état. Il partit le cœur plein des plus douces impressions. L'identité d'origine, de langage, d'usages avec les habitants du pays, avait donné à son séjour à Orléans une couleur particulière qui l'avait profondément ému. Là, il avait joui de la double reconnaissance des Américains et de ses compatriotes, là, il avait entendu tout un peuple le bénir avec des cris de liberté, d'autant plus doux à son oreille, qu'ils étaient répétés dans sa langue nationale.

Ce fut le 15 avril qu'il quitta la Nouvelle-Orléans pour remonter le Mississipi, et se diriger vers les états de l'intérieur et de l'ouest. Une députation des habitants de Bâton-Rouge était venue au-devant de lui, et il s'arrêta une partie de la journée dans cette ville pour assister à la fête qui lui avait été préparée. Vers le soir il quitta le banquet, se rembarqua, et remit au large, se dirigeant vers la ville de Natchez. Le trajet fut court, et le général y toucha le 18 avril. Après avoir assisté à des fêtes brillantes, il partit pour Saint-Louis. Le gouverneur de la Louisiane l'avait quitté au Natchez, ainsi que les membres de la commission. Deux seulement

étaient demeurés avec lui pour l'accompagner dans sa navigation à travers l'état de Mississipi, dont il venait de franchir la limite.

Il remonta rapidement ce fleuve, qui descend presqu'en ligne directe du nord au sud, et qui sépare la partie civilisée des États-Unis, des déserts de l'ouest, qui n'ont pour limite que la mer Pacifique.

Si nous ne partagions l'impatience du lecteur, pressé de retrouver le général aux lieux où son voyage a un véritable caractère public, nous pourrions nous arrêter quelques instants à décrire cette magnifique contrée. Le général et sa suite traversèrent avec admiration ces forêts vierges, entrecoupées de savannes immenses, ces milliers de vallées d'un aspect nouveau pour eux, et pleines d'une majesté sauvage : par intervalles, des troupes d'Indiens apparaissent sur les bords du grand fleuve et viennent saluer à son passage le *père blanc*, et le canon annonce de loin en loin que l'hôte de la nation passe devant les forts qui protègent les limites de l'Union.

Qu'il est différent ce voyage, de celui que fit, il y a deux siècles, l'infortuné Lassale, explorant pour la première fois les rives inconnues du grand fleuve ! Alors des peuplades féroces accouraient sur son passage, pour voir le premier homme blanc

qui eût paru dans leurs contrées, et pour neutraliser les efforts et les travaux de cet intrépide Européen. Aujourd'hui des peuples amis des blancs viennent admirer un instant celui qui fit tant de choses grandes dans un autre âge, et dont le nom a traversé leurs déserts.

Mais lorsque dans l'avenir, quelque rapproché qu'il soit, un nouveau bienfaiteur de l'humanité parcourra les mêmes lieux, ce ne sera plus sur les limites des sauvages qu'il voyagera ; l'Amérique entière, tout l'annonce, aura commencé la vie intelligente, et la race déshéritée des Américains primitifs aura été régénérée par l'industrie.

On longea successivement les états de Louisiane et de Mississipi, celui de Tennessee, celui de Kentucky et une partie de celui d'Illinois ; enfin, le 28 avril, on arriva à Saint-Louis. Cette ville est aux limites du nord-ouest de la partie civilisée de l'Amérique unie : cependant, M. Lafayette fut reçu avec un zèle si empressé et des soins si ingénieux, qu'il put se croire dans un des grands centres de population et d'industrie. Saint-Louis et la Nouvelle-Orléans, situées à plus de onze cents milles de distance l'une de l'autre, sont deux cités françaises placées toutes les deux sur le cours du Mississipi; et, à cette énorme distance, leurs relations sont aussi fréquentes et aussi actives que si leurs

territoires se touchaient. Le général se plut à remarquer l'admirable position de la ville, qui deviendra l'entrepôt commercial du pays des Indiens de l'ouest, lorsque la communication projetée des lacs, par Chicago et la rivière des Illinois, permettra de conduire directement des bateaux du golfe du Mexique à New-York.

A Saint-Louis se trouvèrent réunies les députations des quatre nouveaux états de Louisiane, Mississipi, Tennessee et Illinois, qui s'étaient successivement transportées à bord du *Natchez*, à son passage. Aucun de ces nouveaux états n'existait lors de la guerre d'Amérique, et cependant le général y a trouvé partout les expressions de la même reconnaissance et les souvenirs de ses travaux passés. Il y rencontra plusieurs de ses vieux compagnons d'armes, parmi lesquels un sergent qui avait servi sous Rochambeau ; et il ne fut pas peu surpris, en débarquant, d'être salué des mots de *bonjour, général*, par un de nos compatriotes.

Mais ce qui le flatta le plus, ce fut la simplicité de la réception qu'on lui fit ; il y répondit en recevant tous les citoyens, sans distinction de rang et sans règle d'étiquette.

Il ne resta qu'un jour à Saint-Louis, et repartit aussitôt pour Kaskaskia, où il arriva à peu près à l'improviste. Au repas qui lui fut donné dans

cette ville, on l'avait placé sous une arcade de fleurs disposées de manière à produire l'effet d'un arc-en-ciel. Les fêtes improvisées de Kaskaskia portèrent un caractère particulier mêlé d'abandon et d'originalité. Il partit ensuite pour Nashville, capitale de l'état de Tennessee, en redescendant le Mississipi jusqu'à l'Ohio, et remontant ensuite la rivière de Cumberland.

On l'attendait depuis long-temps à Nashville, lorsque le 4 mai au matin l'artillerie annonça que le bateau à vapeur était à un mille. Aussitôt le général Jackson, le héros de la Nouvelle-Orléans, qui habite cette cité, vint à sa rencontre avec une partie des autorités. M. Lafayette ayant débarqué, monta en voiture avec lui. Aux limites de la ville, le gouverneur de Tennessee le reçut et le harangua. Auprès de lui étaient une quarantaine d'officiers de la révolution, dont plusieurs étaient venus d'une distance de cent milles. Un d'entre eux avait accompagné M. Lafayette la première fois qu'il vint en Amérique, et était débarqué à Charlestown avec lui. Ici se renouvela la scène attendrissante qui avait eu lieu lorsqu'il rencontra le capitaine de *la Bonne Mère*, bâtiment sur lequel il avait alors quitté l'Europe.

En arrivant à la porte de la ville, il fut complimenté par le maire au nom des habitants, dont la

foule inondait les avenues. M. Lafayette profita des premiers moments de liberté qu'il put avoir, pour aller visiter la veuve du général Greene, au monument duquel il a posé la première pierre à Savannah. Il se rendit ensuite chez madame Jackson, où il fut reçu avec une simplicité que l'on trouverait étonnante en Europe, dans la maison de l'homme qui naguère a été sur le point d'être porté à la première charge de l'état. Les dames lui furent présentées avant le dîner que lui donnait la ville, et où présidait Jackson. Il se termina par des toasts parmi lesquels nous avons remarqué ceux-ci:

Au siècle : Il favorise le règne des idées libérales. Les rois sont forcés de s'unir contre la liberté, et le despotisme est sur la défensive.

A la France : Républicaine ou monarchique, dans la gloire ou dans les revers, elle aura toujours des droits à notre reconnaissance.

A Lafayette, par le général Jackson : Les tyrans l'ont opprimé, mais les hommes libres l'honorent.

Le même jour il visita la loge maçonnique, où s'étaient réunis trois cents frères. Le lendemain il passa en revue, hors de la ville, les troupes des divers comtés voisins, qui y étaient campées depuis une semaine pour l'attendre. Après la fête militaire et le banquet, il visita l'académie des jeunes per-

sonnes et le collége de Cumberland. Un grand canot avait été préparé pour le conduire, avec plusieurs invités, à la campagne du général Jackson, où il dîna. Il serait difficile de dire lequel de ces deux grands hommes manifesta le plus de satisfaction de pouvoir enfin se lier d'amitié avec l'autre. C'est en effet la première fois de leur vie qu'ils se sont réunis, et ont pu mutuellement s'apprécier. Jackson est le premier des hommes célèbres de l'Amérique qui n'appartienne pas tout entier à la révolution. Son compétiteur à la présidence, John Quincy Adams, qui a été élu, y tient plus que lui, quoique jeune encore, parceque, depuis les premiers jours de la révolution, il a partagé les travaux de son père, le successeur immédiat de Washington. Le général revint le soir assister au bal que la ville lui donnait, et le lendemain, de bonne heure, s'étant embarqué sur le steam-boat *l'Artisan*, il partit pour Louisville, dans le Kentucky.

On avait atteint l'embouchure de la rivière de Cumberland ; on remontait depuis deux jours l'Ohio, lorsque, dans la nuit du 8 au 9 mai, une catastrophe inattendue faillit changer en deuil les palmes triomphales. La nuit était obscure ; le steam-boat s'avançait avec rapidité ; il était minuit ; tout le monde s'était retiré, excepté le capitaine et les hommes de service : tout-à-coup le bâtiment reçoit

un choc violent et s'arrête. Tandis que, réveillés en sursaut, l'équipage et les passagers s'élancent sur le pont, deux matelots ouvrent la cale : l'eau y entrait par torrents. Un tronc d'arbre détaché du rivage, et dont un bout tenait à la vase, avait heurté et percé le bâtiment, qui déjà coulait bas. La chaloupe fut immédiatement mise à flot, et, malgré l'extrême confusion qui régnait à bord, on n'entendit que ce cri : « Le général Lafayette! sauvez le général! » Dans le même temps, quelqu'un lui avait crié de s'habiller. Son secrétaire n'eut que le temps de ramasser précipitamment quelques papiers, et il sortit avec M. George, entraînant pour ainsi dire le général, dont le sang-froid, tout en causant leur admiration, excitait leur impatience. Au milieu de l'échelle, il s'aperçut qu'il avait oublié sur sa table sa tabatière, ornée du portrait de Washington. Il se retournait pour l'aller chercher : M. Levasseur se précipita dans la chambre et la rapporta. Au milieu du tumulte et de l'obscurité, le général fut séparé de son fils ; et ce fut M. Levasseur qui parvint à le descendre un des premiers dans la chaloupe et à le diriger vers la terre, qui n'était guère qu'à 40 toises, et où l'on débarqua sans accident. Ces choses s'étaient passées avec tant de rapidité, que ce ne fut qu'après avoir quitté le bâtiment que l'on s'aperçut que M. George La-

fayette n'était pas dans la chaloupe. Le général était dans une mortelle inquiétude. M. Levasseur retourna immédiatement à bord, où la confusion était moins grande depuis qu'on avait appris que le général était hors de tout danger. La chaloupe continuait de transporter à terre les passagers : elle retournait à bord pour la troisième fois, lorsqu'un craquement affreux et des cris annoncèrent que le steam-boat s'abîmait. Au même instant se jetèrent à la nage une partie des passagers; les autres, retenus à bord par l'obscurité, ou par une plus grande présence d'esprit, étaient demeurés sur le bâtiment qui avait fait côte, et dont les passavants de bas-bord étaient demeurés hors de l'eau. M. George était redescendu à la chambre, après le départ de son père, et s'était hâté d'emporter les objets les plus précieux. Il n'en était sorti que lorsqu'il avait eu de l'eau à mi-corps, abandonnant une foule de papiers intéressants; après quoi il s'était efforcé de mettre quelque ordre parmi l'équipage et les passagers, et était parvenu, non sans peine, par son calme et sa présence d'esprit, à rassurer bien des personnes qui, sans lui, auraient perdu la tête, et peut-être la vie. Enfin la chaloupe, de laquelle M. Levasseur l'appelait à grands cris, passa près de l'endroit où il s'était cramponné, et il quitta le bord, n'y laissant que quelques marins

qui n'avaient plus besoin de ses secours. Son arrivée à terre dissipa les alarmes du général.

Dès qu'on se fut assuré que personne n'avait péri, on alluma sur la côte plusieurs grands feux, et l'on bivouaqua pendant tout le reste de la nuit. Le général prit quelque repos sur un matelas qu'on avait trouvé surnageant, et qui était encore sec d'un côté. Sur le matin, une pluie assez forte vint ajouter aux contrariétés de la nuit.

Au jour on reconnut toute l'étendue du danger que l'on avait couru. Le bateau était presque entièrement submergé, et, grâces au soin du capitaine et du gouverneur, on parvint à retirer de l'intérieur quelque biscuit et une caisse de vin. Ce fut avec ce faible secours que cinquante personnes réparèrent leurs forces épuisées par le travail de la nuit. Cependant le rivage était couvert de débris, et tout le monde était occupé à aider le capitaine dans le sauvetage d'une partie des effets, lorsque, vers neuf heures, on aperçut deux steam-boats du commerce qui descendaient le fleuve. L'un des deux appartenait à un des naufragés, qui, quoique le bâtiment fût chargé pour la Nouvelle-Orléans, l'offrit immédiatement à la députation de Tennessee. On s'embarqua aussitôt, et deux jours après on arrivait à Louisville, d'où le général se rendit à Francfort, capitale du Kentucky. Passant

ensuite par Versailles, Lexington, et George-town, il vint visiter la ville de Cincinnati aux limites de l'Ohio; se dirigeant ensuite vers l'est, il entra dans le comté de Lafayette, par Weeling, Claysville, Washington et Brownsville.

Quelque intérêt que pût offrir à nos lecteurs le récit du voyage aux villes que nous venons de nommer, la mention des hommes remarquables que le général rencontra, des honneurs qu'on lui rendit, nous nous hâtons d'arriver aux lieux où se sont passées des scènes plus dignes d'attirer notre attention.

Aux limites du comté de Lafayette, il avait été reçu par la milice, mais lorsqu'il arriva à Union-Town, l'appareil militaire cessa pour faire place à des cérémonies d'une simplicité analogue à l'esprit philosophique qui a présidé à la fondation de la ville d'Union, et à la dénomination de la province dont elle fait partie. En un mot, aux fêtes cordiales et sans faste qui ont accompagné la réception et le séjour du général, on pouvait reconnaître que l'on était de retour sur le sol hospitalier de la Pensylvanie. C'est sur cette terre que devait à toutes les époques être tenu le langage de la philanthropie et de la raison; et cette fois, pour qu'il eût un charme de plus pour le général, les Pensylvaniens empruntèrent l'organe d'un de ses plus intimes

amis, d'un diplomate que l'Europe connaît et estime, d'un des plus ardents défenseurs de la liberté américaine, de M. Gallatin.

Nous avons tant de faits à citer, et ils nous pressent avec une telle rapidité, que, malgré l'importance de ce discours, nous sommes obligés de n'en rapporter que les traits les plus saillants.

Général Lafayette,

Les citoyens de ce comté voudraient, au moment où vous arrivez parmi eux, vous exprimer leur joie, leur amour, leur reconnaissance; ces sentiments, vous les avez entendu répéter dans mille endroits, et par des milliers de voix; et quel langage pourrait être aussi éloquent que celui de cette multitude, qui partout se précipite au-devant de vos pas? Agréez ces effusions sincères et spontanées d'un peuple libre, à la fois pénétré de respect pour votre caractère, et de reconnaissance pour vos services. Est-il nécessaire de parler de ces services? ils sont gravés dans le cœur de tous les Américains. En est-il parmi eux qui puissent avoir oublié que le général Lafayette, dans la fleur de la jeunesse, abandonna pour eux les avantages de la naissance et du rang, les plaisirs et l'éclat d'une cour brillante, et ce qui pour lui était bien plus précieux encore, les douceurs du bonheur domestique et

de l'amour conjugal? Qui ne se rappelle qu'il vint secourir l'Amérique à l'époque la plus critique de sa lutte pour l'indépendance, qu'il combattit et versa son sang pour elle? qu'il obtint l'amitié, la confiance de Washington, l'affection de tous ceux qui combattirent avec lui, ou qui l'approchèrent? qu'il eut une principale part au dernier triomphe de Yorktown? Mais il ne se bornait pas à nous servir sur les champs de bataille. Tandis qu'il supportait les fatigues et bravait les dangers de toutes les campagnes, presque tous les hivers il traversait l'Océan pour aller encourager nos amis et obtenir de nouveaux secours de notre illustre et malheureux allié. Tous ces services furent rendus avec le plus parfait désintéressement. Il altérait sa propre fortune, sans recevoir aucune compensation des États-Unis. . . . .

. . . .

Lors de la première assemblée de notables, ce fut sur votre motion qu'un de ses bureaux réclama la restitution des droits civils des protestants français, et le décret qui, d'après cette demande, fut rendu en leur faveur, précéda d'une année la révolution. Au moment de ce dernier évènement, quoique vous appartinssiez à une famille distinguée dans la classe privilégiée, vous parûtes aussitôt un des plus zélés et des plus habiles défenseurs du

peuple. La part que vous avez prise à toutes les questions agitées à cette époque est connue de tout le monde; mais on croit assez généralement que la France n'a recueilli de sa révolution que la misère et le carnage, sans qu'aucun profit matériel ait été obtenu par la nation. Si cependant nous voulons considérer la grandeur des obstacles qu'il a fallu surmonter, et si nous comparons ce qu'était la France au moment de notre révolution, avec son état actuel, nous aurons moins à nous étonner de ce qu'elle n'a pas effectué de plus grands changements, qu'à nous affliger de ce qu'ils ont été si chèrement achetés.

Un code pénal, imparfait dans ses détails, mais par la nature de ses punitions aussi doux que le nôtre, a été substitué aux règlemens sanguinaires d'un siècle barbare. Un code civil uniforme a remplacé diverses coutumes surannées et contradictoires. L'établissement du jury dans les causes criminelles, la publicité du procès dans toutes les affaires, l'adoption du principe du gouvernement représentatif, et du vote annuel de l'impôt, la liberté personnelle plus garantie, celle de la presse augmentée, celle des consciences établie, les priviléges des individus, des classes, des corporations, des provinces abolis, et un peuple de vassaux affranchi de toute obligation féodale, tous ces objets

forment une masse d'améliorations, un changement radical plus considérable qu'il ne s'en est jamais opéré dans un si court espace de temps; car presque tous ces avantages, si ce n'est même tous, ont été obtenus durant les trois premières années de la révolution, dans cette courte période, la seule où vous ayez exercé de l'influence, et une puissante influence sur les affaires publiques en France.

Non, monsieur, vous n'avez pas vécu en vain, tant pour la France que pour l'Amérique. Le fondement est posé, et la vie des nations ne se compte pas par années, mais par génération. Il ne nous appartient pas de prononcer sur les améliorations qui peuvent convenir encore à l'état actuel de la France, mais nous demandons de les lui faire obtenir, non par la violence, mais par la persuasion; nous désirons qu'elles puissent être la suite d'une confiance mutuelle, heureusement rétablie, et non celle de nouvelles convulsions et de sanglantes scènes.

Il n'a pas dépendu de vous que telle ait été la fin de la révolution française; instruit, permettez-moi l'expression, instruit à l'école d'une liberté raisonnable, sous les illustres fondateurs de notre république, vous n'avez pas été plus ardent pour la défense de la liberté au sein de l'assemblée, que

zélé dans le commandement de la garde nationale, pour maintenir l'ordre, réprimer les excès, prévenir les crimes, éviter l'effusion du sang. Vous avez toujours été le refuge, souvent le protecteur de l'innocence et du malheur, et quand vos efforts ont été infructueux, c'est que l'obstacle se trouvait au-dessus de tous les moyens humains.

Lorsque la constitution que vous et vos collègues éclairés aviez jugée la plus propre à assurer les libertés, et à procurer le bonheur de la France, lorsque cette constitution que vous aviez juré de soutenir, et que des forces étrangères menaçaient en vain, fut attaquée à l'intérieur par des furieux, vous annonçâtes avec un esprit prophétique les désastres qui devaient suivre. Fidèle à vos serments, fidèle au peuple, indifférent sur les formes, négligeant totalement toute considération personnelle, vous vous êtes mis alors sur la brèche, et, dans cette circonstance mémorable, vous avez fait à la cause du peuple le sacrifice de votre popularité; vous, à qui l'approbation et l'amour du peuple ont toujours paru la seule récompense digne d'être recherchée.

La suite est bien connue; pour avoir tenté de sauver la patrie, vous fûtes proscrit comme un ennemi et dépouillé de l'héritage de vos pères. Ce n'était pas chez l'étranger que vous pouviez atten-

dre la récompense de vos services dans la cause de la liberté française. Le patriote proscrit ne trouva pour asile qu'une prison. Enfermé durant des années, des fers ont pu lier vos membres, votre âme ne fut jamais abattue; elle conserva toute son énergie, et demeura libre.

Votre proscription fut le signal des maux qui vinrent fondre sur votre malheureux pays; je ne m'étendrai pas sur ces scènes déplorables; la liberté abandonna une terre souillée de crimes en son nom sacré; car si ce premier des biens doit être conquis par le courage, la vertu et la sagesse peuvent seules le conserver. Lorsqu'après plusieurs années vous fûtes rendu à la France, vous la trouvâtes entre les mains de cet homme extraordinaire, destiné par la providence à régler, durant un temps, son sort et celui de l'Europe. La France était plongée dans un océan de gloire, mais elle n'était plus libre. Vous vous êtes réjoui de ses triomphes, vous avez admiré tout ce qui était grand, approuvé tout ce qui était bon. Mais vous avez constamment refusé d'avoir part aux honneurs, aux dignités du nouveau gouvernement. Le droit de suffrage était restreint à un petit nombre d'électeurs nommés par le pouvoir exécutif. La législature était muette, la liberté individuelle non assurée, celle de la presse détruite, tous les pouvoirs concentrés sur un seul homme.

Vous vous êtes retiré dans une honorable retraite, entouré d'une famille chérie; et, durant près de quatorze ans, vous y fûtes le modèle de toutes les vertus privées, comme vous l'aviez été de toutes les vertus civiques. Les vains avantages recherchés par l'ambition n'ont jamais été le but de vos désirs, et dans la simplicité de votre cœur, vous n'imaginiez même pas faire un sacrifice; il en restait un plus pénible à faire à vos principes.

Votre fils unique, le digne héritier de votre nom et de vos vertus, celui que nous nous réjouissons de voir auprès de vous, combattait sous les drapeaux de l'empereur; ils étaient ceux de la France. Il ne pouvait que suivre vos exemples; il se distingua d'une manière remarquable. Un avancement rapide semblait devoir l'attendre, une carrière d'honneurs et de gloire s'ouvrait devant lui. Il portait votre nom : cette carrière fut tout-à-coup fermée. Cette brillante perspective s'évanouit pour toujours; et vous, le plus tendre des pères, vous avez fait ce dernier sacrifice, plutôt que de donner la sanction de votre nom au système destructeur de cette cause à laquelle vous aviez dévoué votre vie.

Cependant le colosse tomba, et tandis que ses flatteurs le trahissaient ou l'abandonnaient, vous qui lui aviez résisté, lorsqu'il était au faîte du pouvoir, vous vous souvîntes seulement alors,

que vous aviez dû à ses premières victoires votre délivrance des prisons d'Olmutz. Vous fûtes un des premiers à proposer ces moyens de salut qu'on cherchait à lui procurer, et qui, sans son aveuglement et la honteuse perfidie de ses faux amis, eussent pu le préserver du triste sort qui l'attendait.

Lorsque les libres suffrages de vos concitoyens vous rappelèrent sur la scène des affaires publiques, personne ne doute du rôle que vous étiez encore destiné à remplir. Des esprits vulgaires peuvent se rappeler d'anciennes persécutions, ou même l'indifférence dont ils ont été l'objet; mais tant que votre cœur continuera de battre, vous serez le défenseur des droits du peuple. Cependant l'âge eût pu calmer votre ardeur, le découragement diminuer vos espérances; mais quand le vétéran de la cause de la liberté des deux hémisphères, après avoir combattu pour elle, et souffert les chaînes et la proscription, apparaît de nouveau pour la défendre, c'est avec une nouvelle vigueur, avec toute l'énergie, toute la fraîcheur de la jeunesse.

Telle est la faible esquisse d'une vie exclusivement consacrée à la cause de l'humanité, qui, durant cinquante années d'activité, n'a été souillée par aucun vice, défigurée par aucun acte d'incon-

stance; votre carrière n'a pas été moins pénible que brillante; mais après tant de travaux, d'épreuves, de persécutions, d'affections particulières, il a plu à la providence de vous accorder, au déclin de vos jours, la récompense la plus douce pour votre cœur. . . . .

Un nouvel esprit s'est introduit; il anime le monde civilisé, donne à l'homme le plus obscur comme au plus opprimé le sentiment de ses droits, la volonté de les recouvrer. Il fait chaque jour de nouveaux prosélytes, même dans les rangs privilégiés, même sur les marches du trône. Les efforts de quelques hommes infatués de leurs préjugés, qui rêvent ce qu'ils ne peuvent plus espérer, pourraient-ils donc réussir? Leur sera-t-il jamais permis d'arrêter la lumière dans ses progrès, de faire rétrograder l'esprit humain? Les planètes aussi semblent quelquefois avoir aux regards de l'homme un mouvement rétrograde, tandis qu'elles poursuivent leur course immuable, conforme aux lois de la nature, à la première impulsion donnée par le créateur; ainsi dans le monde moral, peuples, nobles, hommes d'état, monarques, tous sont à présent entraînés par le mouvement irrésistible de l'opinion publique, et les progrès toujours croissants des connaissances humaines.

Si la vie de Lafayette était moins connue, nous pourrions donner à l'appui du discours de M. Gallatin un récit plus détaillé. Mais de quel poids pourrait être notre suffrage, après tant et de si puissantes voix qui se sont élevées, en Amérique comme en Europe, pour rendre hommage à son noble caractère, à ses mémorables actions, à ses nobles et modestes vertus.

On espérait qu'il resterait quelques jours à la campagne de M. Gallatin, et qu'il pourrait y jouir d'un peu de repos. Mais son hôte pouvait-il refuser de recevoir chez lui tous ceux qui, des lieux circonvoisins, accouraient pour voir le général ? Il ne fut pas plus possible à M. Lafayette de se soustraire à leur empressement dans la retraite délicieuse de son ami qu'au milieu des cités les plus populeuses; après deux jours consacrés à l'amitié, l'approche de la fête de Bunker's-Hill l'obligea de quitter Union-Town pour Pittsburg.

Après avoir descendu le Monongahela, depuis Elisabeth-Town jusqu'à Bradock, où il fut reçu par la députation de Pittsburg, il visita l'arsenal des États-Unis, où vingt-quatre coups de canon annoncèrent son arrivée. Il passa ensuite en revue les troupes du comté, et fit son entrée à Pittsburg le lundi 30 mai.

Le surlendemain il repartit pour Érié.

A Waterfort, à quinze milles d'Érié, il rencontra le comité de cette ville, avec lequel il continua sa route. A un mille d'Erié s'étaient rendu le bataillon des volontaires, les officiers de la station navale, les ingénieurs, les autorités civiles et militaires, qui formèrent le cortége. Dans cette ville, située sur les bords du lac qui porte son nom, eurent lieu les fêtes dont nous ne rapporterons qu'une seule circonstance. Un pont de cent soixante-dix pieds de longueur sépare la rue Française de celle de l'État. Une tente formée des voiles des vaisseaux anglais pris par le commodore Perry, pendant la dernière guerre, le couvrait tout entier, et une immense table y avait été dressée. Ce fut dans ce vaste pavillon, d'où l'on découvrait une partie du lac, que fut donné un repas civique pendant lequel on but *à celui qui dans sa jeunesse fut un héros, dans l'âge mûr un sage, dans la vieillesse un exemple pour l'âge présent et pour les générations futures.*

D'Érié il partit ensuite pour Dunkirk, Fredonia et Buffalo, où on lui présenta le célèbre Indien *Red Jacquet,* qu'il avait connu dans la révolution lorsqu'il passa à l'armée du Nord. Le sauvage le harangua dans sa langue naturelle, et lui rappela la gloire d'une autre époque. Dès le lendemain il était en route pour Niagara. Il descendit le canal jus-

qu'au village de Tonewanta, d'où l'on entend déjà le bruit de la chute du fleuve.

Dans l'après-midi, il passa sur l'île de la Chèvre, qui divise en deux immenses colonnes les eaux du lac Erié, à l'endroit même où elles se précipitent dans l'Ontario, par une chute de cent quarante-quatre pieds de hauteur. C'est là que le général resta deux heures occupé à admirer ce qu'il appelait avec raison la plus grande merveille de la nature. Enfin, fatigué par le bruit assourdissant des eaux, mais non rassasié du spectacle majestueux qu'elles présentent, il revint à terre, alla le même soir à Lewistown, et le lendemain fut reçu, au bruit de l'artillerie, dans le fort même de Niagara, qu'il quitta dans la journée pour retourner à Buffalo. De là il se rendit à Rochester, où il quitta le canal pour le reprendre à West-Basin, après avoir passé par Tanandegua, Genève et Auburn. Il voyageait nuit et jour avec une extrême rapidité: pendant le jour le canon, pendant la nuit le son des cloches, annonçaient partout son passage aux villageois, qui illuminaient spontanément leurs maisons. A Cayuga, Marcellus, Syracuse, Waterloo, Rome et Utique, qu'il traversa en longeant le canal, il ne put donner que bien peu d'instants à l'empressement des citoyens. Ce fut ainsi qu'il arriva à Albany, d'où, pressé par le temps, il hâta son re-

tour à Boston, et y arriva le 5 juin, avant-veille du cinquantième anniversaire, et de la fête semi-séculaire de Bunker's-Hill.

Dès le matin du 17, la grande loge de Massachussett s'était assemblée, et le général avait été la visiter. Des députations des grandes loges de Maine, New-Hamsphire, Rhode Island, Connecticut, Vermont et New-Jersey, les officiers du chapitre et les chevaliers du temple, s'étaient réunis à eux, de tous les points de la Nouvelle-Angleterre, et l'on peut croire que c'est la plus grande assemblée maçonnique qui ait eu lieu depuis la fondation de l'ordre, puisqu'elle se composait de quatre à cinq mille membres.

A dix heures, les maçons, seize compagnies d'infanterie, un corps de cavalerie, les différentes corporations et les autorités, se rendirent à l'hôtel de ville, où le cortége fut formé.

Les grands maîtres et députés de l'ordre maconique allèrent prendre le général à la maison Lloyd où il était logé, et où il s'était rendu au sortir de la séance maçonnique.

Le cortége se mit en marche à dix heures et demie pour Bunker's-Hill. Il était composé d'environ sept mille personnes. Deux cents officiers ou soldats de l'armée révolutionnaire y figuraient; quarante vétérans de l'affaire de Bunker's-Hill occu-

paient huit voitures, et portaient écrit sur leur poitrine : 17 *juin* 1775. Venait ensuite le général Lafayette, dans une calèche attelée de quatre chevaux blancs. Cette colonne s'avançait au son de la musique et des cloches, au milieu de deux cents mille citoyens accourus de tous les états de l'Union, tandis que des salves d'artillerie la saluaient à de courts intervalles. Elle arriva à Bunker's-Hill à midi et demi, et bientôt tout le monde fut placé dans un ordre régulier, sur la colline où doit être élevé le monument, témoignage de la reconnaissaece nationale envers les premiers héros de la révolution.

A l'époque où l'Amérique, ne pouvant plus se soumettre aux injustes impôts de l'Angleterre, résolut de briser le joug qui s'appesantissait de jour en jour, les premiers actes de résistance eurent lieu dans Boston, et ce fut dans cette ville que se concentrèrent les forces anglaises. Les Américains soutinrent avec énergie le combat de Lexington ; et les Anglais s'étant renforcés, les patriotes mirent le siége devant la ville. L'assemblée provinciale de Massachussett leva une armée de treize mille hommes; les colonies de Connecticut, de Rhode-Island et de New-Hampshire, imitèrent le Massachussett, et bientôt trente mille hommes furent devant Boston. L'enthousiasme était général. L'état

de New-York, qui d'abord avait séparé sa cause de celle des colonies de la Nouvelle-Angleterre, se déclara pour l'indépendance. La Caroline, qui n'avait point été comprise dans la proscription prononcée par le parlement, arma tout-à-coup pour l'intérêt colonial. Le New-Jersey, le Maryland, la Virginie, prirent à leur tour les armes, et les Anglais, chassés de toutes parts, n'eurent plus d'abri que dans les murs de Boston. Le général Howe, qui les commandait, se voyant entouré, résolut de débusquer les Américains de la presqu'île de Charlestown et, des hauteurs qui l'entourent. Le 17 juin 1775, ils opérèrent en effet un débarquement à Charlestown, qu'ils incendièrent, et attaquèrent ensuite les hauteurs sur lesquelles s'étaient fortifiés les Américains. Ils furent repoussés plusieurs fois. A l'une de ces attaques, le docteur Warren, qui commandait les Américains, fut tué en les ralliant derrière les palissades. Sa belle conduite, celle des généraux Pomoroi et Putnam, la vue des Bostoniens, qui, du haut de leurs maisons, assistaient au combat où leur sort se décidait, les enflammèrent d'un courage invincible; et, pour la première fois peut-être, de simples milices levées à la hâte se retirèrent en bon ordre devant des troupes exercées et aguerries. Les Anglais n'osèrent pas pousser plus loin: ils avaient perdu onze cents hommes

devant Bunker's-Hill; et les Américains, satisfaits de leur résistance, la considérèrent comme un succès. La vue de Charlestown en cendres les anima d'une juste fureur, et l'affaire de Bunker's-Hill leur donnant la mesure de leurs forces, fut à leurs yeux le présage de leur entier affranchissement.

Au meme lieu où combattirent leurs concitoyens, où succomba Warren, les francs-maçons d'Amérique ont voulu élever un monument pour perpétuer la mémoire de ce glorieux évènement. Toute la nation a pris part à ce noble projet, et l'élève de Washington a été appelé pour solenniser, par sa présence, cette cérémonie nationale.

Dans un coffre de fer furent mises des médailles et une plaque d'argent, portant le programme de l'inauguration du monument. La première pierre fut ensuite posée sur ce coffre. Le grand-maître ayant répandu du blé, du vin et de l'huile sur la pierre, pendant que le chapelain prononçait une bénédiction, donna ensuite l'ordre maçonnique d'achever la construction du monument. Une salve d'artillerie annonça la fin de cette partie de la cérémonie. Le cortége se rendit à un vaste amphithéâtre, construit sur le revers de la colline, et au milieu duquel un dais avait été dressé pour l'orateur. Ce fut là qu'en présence de cinquante mille personnes, et après des chants patriotiques et des prières, M. Webster pro-

nonça, d'une voix émue et sonore, un discours bien différent de ceux que dictent souvent de simples convenances, dans des cérémonies à peu près sans objet. Nous voudrions rapporter ici en entier cette pièce, peut-être le chef-d'œuvre de l'éloquence américaine, et bien certainement un chef-d'œuvre de raison et de philanthropie; mais elle perdrait trop à être traduite; et si nous nous hasardons à en reproduire quelques passages, c'est que l'importance du sujet nous en fait un devoir.

M. Lafayette était placé devant l'orateur. Il se leva lorsque M. Webster, s'adressant à lui, prononça ces mots :

« Notre assemblée a pour but de célébrer le » souvenir de l'établissement des grands principes » de liberté, de rendre hommage aux belles ac- » tions. La solennité d'une pareille cérémonie ne » permet pas de donner aux hommes vivants la » part d'éloges qu'ils méritent. Mais vos intéres- » santes relations avec ce pays, les circonstances » qui vous entourent, m'autorisent à vous dire » combien votre présence ajoute à la grandeur de » cette réunion.

» Homme heureux! vous tenez à deux hémi- » sphères et à deux générations. La Providence a » voulu que, par vous, les étincelles de la liberté » arrivassent du Nouveau-Monde à l'ancien; et

» nous, qui nous réunissons ici pour remplir un » devoir de patriotisme, dès long-temps nous re- » çûmes de nos pères en même temps l'ordre et » l'exemple de chérir votre nom et vos vertus. »

La cérémonie se termina par un banquet de quatre mille couverts, dans une salle construite à cet effet sur Bunker's-Hill, et qui occupait une surface de quarante mille pieds carrés.

On conçoit aisément l'aspect imposant de la fête que nous venons de décrire. Mais, quelque chose de plus étonnant, c'est l'ordre admirable qui règne dans les mouvements des masses, chez ce peuple ami de toutes les idées exactes, et qui se dirige presque sans le secours de l'autorité; ce juste sentiment de ce qu'il y a de mieux pour lui-même n'exclut pas, chez lui, les idées générales qui font apprécier l'organisation sociale des autres peuples. Les Américains de toutes les conditions, livrés de bonne heure à l'étude des matières politiques, capables d'en juger rapidement les plus hautes combinaisons, sont peut-être le seul peuple par lequel on puisse être compris en disant, comme l'a fait M. Webster, devant cinquante mille de ses concitoyens :

« Nous vivons à une époque étonnante; des évènements dont le nombre et l'importance pourraient occuper des siècles entiers sont compris mainte-

nant dans le cours de la vie d'un homme. L'histoire, dans le même espace de temps, a-t-elle jamais eu autant à rapporter que depuis le 17 juin 1775? Notre révolution, qui, dans d'autres circonstances, aurait pu donner lieu à une guerre d'un demi-siècle, s'est glorieusement accomplie; vingt-quatre états souverains et indépendants ont été érigés, et ils se sont donné un gouvernement général tellement sage, tellement libre, tellement praticable, que nous serions surpris de la promptitude de son établissement, si cet établissement même n'était pas un plus grand sujet d'étonnement. Douze millions d'hommes peuplent aujourd'hui le sol alors occupé par trois millions; les immenses forêts de l'ouest sont tombées sous le bras puissant de l'industrie, et les habitants des rives de l'Ohio et du Mississipi sont devenus les compatriotes et les voisins de ceux qui cultivent les collines de la Nouvelle-Angleterre. Nous avons un commerce auquel toutes les mers sont ouvertes, des flottes qui ne reconnaissent la supériorité d'aucun pavillon étranger, des revenus qui, perçus presque sans contributions, suffisent aux besoins du gouvernement; et la paix dont nous jouissons avec toutes les nations est fondée sur des droits égaux et un respect mutuel.

» L'Europe, pendant la même période, a été agitée par une révolution inouïe qui, tout en améliorant

la situation des individus a ébranlé le système politique, et précipité les uns sur les autres des trônes qui depuis des siècles étaient inébranlables.

» L'exemple que nous avions donné a été suivi; des colonies se sont levées, et sont devenues nations. Un cri instantané de liberté et d'indépendance nous est parvenu d'un autre continent, et dès ce moment, depuis la place que nous occupons, jusqu'au pôle sud, la domination européenne est anéantie pour toujours en Amérique.

» Cependant, tant en Europe qu'en Amérique, tel a été le progrès des connaissances, de la législation, du commerce, des arts, des lettres, et surtout des idées libérales, que le monde entier paraît changé.

» Un des caractères distinctifs de notre âge, est la communauté d'opinions et de connaissances parmi les hommes, qui jamais n'a été poussée aussi loin. Le savoir triomphe maintenant de la distance, de la différence des langages, de celle des habitudes, des préjugés et même du fanatisme. Le monde civilisé et chrétien comprendra bientôt cette grande vérité, que des nations différentes ne sont pas obligées d'être en état d'hostilité, et que tout contact entre elles ne doit pas être de toute nécessité une guerre. Le monde entier devient un vaste champ où l'intelligence s'exerce. L'énergie de la pensée,

le génie, le pouvoir de l'inspiration, quelque part qu'ils existent, peuvent parler un idiome quelconque, et le monde les entendra. On dirait qu'une corde harmonique enveloppe les deux continents, et que, vibrant à l'unisson sur l'un et sur l'autre, elle exprime les mêmes sentiments. Chaque souffle des vents, chaque vague des mers porte l'intelligence et la pensée d'un pays à l'autre: tous les envoient et les reçoivent à leur tour. Il est un vaste commerce d'idées, il est une correspondance universelle pour l'échange des découvertes, et une étonnante confraternité entre ceux qui forment l'esprit et l'opinion de notre âge. La pensée est le grand mobile de tout; et la propagation des connaissances, accrue si étonnamment pendant le dernier demi-siècle, a rendu indistinctement une foule d'individus capables de jouer un rôle sur le théâtre de l'intelligence.

» De ces causes sont résultées des améliorations importantes dans la condition des individus. Généralement, les hommes sont mieux vêtus, mieux nourris; ils jouissent encore de plus de repos, de plus de bien-être et de plus de considération personnelle. On remarque dans les manières et les habitudes un ton général d'éducation. Cette observation, qui s'applique principalement à notre pays, est encore vraie en partie relativement à d'autres

contrées; elle est prouvée par l'immense consommation des objets de manufacture et de commerce qui contribuent à l'aisance de la vie. Cette consommation s'est augmentée dans une proportion qui excède de beaucoup l'accroissement de la population; et lorsque la multiplication des machines, sans exemple jusqu'à nos jours, et presque incroyable, semblerait devoir usurper la place du travail, le travail trouve cependant encore son occupation et son salaire, tellement la providence a proportionné les désirs et les besoins de l'homme à sa condition et à ses facultés.

» L'examen des progrès qu'ont faits pendant le dernier demi-siècle les beaux-arts et les arts mécaniques, les machines et les manufactures, le commerce et l'agriculture, les lettres et les sciences, quelque succinct qu'il fût, exigerait des volumes. Je m'abstiendrai de m'engager dans un pareil sujet, pour jeter un coup d'œil sur ce qui a été fait relativement à la grande question de la politique et des gouvernements. C'est là la pensée dominante de notre époque, et pendant les cinquante ans qui viennent de s'écouler, elle a constamment occupé les esprits. La nature du gouvernement, ses fins et ses moyens ont été soigneusement examinés et analysés. Des idées nouvelles ont été présentées, et ont trouvé une résistance d'autant plus grande de la

part des idées anciennes, que celles-ci ont employé tous les modes d'argumentation pour se défendre. Ces questions, d'abord agitées dans les cabinets des diplomates et les salles de conseil, ont été portées ensuite sur les champs de bataille. Le monde a été ébranlé par des guerres sans exemple; un jour de paix a enfin succédé à cette longue agitation, et maintenant que la fumée des combats est dissipée, nous pouvons juger du changement qui s'est opéré dans la condition de la société. Sans nous arrêter à des circonstances particulières, n'est il pas évident qu'il résulte de l'augmentation des connaissances et de l'amélioration de la position individuelle un changement matériel important, également avantageux à la liberté et au bonheur de l'espèce humaine?

» Il n'est point étonnant que des révolutions commencées ailleurs avec sagesse, mais dans des circonstances moins favorables que celles qui ont entouré la nôtre, n'aient pas eu le même succès. Établir un gouvernement populaire sur des bases durables est une entreprise immense et le chef-d'œuvre du monde. Il est certain cependant que de la lutte dans laquelle l'Europe a été engagée si long-temps sont résultées plus de lumières et quelques améliorations. Ce résultat subsistera probablement, car il consiste dans l'acquisition d'idées plus éclai-

rées. En effet, si les provinces peuvent être arrachées à ceux qui les gouvernent par les mêmes moyens qui les en rendirent maîtres, si l'autorité ordinaire peut se perdre aussi aisément qu'elle s'obtient, la glorieuse prérogative de l'intelligence est de ne jamais perdre ce qu'elle a une fois acquis. Au contraire, son activité et sa force se multiplient sans cesse l'une par l'autre. Chacune de ses fins devient à son tour un moyen; tous ses efforts le gage de nouveaux triomphes. Ses récoltes les plus abondantes sont la source de récoltes plus riches encore, et il est impossible d'assigner un terme au résultat définitif de son développement.

» C'est sous l'influence de ce rapide accroissement des connaissances que, sous tous les gouvernements, les peuples ont commencé à raisonner sur l'administration des états. Considérant le gouvernement comme une institution dont l'objet est le bien public, ils ont voulu connaître ses opérations et participer à son exercice. Partout où le système représentatif n'existe pas, partout où il y a assez de lumières pour l'apprécier, il est réclamé par un vœu général et constant. Ceux à qui il est permis de parler le demandent hautement, ceux qu'oppriment les baïonnettes l'implorent de leurs maîtres. . . . .

» Lorsque la bataille de Buker's-Hill fut livrée ,

l'existence de l'Amérique sud était à peine soupçonnée. Le nom de continent était réservé aux treize petites colonies de l'Amérique nord. Enveloppées par l'asservissement colonial, par le monopole et par le fanatisme, les vastes régions du sud s'élevaient à peine au-dessus de l'horizon politique. Mais il semble que de nos jours s'est opérée une création nouvelle, et que l'hémisphère sud ait surgi tout-à-coup du sein de l'Océan. On dirait que, pour la première fois, ses montagnes majestueuses reçoivent la lumière du ciel; ses vastes et fertiles plaines se déploient aux yeux de l'homme civilisé, et, à la voix de l'indépendance, l'atmosphère nébuleuse qui les couvrait s'est dissipée.

» Et maintenant qu'un juste orgueil nous soit permis en voyant les bienfaits qu'a produits et que produira dans l'avenir l'exemple que nous avons donné. Efforçons-nous d'embrasser dans toute son étendue et d'apprécier dans toute son importance la part qui nous est assignée dans le grand drame des affaires humaines. Nous sommes placés à la tête du système représentatif et populaire, et notre exemple prouve que ce système est non seulement compatible avec le respect dû au pouvoir, mais encore avec de bonnes lois, une sage administration, le maintien de la paix et la liberté individuelle.

» Nous concevons qu'ailleurs puisse être préféré

un autre système de gouvernement, soit comme plus parfait, soit comme plus convenable; aussi ne prétendons-nous point imposer notre opinion au monde, quoique notre histoire prouve déjà en faveur du gouvernement populaire.....

» Notre tâche n'est pas de créer; nos devanciers l'ont fait: notre tâche est de perfectionner: dans un âge pacifique, livrons-nous tout entiers aux actes et aux travaux de la paix. »

VOYAGE

DU

GÉNÉRAL LAFAYETTE

AUX

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

QUATRIÈME PARTIE.

Visite aux états de New-Hampshire, Maine et Vermont. — Célébration du quarante-neuvième anniversaire de l'indépendance. — Visite au champ de bataille de Brandiwine. — Adieux du congrès. — Retour en France.

Après les scènes auxquelles nous avons assisté en suivant les pas de l'hôte de l'Amérique; après les fêtes de New-Orléans, les séances où le congrès entier a témoigné la reconnaissance nationale, et surtout la solennité touchante de Bunker's-Hill, on devrait croire tout l'intérêt de notre narration épuisé. Mais tous les états de l'Union n'ont point encore vu le front vénérable du dernier héros de cette révolution, qui d'une colonie oubliée fit le

premier état civilisé du monde. Il reste des champs de bataille à parcourir au nord et au midi, des compagnons d'armes à embrasser, de vieux souvenirs à raviver, et le général Lafayette demeure encore au milieu de ses enfants adoptifs. Ils veulent lui décerner les derniers honneurs de son triomphe sûr le champ même où il répandit, pour leur cause, la première goutte de sang, où il ouvrit si glorieusement cette carrière si féconde pour lui en périls et en sacrifices à la liberté. Il leur reste un grand anniversaire à célébrer, celui du premier acte de leur indépendance : quel plus bel ornement pour cette fête que le vétéran dont la présence électrise les peuples et sanctifie les solennités?

Mais au milieu des cérémonies publiques dont nous allons encore le voir l'objet, ce qui attirera le plus notre attention, ce n'est point l'hommage des fonctionnaires des divers états, quoique chez l'Américain le fonctionnaire ne puisse jamais exprimer d'autres sentiments que ceux de ses concitoyens; c'est l'unanimité du vœu national, chez un peuple que, mal à propos, on accuse de froideur, parcequ'il sait se défier des suggestions de l'enthousiasme. Empreinte d'une couleur particulière, la marche triomphale du général ne reçoit, pour ainsi dire, qu'un éclat accessoire des démonstrations officielles des membres du gouvernement; son véritable caractère

c'est d'être populaire, d'être le premier résultat des principes consacrés par l'ère nouvelle de l'Amérique.

Nous allons suivre l'illustre voyageur dans des pays nouveaux, nous assisterons ensuite aux touchants adieux du peuple à son hôte, et nous accompagnerons celui-ci sur le sol de la patrie, qui regrette, à son retour, de ne pouvoir l'accueillir comme l'Amérique.

Dans cette quatrième partie du *Voyage*, nous trouverons les citoyens des États-Unis d'autant plus avides de jouir de la présence de leur libérateur que, malgré les insinuations les plus flatteuses, malgré la prière de ses nombreux amis, qui l'engagent à prolonger son séjour, il doit bientôt les quitter et faire voile pour la France.

Nous l'avons laissé aux collines de Bunker's-Hill, le 17 juin, célébrant l'anniversaire du premier combat livré par le peuple de Boston pour la conquête de la liberté. Là il avait dit au dîner de 4,000 couverts, et en buvant à Bunker's-Hill : « A la sainte résistance à l'oppression, qui a déjà affranchi l'hémisphère américain : le toast du *jubilé* du prochain demi-siècle sera *à l'Europe affranchie.* » Il céda aux vœux des Bostoniens, et resta quelques jours dans leur ville après cette cérémonie mémorable. La foule, qui, de tous les points du Massa-

chusetts et des états voisins, s'était rassemblée pour cette fête nationale, s'écoula lentement, mais non pas sans que la plupart des personnes de marque et des bons citoyens réunis en cette occasion lui eussent été présentés. Chacun de ses moments fut de nouveau consacré à accueillir les demandes des états et des villes qu'il n'avait point encore visités, à donner des encouragements aux institutions d'utilité publique, à recevoir des témoignages de reconnaissance ou des dons qui devaient en perpétuer le souvenir.

Le 20 juin, il dîna dans le sein de la société des artisans, avec tous les fonctionnaires publics; car, après la classe des cultivateurs, celle des artisans est en Amérique réputée la plus utile, et, ce qui est mieux encore, elle est traitée comme telle.

Au toast qui lui fut porté en cette occasion, il répondit, faisant illusion à la courageuse conduite des ouvriers de Boston, lors des premiers troubles de la révolution :

« Puisse le double exemple de patriotisme et d'industrie donné au monde par les artisans de cette ville et de cet état s'attirer toujours plus de renommée par la conscience du bonheur public et privé qui en est le résultat! »

Le même jour une députation de la loge de Salomon de Charlestown, vis-à-vis Boston, lui pré-

senta une canne faite avec un des piliers du monument provisoire de Bunker's-Hill. En la lui offrant, l'orateur exprimait le noble désir que la première relique de ce monument fût confiée aux mains de celui qui en avait posé la première pierre.

Le général répondit :

« C'est avec la plus vive émotion de reconnaissance, de patriotisme et de respect, que je reçois la précieuse relique qui m'est offerte avec tant de bonté. Je me joins cordialement à vos vœux et à vos espérances pour l'émancipation générale de l'humanité, basée sur les principes de la liberté américaine et de l'égalité des droits. Puissent-ils particulièrement s'établir et pour toujours dominer dans le pays qui eut l'honneur d'être le premier allié des heureux États-Unis ! Soyez-en assurés, toutes les nations, lorsqu'elles adopteront ces principes, se rappelleront *Concord*, *Lexington* et *Bunker's-Hill.* »

Le général, l'avant-veille de ce jour, avait été visiter chez eux l'ex-président Adams et le général Dearborn, ses vieux amis; il avait aussi été voir le général français Lallemand, qui depuis dix années a trouvé sur la terre étrangère le repos et la considération dus à une carrière militaire semée de traits glorieux.

Au spectacle, on avait ménagé à M. Lafayette

une surprise à laquelle il ne pouvait manquer d'être très sensible ; une des décorations représentait une vue de Lagrange, sa résidence ordinaire en France, et le lieu de pèlerinage de tous les Américains qui viennent en Europe. Il reconnut ce séjour simple et plein de souvenirs, où sa famille attendait dans la retraite son retour, en lisant les récits de son beau triomphe, et des larmes roulèrent sous sa paupière.

Cependant le général considérait comme un devoir de continuer de répondre aux sollicitations dont il était l'objet, et de se rendre dans les provinces où sa présence était encore attendue. Les états de Maine, de New-Hampshire et de Vermont l'appelaient, et lui-même était jaloux de revoir ces habitants des *Montagnes vertes* qu'il avait connus dans la guerre de la révolution, et qui depuis ont donné tant de gages à l'indépendance de leur pays, ces courageux citoyens de Maine et de Hampshire, toujours placés aux avant-postes, pendant la guerre, et non loin de la frontière desquels on retrouve le langage et les mœurs de la France.

Pressé par le temps, le général quitta Boston le 22 juin, accompagné des membres de la commission, et escorté par un corps de cavalerie. Il trouva à Pembroke, aux limites du New-

Hampshire, la commission de cet état, venue pour le recevoir, et présidée par M. Webster, membre du sénat, et frère de l'orateur de Bunker's-Hill, qui le complimenta au nom de ses compatriotes. Son discours, comme tous ceux prononcés pendant le voyage du général, est d'une éloquence dont les pensées font tout l'ornement, et qui semble n'appartenir ni à notre siècle ni à notre école.

« . . . . Nous ne pouvons, dit-il, prétendre à l'honneur de vous avoir connu personnellement avant cette occasion; mais l'histoire de votre vie, vos bienfaits, la voix de nos pères, nous ont assez appris à vous connaître et à vous apprécier.

» Nous n'espérons pas égaler l'éclat de votre réception dans les villes riches et populeuses de notre patrie, nous ne le tenterons pas; mais vous trouverez parmi nous des cœurs aussi dévoués, un hommage aussi sincère. Nous vous présenterons quelques uns de ceux que vous avez connus aux jours d'épreuves et de dangers. Avec des milliers de leurs concitoyens, ils attendent au Capitole de l'état votre arrivée qui va combler leurs vœux les plus ardents. . . . . »

Après la réponse du général, le cortége se mit en marche et entra à Concord, capitale de l'état, avec la commission de cette ville, qui était venue

s'y joindre, ainsi qu'une escorte militaire. Le général fut conduit au Capitole, où l'attendaient les autorités de l'état. En traversant la place où cet édifice est situé, il fut salué à diverses reprises par les acclamations de la foule, au milieu de laquelle on remarquait les vétérans de la guerre de l'indépendance.

Le sénat et la chambre des représentants, qui déjà s'étaient réunis en séance extraordinaire, avaient, quelques heures auparavant, envoyé une députation au gouverneur de l'état, pour l'engager à se joindre à eux à l'effet de recevoir le général. Ce magistrat venait d'arriver et de prendre la présidence, lorsque M. Lafayette fut introduit. Nous ne reproduirons pas ici le discours du président; on y retrouve l'expression, déjà si souvent consignée dans cet écrit, des véritables sentiments avec lesquels a été accueilli le général; mais nous ne pouvons également passer sous silence quelques uns des traits de la réponse de celui-ci.

« Depuis que j'ai reçu, dans New-York, les premières félicitations de New-Hampshire, dit-il, j'ai visité une grande partie de la confédération républicaine, où sont présentés à l'admiration du monde la démonstration pratique et les merveilleux résultats de l'indépendance nationale, des institutions populaires et du gouvernement du peuple par lui-

même. Mais aussitôt que, sous l'impression de ces merveilles et des bienfaits dont je venais d'être témoin, j'eus rempli à la célébration de Bunker's-Hill un devoir sacré et délicieux, je me suis rendu au siége du gouvernement de cet état. Ici j'ai également à me réjouir des biens déjà obtenus et de ceux que je prévois encore . . . . . . »

Le général, après cette cérémonie, fut conduit dans une autre salle du Capitole, où on lui présenta successivement les soldats de la révolution, dont le général Pierce fut l'interprète, ainsi que plusieurs membres de la législature. A trois heures, il prit place à un banquet splendide, où s'assirent avec lui six cents convives, au nombre desquels étaient deux cents officiers ou soldats de la révolution. Ainsi que nous l'avons fait jusqu'à présent, nous citerons quelques uns des toasts qui y furent portés; ils donnent la mesure du caractère et de l'esprit américains.

Aux apôtres de la liberté! La persécution peut les poursuivre, leurs efforts en triompheront.

A la sainte alliance de Lafayette et de la liberté! Puisse-t-elle anéantir les complots formés contre les droits de l'homme!

M. Lavasseur porta le suivant : *Au pays où tous les citoyens sont soldats, où tous les soldats sont citoyens ; à l'Amérique!*

Le général porta à son tour le suivant au milieu du silence religieux des convives :

A l'état de New-Hampshire, ses représentants pour les deux pouvoirs, et cette ville, résidence des autorités constitués de l'état !

« Puissent les citoyens de New-Hampshire rester éternellement en possession de la liberté civile et de la liberté religieuse, biens que l'âme élevée de leurs ancêtres les porta à venir chercher sur une terre éloignée, et que leurs pères plus immédiats ont fondés sur les larges bases de la souveraineté du peuple et des droits de l'homme (1). »

Après le banquet, le général passa, sur la place du Capitole, la revue des troupes, qui défilèrent devant lui. Le soir les monuments publics et les maisons particulières furent illuminés.

Il partit de Concord, le 23 au matin, accompagné des membres de la commission et escorté par un corps de cavalerie. Entre Durham et Douvre, il trouva la commission de cette dernière

(1) La colonie qui depuis a formé l'État de New-Hampshire fut principalement formée par l'émigration qui eut lieu du Massachussetts en 1637, sous la conduite du ministre Weelwright, pour des querelles de religion. Elle fut successivement jointe au Massachusetts et constituée séparément; mais elle suivit toujours le sort de cet état dont l'importance commande toujours la destinée des États du Nord.

ville, l'escorte militaire et une partie de la population, qui s'étaient portées au-devant de lui. Le cortége se mit en marche, et des salves d'artillerie annoncèrent son entrée à Douvre, où le général fut reçu et complimenté par M. William Hale, président d'un comité de la législature.

Donner ici le détail des honneurs qui lui furent rendus serait répéter ce qui se reproduit à chaque instant.

Comme il quittait la ville, le 24 au matin, accompagné par les autorités qui l'avaient reçu la veille, pour se rendre dans l'état de Maine, le cortége s'arrêta en face d'une immense fabrique de coton filé, située à l'avenue de Douvre. A l'approche de la voiture, les portes de cet établissement s'ouvrirent et laissèrent apercevoir dans l'intérieur, rangées sur deux files, et vêtues uniformément, les femmes qui y sont employées, au nombre de plus de deux cents. Elles saluèrent le général à son entrée par les acclamations de *vive Lafayette!* auxquelles répondit la foule placée aux fenêtres et sur les toits des bâtiments voisins. La façade et le parvis de l'édifice étaient décorés avec goût, et ornés de guirlandes de roses. Après avoir visité l'intérieur, donné un instant d'attention aux immenses travaux qui, ayant été suspendus pour son arrivée, reprirent tout d'un coup à un signal

donné, et avoir répondu aux soins et aux attentions des propriétaires, le général fut reconduit à sa voiture et reprit son voyage.

A une heure il entrait à Kennebank, au son des cloches et au bruit de l'artillerie, après avoir été reçu avec des témoignages semblables de respect et d'affection, à South-Berwick et à Wells. Kennebank n'existait pas lors de la guerre de l'indépendance. C'est ce qu'exprima M. Emerson dans son discours de félicitations. « . . . . . . Ce village, dit-il, ainsi que des milliers d'autres, est sorti du sein des forêts, depuis que vous combattiez à côté de Washington. Les enfants de ces soldats que votre générosité habilla et nourrit quand l'Amérique n'avait pour tout bien que son courage et sa persévérance vous font aujourd'hui l'hommage de leur bien-être, et vous présentent le témoignage d'un respect et d'une reconnaissance que rien ne peut égaler. . . . .

» Général, nous apprîmes avec horreur les persécutions dont vous fûtes la victime. Nous ne pûmes, malgré nos désirs, voler à votre secours ; mais ces cloches qui saluent votre arrivée semblent sonner l'agonie du despotisme. . . . . »

Le général ne s'arrêta que quelques instants à Kennebank. Il y assista à un dîner qui avait été préparé à cet effet, et où, parmi les toasts qui furent

portés par les convives, nous avons remarqué les suivants :

Par M. Samuel Emerson : *Au général Lafayette!* Il quitta l'Europe pour donner la liberté à l'Amérique ; il retourna pour enseigner à sa patrie les moyens d'arriver au bonheur ; il revient aujourd'hui parmi nous voir le résultat de ses nobles efforts.

Par le major Porter : *A la liberté!* Puisse-t-elle être un jour universelle ; puisse chaque habitant de la terre être à même de dire qu'un seul jour, une seule heure de liberté sont préférables à une éternité passée dans l'esclavage.

Par M. Georges Lafayette : *L'amour de la liberté!* Les sentiments français, l'éducation américaine, l'ont à jamais gravé dans mon cœur.

Chacun de ces toasts fut suivi d'une triple salve d'applaudissements.

Après le dîner, le général se rendit chez M. Joseph Storer, où s'étaient réunies les dames pour lui être présentées ; et à quatre heures de l'après-midi, il partit pour Saco, où il coucha.

Le 25, en arrivant aux lignes de Portland, chef-lieu de l'état de Maine, il trouva un corps de cavalerie et la commission de cette ville qui étaient venus à sa rencontre. Le cortége se forma au milieu des citoyens accourus pour féliciter par leurs ac-

clamations leur hôte vénérable, et le général fut conduit à la salle des états.

Là le gouverneur le harangua et rappela cette époque glorieuse qui commença la renommée du général, en faisant le bonheur du peuple américain. Il parla avec chaleur des soldats de la révolution.

A ce discours, le général, plein d'une vive émotion, répondit en peu de mots, mais qui sont remarquables par la dignité et la sensibilité dont ils sont empreints.

« .... Je vous remercie particulièrement, dit-il entre autres choses, du tribut de respect que vous avez payé à notre courageuse et vertueuse armée, où, au commencement de la révolution et de ma vie, je rencontrai dans *Washington* un père, dans *Knox* un frère. Vous pouvez juger de notre union mutuelle, par la joie que nous éprouvons, mes anciens compagnons et moi, quand, au milieu de la foule des générations nouvelles, nous nous reconnaissons mutuellement. Ainsi, monsieur, dans mon constant et actif dévouement à la souveraineté du peuple, aux droits de l'homme et de ses libertés, je suis fier de penser que mes adversaires, aussi bien que mes amis, doivent avoir reconnu les principes purs et les sentiments républicains d'un soldat et d'un patriote de l'Amérique.... »

Le général reçut successivement les félicitations

des loges maçonniques et des vétérans, dont il venait de faire l'éloge d'une manière si touchante. Il se déroba ensuite un instant à l'empressement des personnes qui avaient sollicité l'honneur de lui être présentées, pour aller rendre lui-même une visite à madame Tatcher, fille de son illustre compagnon d'armes James Knox, et ne la quitta que pour le dîner, où se réunirent les autorités et un grand nombre d'invités et d'habitants de distinction.

C'est en ces mots qu'il porta le toast de remerciements :

« *L'Etat de Maine*. Encore au berceau et avant d'avoir quitté le sein de sa mère, il a brillamment contribué à écraser en Amérique l'aristocratie et le despotisme européens.

» *La ville de Portland*. Sortie des cendres de la patriotique cité de Falmouth, elle est devenue la capitale florissante d'un état florissant (1).

» Puissent le bonheur et la prospérité qu'ils doivent au gouvernement républicain toujours subsister et prendre tous les jours un nouvel accroissement ! »

De Portland le voyage du général ne devait pas s'étendre dans les autres provinces de Maine ; la

(1) Falmouth fut complètement incendié pendant la guerre.

brièveté du temps dont il pouvait disposer l'obligeait à donner quelques rapides moments à l'état de Vermont, le seul qu'il n'eût pas encore visité.

Il partit donc de Portland pour Burlington.

Le 27 juillet, il repassa par Concord, et ne put aller qu'à Claremond. On l'attendait à Windsor. La milice avait passé la nuit sous les armes; elle ne put le saluer que le lendemain matin. Il ne resta à Windsor que quelques heures, et fut coucher à onze milles de là, à Woodstock.

La députation de Burlington vint au-devant de lui jusqu'à Willistown. Les autorités l'accompagnaient ainsi que les troupes; et le général fut reçu au collége au bruit des salves d'artillerie et au son des cloches.

Le gouverneur l'ayant félicité, il répondit à sa harangue en rappelant que du haut des Montagnes vertes (1) s'était jadis élancée une troupe de patriotes, qui avaient proclamé, la première fois, sur les remparts d'une forteresse anglaise, le nom du congrès continental, malgré le voisinage de l'armée anglaise et les discordes intérieures.

Il félicita l'état de Vermont de jouir si dignement des bienfaits du nouvel ordre social américain, si supérieur, à son gré, aux institutions les moins

(1) C'est d'elles que vient le nom de Vermont.

vicieuses de l'Europe. « Ici, dit-il en terminant, la tolérance a été remplacée par la liberté religieuse; le privilége par le droit; une ombre de représentation et un compromis inégal entre des familles aristocratiques et le peuple, par une vraie représentation, par le principe de la souveraineté de la nation, et son gouvernement par elle-même. »

Mais parmi les braves qu'il avait désignés, plusieurs, après quarante ans, reparaissaient devant lui, et lui rappelaient qu'ils avaient servi sous ses ordres. Un entre autres lui présenta l'épée qu'il avait reçue de ses mains comme une récompense, un demi-siècle auparavant.

Après le dîner eut lieu la cérémonie de la pose de la première pierre pour la nouvelle aile du collége.

La soirée fut consacrée à une brillante réception chez le gouverneur, où le général put remarquer combien ces fameux habitants des montagnes, qu'un poëte a appelés les Écossais d'Amérique, ont d'avantages sur les montagnards de l'Europe; et cette différence, c'est le sentiment de leur absolue indépendance qui l'établit.

Le nom d'habitant de Vermont, dans la langue américaine, est inséparable de l'épithète de brave. Dans la guerre de l'indépendance, ils soutinrent presque toujours le plus grand effort de l'ennemi, et en purgèrent le lac Champlain. Mais c'est pen-

dant la guerre de 1812 à 1815 que leur renommée s'est complètement établie. Pendant que le commodore Chauncey se rendait maître de la navigation du lac Ontario, le commodore M'Donough armait en peu de jours une petite flotte sur le lac Champlain pour résister aux Anglais, qui déjà menaçaient Plattsburg. Les milices de Vermont s'y concentrèrent; un mémorable combat fut livré en même temps sur terre et sur mer, dans lequel la flottille anglaise fut prise et leur armée battue. Cette glorieuse affaire, qu'avaient précédée un grand nombre de combats, rendit les Américains maîtres absolus du lac Champlain; elle immortalisa l'héroïsme des habitants de Vermont, et contribua autant que la défense de New-Orléans, par Jackson, à amener la fin de la guerre.

C'est au milieu de ces dignes enfants de l'Amérique libre que le général Lafayette se trouvait maintenant. Le héros parmi des braves, le patriote au milieu des républicains, était heureux du bonheur que sa présence répandait.

Aussi, portant un toast à ces hommes courageux pendant qu'il était à Montpellier, ville de Vermont, il avait dit : « Aux habitants des Montagnes-Vertes, dont les échos ont répété sur-le-champ, dont les enfants ont vaillamment soutenu le cri de guerre républicain en faveur de l'indépendance et de la

liberté. Puissent les enfants des Montagnes-Vertes jouir de plus en plus de ces heureux résultats ! »

Vers le milieu de la nuit, il quitta la réunion brillante dont les vœux l'accompagnaient, et il fut escorté jusqu'au quai, près duquel l'attendait le bateau à vapeur *le Phénix*. A son approche ce steam-boat et un autre appelé *le Congrès*, tous deux pavoisés, illuminés et chargés d'inscriptions en transparent, lui firent le salut.

Il s'embarqua. *Le Phénix* se mit aussitôt en marche, et fut à son tour salué du rivage, qu'inondait la foule des curieux.

Le lendemain, il débarqua à Whitehall, sous une voûte formée de deux cents pavillons de toutes les nations, au milieu du bruit de l'artillerie et entre deux haies de jeunes personnes, qui jetaient une telle profusion de fleurs et surtout de roses sous ses pas, qu'elles formaient un véritable tapis, tout autour de l'arc en laurier qui était dressé sur le pont. Les boutiques étaient garnies de rubans, les maisons décorées de tapis, et toute la population assistait au débarquement.

Au milieu de cet éclat inaccoutumé, on remarquait sur le bateau à vapeur un phénix doré, placé dans une couronne, sur le piston de la machine, qui lui imprimait un mouvement continuel. Au repas qui lui fut donné à Whitehall, il rappela dans

un toast un des faits les plus remarquables de la guerre de l'indépendance. Le général Bourgoyne avait dit en plein parlement à Londres, que ce qu'il appelait les rebelles d'Amérique étaient si peu capables de résister, qu'il se chargeait, avec cinq mille hommes de troupes, de traverser le pays, depuis le Canada jusqu'à Boston, où il prendrait des quartiers d'hiver. Il s'embarqua en effet, avec son armée, sur le lac Champlain, il débarqua à Whitehall, et non loin de là, à Sarratoga, il fut forcé de capituler, et passa, il est vrai, l'hiver à Boston, mais comme prisonnier de guerre. C'est le fait décisif, dans la guerre de l'indépendance, que le général Lafayette rappela en disant :

« *Whitehall.* Puisse cette ville jouir à jamais des avantages résultant pour elle de la manière dont la prophétie du général anglais s'est accomplie! »

M. Lafayette ne pouvait consacrer aux habitants de Whitehall que bien peu d'instants. Un évènement national l'attendait à New-York. Il quitta donc l'état de Vermont, et le 1er juillet, il passait pour la seconde fois à Troy, où il était aussi impatiemment attendu qu'il l'avait été un an auparavant.

Cependant on se préparait à New-York, comme dans tout le reste des États-Unis, à célébrer l'anniversaire de la déclaration d'indépendance. La pré-

sence du général devait donner à cette fête nationale un éclat inaccoutumé. Qui plus que lui pouvait, dans une telle journée, avoir des droits aux hommages des Américains? Il leur semblait, en le voyant, que le bienfait de leur liberté datât de peu de jours; ils goûtaient à la fois l'activité d'une joie toute nouvelle et le bonheur de l'expérience qu'elle n'était point trompeuse.

En 1774, un congrès général des États-Unis s'était réuni à Philadelphie. Son premier acte avait été cette déclaration des droits qui a servi de modèle à toutes les constitutions libérales qui ont été faites depuis dans les deux mondes. Il avait ensuite tâché, par des négociations pleines de dignité, de traiter avec l'Angleterre, en même temps que, mettant les armes aux mains de tous les citoyens, il avait repoussé par la force l'oppression de la métropole. Lorsque enfin il se fut convaincu que tout projet d'accommodement devenait chimérique, lorsque Franklin, à son retour d'Europe, eut déclaré que le joug seul ou la liberté était devant lui, il se convainquit que désormais l'Amérique devait être libre. Le triomphe des armées nationales, les nouvelles menaces de l'Angleterre irritaient l'esprit public; mis hors la loi des nations par l'Angleterre, qui, par un acte solennel abandonnait les propriétés américaines publiques et privées au premier occupant, les peuples

des États-Unis ne pouvaient plus, à aucune condition, s'en reconnaître les sujets. Un cri unanime appela alors l'indépendance. Au congrès, M. Henri Lee, député de Virginie, fit la motion de la déclarer.

« Puisque notre union avec l'Angleterre, dit-il, » ne peut nous assurer la liberté et le bonheur, qui » font l'objet de nos vœux, rompons ce nœud fatal, » et osons conquérir pour jamais ce bien dont nous » jouissons déjà. Ce n'est plus ici la liberté orageuse » de Rome et de la Grèce, que nous revendiquons, » ce n'est plus le privilége de quelques patriciens : » c'est la propriété de tous. Les nations attentives » se promettent de notre victoire une existence » plus libre et plus douce. N'écoutons plus la voix » de l'Angleterre, ses promesses sont des trahisons; » ne nous livrons point à sa foi, donnée et violée si » souvent dans cette querelle, cette foi britannique » qui sera plus honteusement célèbre encore que la » foi punique. Confions-nous à la liberté, source des » sages conseils et mère des grands hommes. L'astre qui éclaira les Grecs, les Suisses, les Hollandais, quand ils fondèrent ou conquirent la » liberté, luit aussi sur nos têtes ; leurs glaives ne » se sont point émoussés en passant dans nos mains. » Hâtons-nous de préparer un asile où l'infortune » puisse échapper à la tyrannie; que l'Amérique ait

» à son tour ses Lycurgue et ses Numa; qu'elle soit » indépendante. »

« La proposition de Lee, dit un historien, fut accueillie avec une joie calme; pour plus de maturité, la délibération fut ajournée. Les états de Pensylvanie et de Maryland, qui hésitaient d'abord, donnèrent de nouveaux pouvoirs à leurs députés. Enfin le congrès reprit sa délibération, et le 4 juillet 1776, sur le rapport de Thomas Jefferson, B. Franklin et J. Adams, la déclaration d'indépendance fut arrêtée. C'était l'application solennelle des *droits* déclarés par le premier congrès. Le préambule énonçait les principes du congrès sur les droits politiques des peuples. « Lorsqu'une suite » d'abus et d'usurpations, disait-il, tendant inva- » riablement au même but, montre évidemment le » dessein de réduire un peuple sous le joug d'un » despotisme absolu, il a le droit et il est de son » devoir de repousser un pareil gouvernement, et » de pourvoir par de nouvelles mesures à sa sûreté » pour l'avenir. » Venait ensuite la déclaration conçue en ces termes :

« A ces causes, nous, les représentants des États- » Unis d'Amérique, assemblés en congrès général, » attestant le Juge suprême de l'univers de la droi- » ture de nos intentions, au nom et de l'autorité du » bon peuple de ces colonies, publions solennelle-

» ment et déclarons que ces colonies unies sont et » doivent être de droit des États libres et indépen- » dants, qu'elles sont franches et exemptes de toute » obéissance envers la couronne britannique..... Et » nous reposant fermement sur la protection de la » providence divine, nous engageons mutuellement » l'un envers l'autre, pour le maintien de la présente » déclaration, nos vies, nos biens et notre honneur. »

» Telle fut cette déclaration célèbre, monument d'audace et de sagesse, et qui seule put préserver les colonies de leur perte au moment où, sans argent, sans arsenaux, avec de simples milices, elles allaient lutter contre toutes les forces réunies de la Grande-Bretagne. Elle constitua les colonies en république, sous le nom des *Treize États-Unis d'Amérique.* »

C'est pour la célébration de l'anniversaire de cet acte que toute l'Amérique faisait des préparatifs aux premiers jours de juillet 1825; et toutes les provinces enviaient à New-York le bonheur d'avoir pour témoin de ces solennités le général Lafayette.

Une immense quantité d'étrangers, de soldats de la révolution, de citoyens des campagnes, de milices des villes voisines, grossissait la population de New-York. Une pluie légère, qui était tombée la veille, avait abattu la poussière, et une journée magnifique favorisait l'empressement universel.

Dès le matin toute la milice était sous les armes. Le général, que les autorités étaient venues chercher, se rendit de l'île Longue à Brooklin, lieu célèbre par une bataille sanglante que les Américains y perdirent autrefois, où est situé l'arsenal de New-York, et où l'on fonde maintenant une université et une bibliothèque pour les ouvriers, classe intéressante dans laquelle le gouvernement américain se fait un devoir de répandre l'instruction. Le général Lafayette y posa la première pierre de ce dernier monument ; après quoi il revint à New-York, où il fut reçu par les enfants des deux sexes, agitant des bannières chargées d'emblèmes, par les compagnies des ouvriers tailleurs, cordonniers, boulangers, tailleurs de pierre, tonneliers, maîtres d'équipage, qui l'accompagnèrent à l'église, où il assista au service divin. Après un sermon, qui avait pour objet la solennité de cette grande journée, et qui, selon l'habitude américaine, était plein d'idées fortes et libérales, la déclaration d'indépendance fut lue aux assistants, qui l'écoutèrent avec un profond recueillement.

Le cortége s'étant ensuite rendu sur la place publique, les troupes exécutèrent plusieurs manœuvres avec une précision étonnante pour des corps de milices, et le général les passa en revue au bruit des salves d'artillerie. Partout son image

était répétée, et sur l'un des drapeaux de ces braves était même peint le portrait équestre du vieux champion de la liberté.

Il se rendit ensuite au palais du sénat au milieu de la foule, qui, depuis plusieurs heures, en inondait les avenues, et où il fut reçu par le gouverneur. Les commissaires étant venus l'avertir que le sénat était en séance, il fut introduit par le vice-gouverneur Talmadge, comme président du sénat; il était accompagné par le conseil de la cité, les cincinnati, le comité d'arrangement. Le sénat le reçut debout; après quoi le président lui adressa un discours, que la rapidité de notre esquisse ne nous permet pas de reproduire en entier. Il lui disait en finissant :

« Ce fut votre participation à une pareille cause et à l'accomplissement de pareils faits qui vous attirèrent la reconnaissance, les respects et l'amitié de cette nation. Cette amitié vous a suivi dans tous les évènements de votre vie; elle vous a toujours trouvé, dans les moments d'épreuve, fidèle à la liberté, à l'ordre, au gouvernement des lois. L'enthousiasme de la jeunesse put vous attacher à notre cause; la fermeté de l'âge viril et le besoin de résister à l'oppression vous ont soutenu lorsque vous souffriez dans les prisons d'Olmutz; mais un amour vertueux de la liberté nationale put seul vous rendre

capable de résister aux séductions du pouvoir et aux attraits de l'ambition, lorsqu'une grande révolution, vous plaçant à la tête de la garde nationale de France, vous invitait à vous emparer de l'autorité. Ce fut alors que vous sûtes éviter le danger; ce fut alors que l'appât du pouvoir fut sans empire sur l'amour des principes, et que la vertu n'eut point à lutter contre l'ambition. C'est dans de pareils moments, c'est en présence du pouvoir et de la reconnaissance des peuples, qui semble tout permettre, que la faiblesse humaine court le plus de dangers. On voit alors faillir à leurs devoirs les César, les Napoléon, les Iturbide; on voit alors triompher les Washington, les Bolivar, les Lafayette. » A ces vérités flatteuses, mais si bien méritées, le général répondit en peu de mots.

« Le 4 juillet, dit-il, a été l'ère d'un nouvel ordre social, jusqu'ici sans exemple, fondé sur la souveraineté du peuple, sur les droits naturels de l'homme, et sur l'application complète du principe qu'une nation a le droit de se gouverner elle-même. Ses résultats ont surpassé les plus ardentes espérances. Le problème a été résolu par le fait et de la manière la plus heureuse.....

» Vous voulez bien me féliciter, monsieur, de ma visite aux vingt-quatre états de l'Union. Pendant cette heureuse visite, j'ai dû admirer à chaque pas

des prodiges de création et de perfectionnement; mais nulle part ils ne frappent davantage que dans l'état de New-York. La partie de l'ouest de cet état, que j'avais laissée déserte, je la retrouve couverte de villes florissantes, de campagnes bien cultivées, de manufactures en pleine activité, et coupée par l'admirable canal qui est devenu le moyen d'un commerce immense. Et tout cela n'est que la conséquence de l'esprit républicain, et de l'établissement de l'indépendance et de la liberté.

» Le plus grand honneur qui pût m'être réservé était d'entendre associer mon nom à ceux des deux grands hommes que vous venez de citer. Le premier est placé dans mon cœur filial au-dessus de tous les autres hommes, et je serai toujours fier d'avoir été son fils adoptif et son fidèle disciple. Quant au second, il n'a pas d'admirateur plus passionné que moi; et qu'il me soit permis d'observer que ce que mes amis et moi nous avons seulement essayé sur un autre hémisphère, a été heureusement effectué dans l'Amérique du sud sous l'auspice de ses talents et de ses vertus.

» Mais dans les témoignages de bienveillance dont me comblent les citoyens de l'état de New-York et leurs représentants, il m'est bien doux de reconnaître une bonté qui, si elle est au-dessus de mes mérites, est égalée par les sentiments de dé-

vouement éternel, de respect et de gratitude que je leur ai voués. »

Après la séance du sénat il y eut réunion dans la salle du gouverneur. Les consuls de France, de Colombie, du Mexique, de Russie, d'Espagne, d'Allemagne, de Suède, etc., y assistaient; le général Lallemand et le professeur List, de Wurtemberg, y avaient aussi été priés. M. Lafayette reçut de toute l'assemblée les témoignages les plus flatteurs de respect et d'amitié.

De cette réunion, le général se rendit à la séance que tint la société de Cincinnatus, et revint ensuite à City-Hall assister, avec les étrangers de distinction que nous venons d'indiquer et les autorités de l'état, au banquet que le comité d'arrangement y avait fait servir.

La salle était décorée de guirlandes de roses rouges et blanches, emblèmes de la France et de l'Amérique. Au milieu des autres ornements, on remarquait le portrait de Bolivar, à la droite duquel on avait placé celui du père de la patrie, Washington. A gauche, était celui de M. Clinton, gouverneur de l'état.

Lorsque, après le repas, on eut porté parmi les diverses santés celle du général, en souhaitant qu'il pût emporter dans son pays natal les vœux de toute la république américaine, il se leva, et

ayant offert ses remerciements pour l'honneur qu'on lui faisait, dans ce grand anniversaire de l'ère de la liberté américaine et de l'espoir de la liberté universelle, il donna le toast suivant :

« *L'indépendance nationale et la liberté républicaine.* Si l'on demande ce qu'elles peuvent produire en peu de temps, la ville de New-York et le grand canal de l'Ouest répondront. »

Une personne lut ensuite la traduction en vers anglais de la pièce de poésie que M. Pillet lui avait adressée dans la même ville, un an auparavant, et dont nous avons donné quelques passages (1).

A neuf heures du soir, il se rendit au théâtre du Parc, où la foule l'attendait et le salua à son entrée et à sa sortie.

Un magnifique feu d'artifice, tiré dans Castle-Garden, où dix mille personnes s'étaient réunies pour le voir, termina cette journée, pendant laquelle son nom fut associé à tous les souvenirs de l'époque qu'on célébrait.

Jamais anniversaire n'avait été aussi brillant, jamais la présence d'un seul homme n'ajouta autant aux inspirations d'une grande réunion d'hommes fêtant leur propre liberté. Mais cet homme était

(1) *Voyez* première partie, page 65.

Lafayette; mais ces citoyens réunis étaient les Américains.

Le général, après les émotions d'une aussi grande journée, avait besoin de quelque repos. Il consacra plusieurs jours à l'amitié, dont les témoignages publics d'affection des Américains le sevraient depuis long-temps. Il ne fit trève à cette espèce de retraite que pour assister, le 9 juillet, à l'ascension de l'aéronaute Robertson, qui la fit en uniforme français et aux acclamations d'une foule innombrable.

Dans le même intervalle il reçut les députations de différentes villes. Il fit également quelques courses, dont une particulièrement doit être rappelée. Il avait reçu l'invitation d'aller à Sandy-Hoock, ce qui fut exécuté. Il montait le canot *l'Étoile*, conduit par les mêmes marins qui, un an auparavant, avaient, avec le même canot, soutenu une joute contre la chaloupe de la frégate anglaise *l'Huzar*, où ils avaient remporté le prix. Le capitaine de la frégate avait défié l'équipage d'une corvette américaine, et, en présence de tous les citoyens de New-York, il avait perdu la gageure. C'était dans le canot vainqueur qu'après un an le général Lafayette était conduit. Lorsque l'on fut de retour de Sandy-Hoock à la côte, les marins entourèrent le général, et l'un d'eux, portant la parole en leur nom, le pria d'ac-

cepter le présent qu'ils lui faisaient de leur canot; témoignant le désir qu'il fût transporté à Lagrange, pour qu'il lui rappelât le souvenir de ses amis, la perfection des arts mécaniques en Amérique, et la grande devise de la marine de l'Union : Liberté du commerce et droits des marins.

Ce présent fut reçu avec une vive satisfaction de la part du général. Il témoigna sa reconnaissance aux cinq rameurs victorieux qui étaient venus le lui offrir, et les chargea de transmettre à leurs compagnons ses remerciements, et les souhaits d'un vétéran dévoué à leur belle devise : *Liberté du commerce et droits des marins.*

Cependant le moment de la séparation avec les habitants de New-York était venu. Le 14 juillet il quitta cette ville pour n'y plus retourner. Les autorités et le peuple vinrent assister à son départ. Une tristesse religieuse était empreinte sur tous les visages ; et, quoique les quais fussent couverts d'innombrables citoyens, un silence profond et solennel régnait, et il ne fut troublé que par le dernier adieu.

Avant que de retourner à Philadelphie, le général se dirigea sur Morris-Town, ville du Jersey, en s'arrêtant successivement quelques instants à Hackensac et à Paterson. Aux limites de l'état d'York, au pont de Pine-Brook, il avait été reçu par la cavalerie d'Hanovre et conduit à Vipany où

il avait trouvé les troupes de Morristown. Il fut reçu dans cette dernière ville au bruit des cloches et du canon, et avec les témoignages accoutumés de vénération.

Le lendemain il reprit son voyage par Newarck. En passant il visita la maison d'éducation de Bottle-Hill et descendit par New-Brunswick à Philadelphie. Tout se passa de même dans cette partie de la route; seulement une des voitures de sa suite ayant versé, M. Levasseur, son secrétaire, fut légèrement blessé. Cet évènement n'eut aucune suite fâcheuse.

En arrivant sur la Delaware il s'était embarqué sur un bateau à vapeur. Le 16, à deux heures, il était à Bordentown, et le même soir il débarquait à Philadelphie.

Quoiqu'on ne sût pas son arrivée, le steam-boat fut salué par les batteries. Suivi par *le Trenton*, *le Delaware* continua sa marche jusqu'au nouvel arsenal, où le général mit pied à terre. Il fut immédiatement conduit à l'hôtel Franklin, au milieu de la foule qui, en se pressant autour de lui, restait dans un calme religieux, le laissant dans cette liberté, ce *confort* qui convenait à ses fatigues après un long voyage. Cette réception, matériellement différente de la première, et toute dans le caractère grave du peuple de la Pensylvanie, n'en fut

pas moins touchante. Le général, qui en avait été vivement ému, sut bien l'exprimer, lorsqu'après le repas qui eut lieu à l'hôtel Franklin, le jour même de son arrivée, il porta ce toast : « La grande et belle ville, qui jadis me reçut comme une recrue, et maintenant m'accueille comme un vétéran ! »

Pendant son séjour, il continua de recevoir, comme à sa dernière visite, dans la salle de l'indépendance.

Les scènes de son séjour à Philadelphie ont trop de ressemblance avec tout ce que nous avons raconté jusqu'à présent pour que nous en donnions le détail ; mais nous le suivrons rapidement dans ses excursions autour de cette ville et en Virginie.

La compagnie des pêcheurs de Schuylkill, fondée, en 1731, par des citoyens distingués de Philadelphie, possède une jolie habitation de l'autre côté de la rivière de ce nom. Leur petit territoire forme une sorte de république à part; ils ont un costume particulier pour leurs jours de cérémonie : cette institution a pour but des actes de bienfaisance et d'innocentes distractions. Le général ne crut pas devoir se refuser au désir des sociétaires, et assista à une de leurs séances.

Cependant les Pensylvaniens et les Virginiens, qui se souvenaient de l'anniversaire d'York-Town, voulaient célébrer dignement plusieurs autres

grandes journées de la guerre de l'indépendance, dont le théâtre est situé presque entre les deux états.

Ils obtinrent du général qu'il se rendrait à Germantown, ce qui eut lieu le 20 juillet. De là, les membres de la loge d'Hiram le conduisirent, accompagné par la milice du pays, sur le champ de bataille révolutionnaire; la promenade fut continuée jusqu'à Baron-Hill, en vue même des lieux où il opéra avec tant de bonheur et de succès sa fameuse retraite du 20 mai 1778, et où il s'acquit la renommée d'un habile tacticien.

De retour à Philadelphie, il en repartit le 25 pour Wilmington.

Les habitants de cette ville avaient tout préparé pour une scène vraiment patriotique : c'était la visite du champ de bataille de Brandywine. Le 11 septembre 1777, le général Howe, à la tête des forces britanniques, qui avaient débarqué peu de jours auparavant dans la partie du Maryland la plus voisine de Philadelphie, attaqua le généralissime Washington, qui avait pris position entre Wilmington et Lancastre, sur la rive gauche du Brandywine. Malgré le courage héroïque des Américains et des officiers français de l'armée, le dévouement et la tactique des généraux, de faux avis amenèrent une hésitation qui fit perdre la

bataille. M. Lafayette, pendant qu'il s'efforçait par ses paroles et son exemple de rallier les troupes, fut blessé à la jambe. Il continua cependant à faire son devoir, comme soldat en combattant, comme général en rétablissant l'ordre. C'était la première affaire à laquelle il assistait en Amérique, et sa conduite fit voir que l'estime qu'on lui avait déjà accordée était méritée. La perte de la bataille amena la prise de Philadelphie. Mais la prise de la capitale dans une république fédérative, où toutes les villes ont une égale importance, ne pouvait entraîner la conquête du pays; et peu de temps après les Anglais furent obligés de l'évacuer.

Déjà à Bunker's-Hill les Américains, qui ne voient dans les évènements de l'ancienne guerre que l'influence qu'ils ont exercée sur leur liberté, avaient célébré leur défaite devant Boston comme ils eussent célébré un succès; parceque, en effet, Bunker's-Hill fut éminemment funeste aux Anglais vainqueurs. A Wilmington c'est encore une défaite qu'ils allaient rappeler, mais une défaite qui exalta l'opinion publique, et amena le triomphe de l'indépendance.

Un grand nombre de généraux et d'officiers de distinction s'étaient rendus à Wilmington, auprès de M. Lafayette, dès la veille du jour fixé pour la visite au champ de bataille; tandis que d'un autre

côté les curieux et les troupes de plusieurs comtés s'étaient tous portés sur le lieu même de l'action.

Le 26 juillet, le général, entouré d'un nombreux cortége, se rendit à Chadsfort, position importante de cette grande journée, où étaient déjà les troupes du comté de Chester, la cavalerie volontaire de Delaware, et le comité de cet état. Le concours était immense, et un grand nombre de voitures et de personnes à cheval y figuraient.

A ce point sont les restes d'une vieille redoute, et c'est là que fut le campement de Washington.

A midi le général arriva sur le théâtre de l'action. En approchant du Brandywine, il dit : « Ce ne peut pas être ici que nous passâmes; ce doit être plus haut. » On reconnut en effet que le passage s'était effectué au-dessus du point où l'on était alors.

A Chadsfort, on rencontra une foule de soldats de la révolution, et avec eux le général français Bernard, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler.

Le cortége se forma sur-le-champ, et se mit en marche aux lieux où l'armée fut campée la veille de la bataille.

Bientôt le général reconnut et indiqua la place qu'avaient occupé, le jour de l'action, la brigade du

général Wayne et les chasseurs de Maxwell, qui attaquèrent les premiers.

Il s'arrêta ensuite devant la maison de Gédéon Gilpin, chez lequel il avait passé la nuit, la veille de la bataille. Ce vieillard était retenu au lit par ses infirmités; le général le vit, et en fut reconnu; le vieillard versait des larmes d'attendrissement au souvenir de l'époque de gloire et de jeunesse que cette scène lui rappelait.

Le quartier général de la cérémonie avait été établi au même lieu où fut placé celui de Washington. En y arrivant, M. Lafayette indiqua les positions occupées par les divers corps de l'armée républicaine. Il montra même la place où il fut blessé en combattant.

C'est là qu'il assista aux manœuvres des troupes rassemblées pour cette fête nationale et militaire, où la joie publique célébrait avec une égale ardeur la résistance à l'oppression, qu'elle fût heureuse ou malheureuse. Une fête donnée sur un champ de bataille par un peuple délivré, qui y avait combattu pour la liberté, à celui qui quitta les faveurs de la cour et les biens de la fortune pour venir s'ensevelir sous des ruines ou triompher avec ce peuple; quel spectacle à la fois rare et touchant! Et le général Lafayette assistait pour la troisième fois en Amérique à une scène semblable. Quelle

profonde moralité a dû résulter de ces cérémonies pour les assistants, qui presque tous appartenaient à des générations nouvelles! Quelle impression durable a dû en ressentir la nation tout entière! Quels souvenirs féconds en recueilleront les descendants de ce peuple nouveau, qui grandit sous l'empire de pareilles leçons!

Un banquet avait été préparé dans le pavillon de M. Samuel Johns. Des débris d'armes et les boulets recueillis sur le champ de bataille y sont conservés; et ce fut au milieu de ces vivants souvenirs de la Journée de Brandywine que les convives américains passèrent quelques heures avec leur hôte.

Le lendemain il partit pour Lancastre. A Humphry-Ville, c'est-à-dire sur la limite de la Delaware et de Pensylvanie, il rencontra la commission de cet état qui était venue au-devant de lui et qui l'accompagna à West-Chester. Il y fut harangué par son vieux compagnon d'armes le colonel Clayland.

Nous retrouverons dans cette Pensylvanie, séjour d'hommes sages et religieux, ce que déjà nous y avons vu, les idées morales et théosophiques dominant la société, et toutes les scènes auxquelles nous assisterons seront empreintes d'une gravité qui ne sera pas sans charmes.

Ainsi lorsqu'à West-Chester le général prit place au banquet qui lui avait été préparé, le docteur

Latta fit une invocation improvisée pleine d'onction et de force.

« Père céleste, dit-il, nous te rendons grâce des bienfaits dont tu as comblé la nation américaine, et dont ce jour nous retrace le souvenir. Nous te rendons grâce d'avoir versé dans le sein de nos pères l'amour pur de la liberté, et de leur avoir inspiré pendant notre enfance le désir et la force de la conquérir. Nous te rendons grâce de ce que ce même esprit fut porté sur une terre lointaine et de ce que tu mis dans le cœur de l'étranger dont nous fêtons aujourd'hui la présence, le désir d'épouser notre fortune et nos dangers ; de ce qu'au milieu des épreuves auxquelles il a été exposé tu as épargné sa vie précieuse pour lui permettre, après un laps de quarante-huit ans, de revoir notre pays, d'y recevoir les tributs d'admiration du peuple, et d'y reconnaître les fruits de cette indépendance qu'il a si puissamment concouru à fonder. »

A la fin du repas le général porta un toast au comté de Chester et à la mémoire de son brave citoyen le général Wayne. « Puisse, dit-il, le sang si glorieusement versé par lui et par des milliers d'autres pour la cause de l'indépendance être pour les générations futures un gage éternel de républicanisme et d'union fédérale. »

Le comité de Lancastre s'était rendu à Chester.

Lorsque M. Lafayette eût quitté cette dernière ville et qu'il fut arrivé aux limites de Lancastre, il fut reçu par une brillante réunion de citoyens qui se formèrent aussitôt en cortége; trois voitures attelées de quatre chevaux blancs étaient destinées au guerrier voyageur et à sa suite. C'est avec cette escorte civique qu'il arriva à la ville, aux portes de laquelle le maire le reçut et lui témoigna, au nom des habitants, toute la satisfaction qu'ils avaient à le recevoir au milieu d'eux. Cette réception à Lancastre est plus particulièrement remarquable que toutes celles faites en Amérique: si, au nord et au sud, il a pu dire qu'il avait vu des hommes, de mœurs et de langages différents, régis à leur commun avantage par un même gouvernement démocratique; ici il voyait réunis des hommes tirant leur origine de plusieurs pays de l'Europe et de l'Amérique, et vivant en bonne harmonie, dans le sein du bonheur privé et de la prospérité publique, sous l'égide des mêmes institutions. Cette particularité l'avait puissamment pénétré de l'idée que ni la grandeur d'un état, ni la différence des mœurs des habitants de ses provinces ne sont un obstacle à l'établissement et à l'administration du gouvernement républicain, qui se base sur une égale appréciation des intérêts de tous. C'est aussi ce qu'il exprime avec force dans sa réponse au maire

de Lancastre, en lui disant entre autres choses :

« J'ai plus d'une fois pensé, durant mon heureux voyage à travers les vingt-quatre états de l'Union, au bonheur que j'aurais à voir cette belle partie de la Pensylvanie si vantée par sa vertu, son industrie et le bonheur dont jouissaient ses habitants, avant même qu'ils eussent éprouvé les immenses avantages matériels et moraux qui ont été le prompt résultat de l'indépendance nationale et de la liberté républicaine. Je suis d'ailleurs heureux de penser que la ville et le comté de Lancastre ont eu une si grande part à ces étonnants changements. Ne semble-t-il pas en effet, monsieur le maire, que la Providence, pour favoriser la cause des droits sacrés du genre humain, ait voulu qu'il se trouvât en Amérique plusieurs associations d'hommes, alliées plus particulièrement aux différentes nations de l'Europe, comme le sont, par le sang allemand qui y domine, ce comté et le comté voisin? N'a-t-elle pas voulu montrer par cet exemple avec quelle facilité les principes de la liberté et de l'égalité sur lesquels se fonde un gouvernement populaire pourraient faire le bonheur des autres nations?

» Comme la pratique de ces principes, les hommes de la révolution sont chers à tous les cœurs américains. J'ai eu de nombreuses occasions de le reconnaître...... »

Il est inutile de dire que le général fut à Lancastre l'objet d'un empressement universel. Les corps constitués, les sociétés savantes, les corps d'ouvriers et les milices vinrent tour à tour lui exprimer la reconnaissance nationale. Nous ne fatiguerons pas ici l'impatience du lecteur par le détail de ces diverses cérémonies. Une seule doit ici être particulièrement rappelée. Le clergé de tous les cultes siégeant dans la ville et les lieux circonvoisins se réunit spontanément et vint en corps le visiter; et certainement dans la Pensylvanie, terre de tolérance et d'union, rien que leur propre impulsion ne put être ressentie par les ministres de toutes les sectes, lorsqu'il firent cette démarche, qui démontre encore plus que tout le reste combien les différentes classes de la société ont pris part aux réjouissances jusqu'ici sans exemple qui ont accompagné le voyage de l'hôte national.

Selon les habitudes évangéliques, le discours prononcé au nom du clergé en venant visiter le général était d'une certaine étendue. Nous ne le reproduirons pas ici; mais on jugera et de son esprit et de son importance par la réponse courte mais expressive du général.

« Je reçois, dit-il, avec une profonde reconnaissance les témoignages d'estime et de bonté que les ministres de la religion, dans cette ville et les

lieux environnants, ont bien voulu me donner, et que vous m'exprimez, monsieur, d'une manière si touchante. Durant mon heureux voyage dans les différents états de l'Union, j'ai trouvé dans tous les lieux que j'ai parcouru une source de continuelles jouissances. J'ai souvent eu l'occasion d'observer la vénération qu'inspire le clergé de toutes les dénominations, dont les membres, apôtres des droits de l'homme, sont les organes toujours conséquents d'une religion originairement fondée sur les principes de liberté et d'égalité et sur l'élection des ministres évangéliques par le peuple. »

Ces discours, ces cérémonies ont un cachet particulier et qui n'est propre à aucun autre lieu, à aucun autre temps qu'à l'Amérique au 19e siècle. Il serait contraire au rôle que nous nous sommes imposé, celui de simple narrateur des faits, de vouloir les analyser. Il suffit d'en rapporter des extraits pour les faire juger. L'Amérique unie ne ressemble en rien à l'Europe, et les principes qui y sont professés par la haute classe de la société, celle des hommes instruits, semblent entendre l'organisation sociale à l'inverse des classes supérieures du reste du monde. Elle est fière de la belle tentative faite dans le nouvel hémisphère dans l'intérêt des idées d'égalité, et des dispositions de tous pour le maintien d'un état de choses si conforme aux be-

soins de l'espèce humaine, si favorable à sa félicité.

On n'attend pas de nous que nous nous attachions d'une manière absolue à suivre le général dans tous les lieux où l'ont appelé les vœux des habitants. Quelques scènes imposantes réclament encore notre attention ; nous nous hâterons d'y arriver, nous contentant d'indiquer les dernières courses du général en Virginie.

En quittant Lancastre, il s'était rendu à Baltimore, dont les autorités étaient, selon l'usage, venues à sa rencontre jusqu'à Port Déposit, où plusieurs centaines de personnes l'attendaient. Il dit adieu aux autorités de Lancastre, et s'embarqua sur un steamboat, accompagné de la commission et de son digne ami, le colonel Bentalou, dont nous avons déjà parlé. Le bateau descendit le Susquehannah, et en passant devant le Havre de Grâce, on dut s'y arrêter une heure pour satisfaire à l'empressement des citoyens de cette ville et donner au général le temps de recevoir leurs félicitations.

Il continua ensuite sa route. Du bateau on apercevait ces mêmes champs qu'illustra sa valeur quarante ans auparavant; on voyait se déployer les belles plaines et les riches coteaux de Maryland. Cependant c'était une fête continuelle à bord; et du rivage, de fréquentes acclamations appelaient l'attention des voyageurs.

Le général arriva à Baltimore le samedi 30 juillet. Le lendemain il y assista au service divin, et le lundi, 1er août, il partit pour Washington, où il entra accompagné d'un des fils du président des États-Unis, qui était venu à sa rencontre. Dans cette ville il goûta quelques jours de repos, et commença à s'occuper de préparer son départ pour l'Europe.

Mais, avant cette pénible séparation, il devait éprouver quelques sensations bien douces et qui ne sont réservées qu'à bien peu d'hommes ; il devait se trouver à la même table avec son vieil ami, l'ex-président Monroe, le président actuel, John Quincy Adams, avec les deux ex-présidents Madison et Jefferson. Il devait être accompagné par eux dans une de ses courses triomphales.

Il partit en effet de Washington, le 6 août, avec le président, pour aller rendre visite à M. Monroe, à son habitation de Loudoun, à neuf milles de Leesburg. Il y demeura trois jours. Là vinrent le chercher les habitants de Leesburg, et il se rendit dans cette ville avec le président et l'ex-président, escorté par les troupes du comté de Loudoun. Avant que d'y faire son entrée au milieu d'une double haie d'enfants des deux sexes des écoles, et de dix mille assistants, il vit, de dessous un grand chêne, à l'ombre duquel on l'avait prié de prendre place, défiler les troupes devant lui.

A son arrivée, on lui rendit les honneurs accoutumés. L'orateur lui adressa un discours très remarquable, où il rappela la belle et décisive campagne de Virginie en 1781. Le général, en lui répondant, dit, que le secours généreux que les Virginiens reçurent alors de leurs frères du nord sauva la liberté et assura à jamais l'union entre les différentes parties de la fédération. Il ajouta que le levain de la liberté (expression du discours auquel il répondait) fermentait dans tous les esprits en Europe. Un repas, auquel il siégeait entre les magistrats de la ville et ceux des États-Unis qui l'accompagnaient, termina la journée. Au toast qui lui fut porté, il répondit: «Puissent les heureuses conséquences de la possession de la liberté républicaine être aussi durables pour les habitants de ce comté, que le message présidentiel de leur concitoyen, le colonel Monroe, l'an passé, a été utile aux républiques-sœurs de l'Amérique sud, par sa prodigieuse influence sur les conseils anti-républicains de l'aristocratie et du despotisme européen!»

On se souvient que M. Monroe était présent au repas où fut porté ce toast, qui excita une vive émotion.

Le lendemain matin, le général repartit pour Washington avec le président Adams, M. Monroe retourna chez lui, où il devait bientôt le revoir.

Peu de jours après, le général quitta de nouveau Washington pour une course plus longue dans la Virginie. Il se rendit à Albemarle, dans le comté d'Orange, à Cullepepper, à Fauquier, à Warenton, à Buckland; et cette partie de son voyage n'est pas la moins intéressante. En effet, à Albemarle, il fut rejoint par l'ex-président Monroe. Ce magistrat était le chef de la république lors de l'arrivée de M. Lafayette en Amérique, ce fut lui qui le reçut solennellement. Aujourd'hui il se mêlait à la foule des citoyens pour accourir au-devant de l'hôte américain et pour accompagner son ami dans quelques unes des villes de Virginie. Rien ne montrait en lui l'ancien président, si ce n'est la vénération dont il était l'objet. M. Monroe accompagna le général dans la visite qu'il fit aux ex-présidents Madison et Jefferson, et l'on put voir réunis, pour fêter le vieux champion de la liberté, trois anciens chefs de l'état, heureux quoique rentrés dans la vie privée, et tous trois chéris de ceux qu'ils ont gouvernés. L'Amérique est le seul pays où les hommes qui ont tenu le timon des affaires rentrent dans le sein de la nation sans lui faire éprouver de secousses, sans regret de la puissance, sans être exposés à des vengeances; élevés au pouvoir par un suffrage exempt de passions, ils le quittent lorsqu'ils ont fait leur temps. Quel serait partout ailleurs le

souverain qui vivrait heureux parmi ses anciens sujets, après être descendu du trône? ne lui resterait-il pas au moins l'orgueil d'aller cacher son abaissement sur une terre étrangère? Sa présence même au sein de la nation ne serait-elle pas la cause ou le prétexte de fréquents désordres? Dans quel temps et dans quel pays a-t-on jamais vu les trois chefs successifs de la suprême magistrature, rentrés dans la vie privée, se visiter l'un l'autre et offrir au monde l'exemple d'une unité de principes et de sentiments qu'on trouverait à peine parmi trois des plus obscurs citoyens. Honneur au peuple moderne qui a montré ce dont l'histoire des peuples les plus heureux de l'antiquité ne nous avait légué aucun exemple! Honneur au peuple qui paie ses anciens magistrats par une juste vénération et ses anciens défenseurs par de nobles triomphes!

Le vénérable Adams manquait seul à cette solennelle entrevue. Des présidents survivants de l'Amérique, lui seul n'avait pu accompagner les derniers pas de l'hôte de la nation sur le territoire de l'Union. Mais son fils, président en exercice, y assistait, et le rappelait vivement au souvenir de ses concitoyens.

C'est en suivant cette tournée dans tous ses détails que l'on voit se confirmer tout ce que nous avons rapporté des principes répandus chez les Américains. A l'université d'Albemarle, nous voyons

porter un toast au martyr Riégo, que l'on célèbre par ces vers :

Quel sacrifice a droit de plaire,
Aux yeux de la Divinité,
Plus qu'un sang généreux répandu sur la terre
Pour la patrie et pour la liberté!

Un autre est porté à Bolivar, qui, pareil au condor, s'est élancé du haut des monts du Pérou et couvre et protège cette vaste république de ses ailes puissantes.

A Culpepper, nous entendons le général Lafayette répondre en ces termes à une adresse analogue des citoyens :

« Ce doit être pour nous tous une glorieuse jouissance de voir dans les biens dus à l'indépendance, à la liberté, au gouvernement du peuple par lui-même, non seulement une source de prospérité toujours croissante pour cette grande et heureuse confédération, mais un phare brillant qui doit servir de guide au reste du monde. »

A Charlotteville, nous voyons la jeunesse exprimer avec force une admiration pour les soldats de l'indépendance, qui procède moins de sa reconnaissance pour les services passés que de son attachement aux principes républicains.

Partout en un mot les Américains honorent Lafayette autant comme l'ami de leurs opinions et

de leurs croyances politiques que comme le défenseur de leur indépendance. En célébrant leurs anciens triomphes, ils proclament le bonheur dû à l'organisation sociale, et il ne peuvent avoir la conscience de ce bonheur sans jeter les yeux sur l'Europe!...

De retour à Washington après ces différentes courses, et reconnaissant l'impossibilité de satisfaire à toutes les nouvelles invitations qu'il recevait, le général s'occupa définitivement de son prochain départ. Il avait en effet visité les vingt-quatre états confédérés; et, quoique en bien des endroits il n'eût fait que passer rapidement, on peut dire que nulle part il n'était plus inconnu. Des masses considérables de population avaient été électrisées par sa présence; de son côté, ainsi qu'il l'avait dit lui-même, il était, de ses contemporains, le seul qui eût visité les vingt-quatre états de l'Union, après avoir fait, pour nous servir d'une expression américaine, une promenade de 10,000 milles au milieu d'amis et de voisins.

Cependant la belle frégate *la Brandywine* venait d'être lancée des chantiers de Washington. Le commandement en était confié à l'un des officiers supérieurs les plus expérimentés de la marine de l'Union, le commodore Morris. Le gouvernement, qui, l'année d'auparavant, n'avait pu déterminer le général

à attendre le navire qu'il voulait lui envoyer pour le conduire en Amérique, venait de lui offrir cette frégate pour le ramener en France, et l'on en pressait l'armement pour satisfaire à la juste impatience qu'il avait de revoir, après une aussi longue absence, sa famlle bien aimée, et cette patrie qu'il idolâtra toujours.

Déjà tous les corps constitués avaient délibéré qu'ils iraient solennellement prendre congé de lui, et de toute part affluaient les habitants des villes environnantes qui voulaient assister à son départ.

Le 2 septembre eut lieu une scène d'un vif intérêt. M. Custis, le même dont nous avons plusieurs fois eu occasion de parler autant à cause de ses qualités personnelles qu'à cause de ses liens de famille avec Washington, M. Custis, disons-nous, qui possédait un très beau portrait de cet illustre citoyen, avait résolu de l'offrir à Bolivar. Une médaille d'or pur décernée à Washington par la nation américaine à la fin de la guerre de l'indépendance était également restée entre ses mains. Elle avait été conservée précieusement. Mais depuis qu'un autre Washington s'est levé, M. Custis a pensé qu'elle devait être son patrimoine. Quel organe pouvait-il emprunter qui fût mieux compris par le libérateur de Colombie que celui du vétéran de deux révolutions? M. Lafayette accepta cette pa-

triotique mission. Le 2 septembre, M. Villenilla, membre de la légation envoyée de Colombie au siége du gouvernement fédéral, vint recevoir ces deux présents de la main du général, qui les lui remit, accompagnés de la lettre suivante pour Bolivar.

Washington city, 1[er] septembre 1825.

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT LIBÉRATEUR,

» Mon dévouement religieux et filial à la mémoire du général Washington ne pouvait être mieux apprécié dans sa famille que par l'honorable commission dont je me trouve aujourd'hui chargé. En reconnaissant l'exacte ressemblance du portrait, je suis heureux de penser que de tous les hommes existants, et même de tous les hommes de l'histoire, le général Bolivar est celui à qui mon paternel ami eût préféré de l'offrir. Que dirais-je de plus au grand citoyen que l'Amérique méridionale a salué du nom de libérateur, nom confirmé par les deux mondes, et qui, doué d'une influence égale à son désintéressement, porte dans son cœur l'amour de la liberté, sans aucune exception, et de la république sans aucun alliage? Néanmoins les témoignages publics et récents de votre bienveillance et de votre estime m'autorisent à vous présenter les félicitations personnelles d'un vétéran de la cause commune, qui, prêt à partir pour un autre hé-

misphère, suivra de tous ses vœux le glorieux achèvement de vos travaux, et cette solennelle réunion de Panama où vont être consolidés et complétés tous les principes et tous les intérêts de l'indépendance, de la liberté et de la politique américaine.

» Agréez, monsieur le président libérateur, l'hommage de mon profond et respectueux attachement. »

Les dernières journées du séjour de M. Lafayette à Washington furent consacrées à l'amitié et au besoin de répondre à un grand nombre d'invitations que lui avaient faites les villes environnantes pour obtenir une visite de lui.

Le 6 septembre il y eut un grand dîner chez le président, pour célébrer la naissance du général, dont c'était l'anniversaire. Une foule de personnes de distinction y assistèrent. Peu avant qu'on ne se mît à table, deux députations furent introduites. L'une venait, au nom des habitants de Charlestown (Caroline), offrir au général un magnifique portrait du colonel Huger, dont on sait le noble dévouement en faveur du prisonnier d'Olmutz. L'autre venait lui présenter, au nom du conseil municipal de New-York, un livre dans lequel sont consignés tous les actes et tous les faits de son séjour dans cette grande cité. Ce magnifique volume est composé de cent cinquante feuilles, dont chacune est

consacrée à un objet particulier. Chaque page est ornée de vignettes dessinées et peintes avec le plus grand art. Des tableaux et des portraits d'une exécution parfaite complètent cet ouvrage, dont l'écriture est de M. Bragg, et les peintures de MM. Bulton et Inman. La vue du Capitole de Washington, de l'hôtel-de-ville de New-York, les portraits de Washington, de Lafayette et d'Hamilton, ne laissent rien à désirer. En un mot c'est un de ces manuscrits précieux qu'on offrait jadis à des rois, et dans lesquels on se plaît à rechercher la perfection des arts de l'époque où ils parurent.

A la fin du dîner, le président des Etats-Unis, par une dérogation expresse aux usages diplomatique, bien légitimée par la circonstance, se leva et dit : que quoiqu'il ne fût point d'usage de donner des toasts à la table du président, tout le monde approuverait sans doute aujourd'hui cette déviation à l'ordre établi. Il ajouta : « Au 22 février et au 6 septembre, les jours de naissance de Washington et de Lafayette ! » C'était la seconde fois, depuis son arrivée, qu'il voyait en Amérique l'anniversaire de sa naissance.

Le général, après avoir remercié comme il sait le faire le président et tous les convives, donna le toast suivant : « Au 4 juillet, jour de naissance de la liberté des deux hémisphères ! »

Le lendemain, mercredi, 7 septembre, toute la population était sur pied. Les boutiques restèrent fermées, et l'empressement fut si général que les journaux même ne purent point paraître, et qu'à l'arsenal il n'y eut d'absent pour la cérémonie de l'embarquement qu'une seule personne, qui était retenue malade dans son lit.

A onze heures les diverses députations des corps constitués se rendirent à la maison du président pour faire leurs adieux au général Lafayette, et assistèrent à la lecture de l'adresse d'adieu de la municipalité.

Bientôt après le président de l'Union, accompagné des ministres, des chefs des différents services et autres principaux fonctionnaires de l'état, accompagnèrent le général dans la grand'salle, où s'étaient réunis une foule de citoyens distingués, pour prendre congé de lui.

Il prit place au milieu du cercle. Le silence, qui déjà régnait partout, devint profond; alors M. John Quincy Adams, plein d'une émotion visible, lui adressa, au nom du peuple et du gouvernement américain, le discours suivant :

« Général Lafayette,

» Plusieurs de mes concitoyens les plus distingués ont eu le bonheur, dans l'année qui vient

de s'écouler, de vous accueillir comme l'hôte de la nation à votre arrivée dans les divers lieux qu'ils habitent. J'ai maintenant à remplir la tâche pénible de vous faire les adieux de la nation.

» Il ne serait plus convenable, et il serait superflu de récapituler les évènements remarquables de votre jeunesse, évènements qui ont lié, d'une manière indissoluble, votre nom, votre fortune et votre renommée à l'indépendance et à l'histoire de l'Union américaine du nord.

» La part que vous avez prise à cette époque mémorable est marquée d'un caractère si particulier que, réalisant les plus belles fictions de l'antiquité, elle n'a presque rien qui l'égale dans les fastes authentiques de l'histoire.

» Vous préférâtes avec fermeté et constance la fatigue, les dangers et les privations de toute espèce pour la défense d'une cause sainte, à un repos sans gloire et aux séductions du rang, des richesses et d'une jeunesse sans frein dans la cour la plus brillante et la plus aimable de l'Europe.

» Il n'y eut dans ce choix pas moins de sagesse que de magnanimité. L'approbation d'un demi-siècle et les acclamations de voix innombrables, impuissantes à exprimer toute la reconnaissance du cœur, qui vous ont accueilli à votre arrivée dans cet hémisphère, en sont la preuve certaine.

» Lorsque la lutte de la liberté, dans laquelle vous vous étiez engagé comme champion volontaire, fut terminée par le triomphe complet de sa cause dans ce pays de votre adoption, vous retournâtes remplir les devoirs du philanthrope et du patriote dans votre patrie. Là, dans une carrière suivie avec fermeté et sans déviation pendant quarante ans, vous avez soutenu, au milieu des succès et des revers, la même cause glorieuse à laquelle vous aviez consacré les belles années de votre jeunesse, l'amélioration de la condition morale et politique de l'homme.

» Pendant ce long espace de temps, le peuple des Etats-Unis, pour qui et avec qui vous avez pris part aux batailles de la liberté, a joui pleinement de ses fruits, et a été l'un des plus heureux dans la famille des nations, voyant sa population s'accroître et son territoire s'agrandir, agissant et souffrant selon les conditions de sa nature, et jetant les fondements de la plus grande et, nous l'espérons sincèrement, de la plus bienfaisante puissance qui ait jamais réglé les intérêts humains sur la terre.

» Dans cet espace de quarante années, la génération avec laquelle vous portâtes les armes s'est éteinte presque en entier. Vous êtes le seul survivant des officiers généraux de l'armée américaine de

cette guerre. Les sages qui guidèrent nos conseils, les guerriers qui combattirent sur terre et sur mer, tous dorment à présent avec leurs pères, à l'exception de quelques uns, à qui le ciel a accordé un plus grand nombre de jours qu'au commun des hommes. Une seconde génération et même une troisième se sont élevées pour prendre leur place, et les enfants de leurs enfants ont appris d'eux ce que d'ailleurs la constante jouissance de la liberté indique comme un devoir : ils ont appris à joindre toujours dans les bénédictions données à la mémoire de leurs pères, le nom de celui qui vint de loin épouser leur cause, et se joindre à eux pour vaincre ou succomber.

» Ces sentiments sont ceux de tout le pays : cela est manifestement prouvé par la délibération du congrès représentant du peuple et de tous les états de l'Union, qui a chargé le président des Etats-Unis de vous donner l'assurance de l'attachement, de l'affection et de la reconnaissance du gouvernement et du peuple, et qui l'a engagé à mettre à votre disposition un vaisseau national pour votre retour aux rivages de votre patrie.

» L'invitation vous fut transmise par mon vénérable prédécesseur ; il vous était attaché par les plus forts liens de l'amitié : lui-même était un de ceux que les honneurs les plus élevés de son pays

ont récompensé du sang anciennement répandu pour sa cause, et d'une longue vie dévouée à son bonheur. Il vous offrit un vaisseau national. Votre délicatesse vous porta à préférer une voie de transport plus simple, et une année entière s'est écoulée depuis que vous avez débarqué sur notre rivage. Il y aurait à peine de l'exagération à dire que cette année a été pour le peuple de l'Union une année de fêtes et de réjouissances continuelles inspirées par votre présence. Vous avez traversé les vingt-quatre Etats de cette grande confédération, vous avez été reçu avec transport par ce qui reste encore de vos anciens compagnons d'armes; vous avez été salué comme un père long-temps absent par leurs enfants, les hommes et les femmes de la génération actuelle. La génération naissante, l'espoir de notre avenir, plus nombreuse que ne l'était tout le peuple pour lequel vous combattiez, a rivalisé avec les rares survivants de cette époque d'épreuves, en acclamations de joie à l'aspect de celui que tous reconnaissent pour leur commun bienfaiteur; vous avez entendu les voix de l'âge passé, de l'âge présent et de l'âge futur, se joindre et éclater à votre approche. Les cris et les transports spontanés (*unbidden*) d'allégresse avec lesquels des milliers d'individus vous accueillirent à votre débarquement sur cette terre de liberté vous ont accompagné à chaque pas, et, sembla-

bles au bruit des eaux qui se précipitent sans cesse, ils retentissent encore de tous les coins de notre patrie.

» Maintenant vous êtes sur le point de retourner au pays de votre naissance, de vos ancêtres, de votre postérité; le gouvernement de l'Union, excité par le même sentiment qui a déterminé le congrès à désigner un vaisseau national pour vous transporter ici, a choisi pour cela une frégate récemment construite dans cette métropole, et lui donne pour son premier service, le soin moins agréable, mais également précieux de vous ramener dans votre patrie. Le nom de cette frégate offre une fois de plus aux régions lointaines et aux âges futurs la mémoire d'un ruisseau déjà célèbre dans l'histoire de vos souffrances et de notre indépendance.

» Le vaisseau est prêt maintenant à vous recevoir et à tenir la mer. Au moment de ce départ, les prières de plusieurs millions d'hommes s'élèvent au ciel pour que votre passage soit heureux, et que votre retour au sein de votre famille soit aussi favorable à votre bonheur que votre visite sur ce théâtre de votre glorieuse jeunesse l'a été pour le peuple américain.

» Allez donc, ami bien-aimé, retournez vers cette terre du brillant génie, des sentiments généreux et de la valeur héroïque; vers cette belle France qui a vu naître Louis XII et Henri IV; vers cette patrie

de Bayard et de Coligni, de Turenne et de Catinat, de Fénelon et de d'Aguesseau. Dans le catalogue des hommes illustres que la France proclame comme ses enfants, et qu'elle s'enorgueillit d'offrir à l'admiration des peuples, le nom de Lafayette a déjà été enregistré depuis plusieurs siècles. Maintenant il a reçu un plus grand lustre; et si, dans la suite des temps, un Français est appelé à indiquer le caractère de sa nation, par celui d'un individu de l'époque où nous vivons, le sang d'un noble patriotisme colorera ses joues, le feu d'une inébranlable vertu brillera dans ses yeux, et il prononcera le nom de Lafayette. Et nous aussi, et nos enfants dans cette vie et après la mort, nous vous proclamerons comme l'un des nôtres. Vous êtes à nous par ce dévouement plus que patriotique avec lequel vous êtes accouru, dans l'instant le plus critique, au secours de nos ancêtres; vous êtes à nous par cette longue suite d'années pendant lesquelles vous nous avez conservé votre affection; vous êtes à nous par ce sentiment inaltérable de reconnaissance envers vos services qui est une des plus précieuses parties de notre héritage; vous êtes à nous enfin par ces liens d'amitié plus forts que la mort, qui ont uni votre nom pour la suite des siècles avec le nom de Washington.

» Dans ce moment pénible où nous allons nous

séparer de vous, nous nous consolons à l'idée que partout où vous pourrez être, jusqu'à la dernière pulsation de votre cœur, notre pays sera toujours présent à vos affections : et un heureux pressentiment nous assure que vous ne nous donnerez pas le chagrin de ne plus vous voir dans ce pays. Nous nous plaisons dans cet agréable avenir de recevoir notre ami de nouveau. Parlant ici au nom de tout le peuple américain, et donnant un libre cours au sentiment d'attachement qui fait battre le cœur de toute une nation, comme bat celui d'un seul homme, je vous fais un tendre et pénible adieu. »

A cette allocution noble et touchante, où tant de patriotisme, d'éloquence et d'amour pour notre beau pays s'allient si heureusement, M. Lafayette répondit avec une vive émotion :

« Parmi toutes les obligations que j'ai au gouvernement général, et particulièrement à vous, monsieur, son respectable premier magistrat, je dois vous remercier de l'occasion qui m'est donnée en ce moment solennel et pénible d'offrir en partant, au peuple américain, un dernier hommage de ma vive reconnaissance. Avoir été, dès l'enfance des États-Unis, et dans des circonstances critiques, adopté par l'Union comme un fils chéri ; avoir participé aux travaux et aux périls de cette lutte ver-

tueuse et sans tache qui avait pour objet l'indépendance, la liberté et l'égalité des droits; avoir pris part à la fondation de l'ère américaine qui a déjà traversé cet hémisphère, et qui doit encore, pour la dignité et le bonheur de l'espèce humaine, traverser chaque partie de l'autre hémisphère; avoir reçu à chaque époque de la révolution, et pendant quarante années après cette période, tant du peuple américain que de ses représentants, à l'intérieur et à l'étranger, des témoignages continuels de confiance et de bonté : tels ont été la gloire, l'encouragement et le soutien d'une carrière longue et agitée. Mais comment pourrai-je jamais trouver des paroles pour reconnaître cet accueil sans cesse renouvelé, ces témoignages illimités et universels d'affection qui ont marqué chaque pas, chaque heure d'un voyage de douze mois à travers les vingt-quatre états de l'Union? Non seulement ils ont rempli mon cœur d'une jouissance inexprimable, ils ont encore fourni l'occasion au peuple d'accorder son suffrage à ces faveurs immenses dont les diverses branches du gouvernement m'ont comblé dans tous les états confédérés et dans le siége central de l'Union.

» Cependant une satisfaction plus grande encore m'attendait : dans les merveilles de création et de perfectionnement que mon œil enchanté a rencon-

trées partout, dans le bien-être incomparable et si bien apprécié par le peuple, dans les rapides progrès de sa prospérité, dans sa sécurité inébranlable, tant publique que privée, dans l'habitude du bon ordre, caractère de la vraie liberté, dans ce bon sens national, arbitre définitif de tous les différents, j'ai reconnu avec orgueil le résultat de ces principes républicains pour lesquels j'ai combattu, et la glorieuse démonstration qui doit frapper les esprits même les plus timides et les plus prévenus, de la supériorité qu'ont, sur le système dégradant de l'aristocratie et du despotisme, les institutions populaires fondées sur la simple base des droits de l'homme, et où les droits locaux de chacun des états sont garantis sous le lien constitutionnel de l'Union. Le maintien de cette union entre tous les états a été le dernier vœu de notre grand et paternel Washington, et il sera la dernière prière de chaque patriote américain, comme il est déjà devenu le gage sacré de l'émancipation du monde; émancipation à laquelle je suis heureux de voir que le peuple américain s'intéresse tous les jours plus vivement, en même temps qu'il offre à l'Europe l'encourageant exemple de l'heureux succès des institutions libres, en retour d'un fléau qu'elle le força jadis à recevoir, et sur lequel un sentiment li-

béral et éclairé devient partout de plus en plus général (1).

» Et maintenant, monsieur, comment pourrai-je suffisamment exprimer mes sentiments vifs et profonds pour les assurances particulièrement précieuses pour moi de votre estime et de votre amitié, pour les allusions que vous faites au temps passé, à mes braves compagnons d'armes et aux vicissitudes de ma vie entière, pour le tableau touchant que vous tracez des bénédictions répandues par plusieurs générations du peuple américain sur les derniers jours d'un vétéran profondément ému; pour vos remarques affectueuses sur ce triste moment de séparation, sur mon pays natal, qui, je puis le dire, est rempli de sympathies américaines, et sur l'espoir enfin, qui m'est si nécessaire, de revoir ce pays qui depuis un demi-siècle a daigné me regarder comme l'un de ses enfants? Je me bornerai, en mettant de côté toute répétition superflue, à proclamer hautement devant vous, monsieur, et devant la respectable assemblée qui nous entoure; à pro-

(1) Ce fut malgré les instances réitérées de ces colonies, nommément de la Virginie, que l'Angleterre y établit l'esclavage des noirs. Mais, depuis l'indépendance, la plus grande partie des États a graduellement aboli ce pénible héritage de la métropole, et toute l'Union américaine a été la première à proscrire la traite en l'assimilant à la piraterie.

(*Note du traducteur.*)

clamer, dis-je, ma cordiale confirmation de tous et chacun des sentiments que j'ai eu tous les jours l'occasion d'exprimer en public, depuis le moment où votre vénérable prédécesseur, mon ancien frère d'armes et mon ami, m'a transmis l'honorable invitation du congrès, jusqu'à ce moment où vous, dont les liaisons amicales avec moi datent de votre première jeunesse, vous allez me confier, pour traverser l'Atlantique, à la protection de l'héroïque pavillon national qui flotte sur ce vaisseau magnifique dont le nom n'est pas une des moins flatteuses faveurs que j'ai reçues en si grand nombre dans ce pays.

» Dieu répande ses bénédictions sur vous, monsieur, et sur tous ceux qui nous entourent; qu'il les répande sur le peuple américain, sur chacun des états de l'Union et sur le gouvernement fédéral; recevez cet adieu patriotique d'un cœur plein d'affection et de reconnaissance; tel sera son dernier sentiment à l'instant où il cessera de battre. »

Pendant ce discours, la plus vive émotion avait gagné les assistants, la tristesse était générale, et des larmes roulèrent dans tous les yeux, lorsque le président et le général, s'étant jetés dans les bras l'un de l'autre, on entendit celui-ci répéter d'une voix étouffée, Adieu, adieu!

En cet instant, vingt-quatre coups de canon annoncèrent l'adieu du président, qui accompagna le général jusque sur le péristyle du palais. Là, le salut général des musiques et des drapeaux des troupes rassemblées sur la place fut donné au président, qui prit congé du général.

Celui-ci étant monté en voiture, le cortége se forma, et il partit accompagné des volontaires, des troupes et du corps municipal. Arrivé à un plateau en face de Potomack, le cortége s'arrêta et les troupes défilèrent devant le général.

La famille du général Washington, et plusieurs autres de ses amis, prirent alors congé de lui, et il monta à bord du bateau à vapeur *le Mont-Vernon*, où le maire de la ville et le corps municipal lui firent leurs adieux. Ils le quittèrent ensuite, laissant auprès de lui une escorte d'honneur. A mesure qu'ils mettaient pied à terre un salut de vingt-quatre coups de canon annonça aux citoyens qui couvraient les hauteurs que le moment de la séparation était arrivé. Dès le premier coup *le Mont-Vernon* avait poussé au large. Aussitôt qu'on le vit quitter le rivage, une acclamation s'éleva du sein de la foule jusqu'alors silencieuse, et se prolongea au loin de hauteur en hauteur; c'était le dernier adieu de dix millions d'amis.

A mesure que le steam-boat passa devant la

pointe de Greenleaff, devant l'arsenal, auprès des forts, il fut successivement salué par le canon.

Les spectateurs attristés ne se retirèrent que lorsque *le Mont-Vernon* fut hors de vue.

En trois quarts d'heure il fut à la hauteur d'Alexandrie. Des salves annoncèrent son approche; mais elles n'étaient pas nécessaires pour attirer la foule. Déjà toute la population avait déserté la ville pour couronner le rivage, qui de loin présentait l'aspect d'une masse animée. Toutes les embarcations étaient couvertes de monde. Un profond silence régnait; tous les regards étaient fixés sur *le Mont-Vernon;* mais lorsque le général, étant tout-à-fait en vue, leur eut fait le signe d'adieu, le cri d'adieu lui fut rendu de proche en proche, et fut se perdre dans un vague lointain. A cet admirable spectacle, le capitaine fit virer de bord, et revint passer le long d'Alexandrie. Les habitants reconnurent cette attention en saluant de nouveau mille fois du cri d'adieu l'hôte dont ils se séparaient.

Bientôt après on fut salué par le fort Washington. En plusieurs endroits, des femmes couvertes de leurs plus belles parures saluaient en agitant leur mouchoir.

Les passagers prenaient leur repas, lorsque la musique du bord annonça que l'on était devant l'habitation de Mont-Vernon, devant le tombeau du

père de la république américaine. Le général Lafayette monta sur le pont, et la tristesse du jour s'augmenta de celle du moment.

On atteignit cependant bientôt le mouillage de la frégate *la Brandywine*, à l'embouchure du Potomack. Alors M. Lafayette pressa sur son cœur tous ceux qui l'avaient accompagné. M. Southard, ministre de la marine, resta seul avec lui, et vint le mettre à bord de la frégate *la Brandywine*, où il fut reçu avec les plus grands honneurs.

Le capitaine Morris présenta individuellement tous ses officiers au ministre et au général, et tous deux les accueillirent avec cette bienveillance qui, en Amérique, s'accorde toujours avec l'importance et le pouvoir.

Le général trouva à bord une députation de la ville de Baltimore, qui était venue sur le bateau à vapeur *la Constitution*, pour lui donner l'adieu du départ, avec une foule de citoyens de cette ville. Le capitaine Morris avait accueilli à son bord la députation, qui le quitta dès qu'elle eut rempli sa commission.

Le ministre fit ensuite ses adieux au général Lafayette, qui depuis le matin se séparait successivement de tous ses amis. La frégate mit immédiatement à la voile, et entra majestueusement dans la Chesapeack. Elle avait à peine fait quelques milles,

le ciel, qui était chargé de nuages, se découvrit, et l'on vit sur l'arrière de la frégate se former un magnifique arc-en-ciel, dont une des bases s'appuyait sur le rivage de Maryland, et l'autre sur celui de Virginie. La frégate naviguait au centre de cet admirable portique, dernier arc de triomphe qui semblait avoir été dressé par un pouvoir magique pour saluer, à son départ, l'hôte de la nation. Ainsi le même phénomène qui l'avait accueilli à son arrivée à New-York, l'accompagnait, un an après, à son départ de Washington; et l'on pouvait croire à cet heureux présage pour son départ, comme quelques hommes bons et simples avaient paru y croire pour son arrivée.

Il part, l'hôte du grand peuple, accompagné de ses bénédictions et de l'admiration de l'univers, à travers une partie duquel, malgré les précautions du pouvoir absolu, le bruit de ce long triomphe a retenti de toute part. Il revient se confier à cette même Europe où les nations l'estiment, où elles prennent en pitié les haines que le despotisme lui a vouées, parceque son nom se rattache aux premiers fastes de la liberté. Mais, peuples et rois, tous ont la conscience de ses vertus, et subissent leur ascendant. Pour les ennemis de ses principes, il ne fut jamais, il n'est point un ennemi personnel; c'est Aristide, dont le surnom de juste les fatigue. Mais lui

que l'éclat des derniers jours passés en Amérique ne saurait éblouir, il revient sur le sol natal chercher l'obscurité, s'il peut y en avoir pour un si grand nom. Les malheurs de la liberté ne nous ont point rendus indifférents à son cœur; il n'a point dit comme l'ancien à sa patrie : *Tu n'auras pas mes os*.

Avant que de le suivre sur le rivage de la France et de le ramener au séjour heureux de Lagrange, où une famille intéressante est chaque jour réveillée dans sa solitude par les acclamations du lointain triomphe de son chef, jetons un dernier coup d'œil sur le pays que vient de parcourir M. Lafayette. La nation, en payant si honorablement le Français de ses services, a semblé vouloir lui rendre l'enthousiasme avec lequel, quarante ans auparavant, nous avions accueilli l'illustre Franklin. Il est vrai que ce sage ne fut point, comme l'a été Lafayette, conduit en triomphe dans les fêtes publiques; mais, comme à cette époque, c'est moins par l'éclat des fêtes que par l'uniformité des sentiments de la nation que la joie publique s'est manifestée: et, disons-le, il ne s'attendait peut-être pas à des démonstrations si solennelles. Aussi l'on rapporte que lorsqu'il s'approchait de New-York sur *le Cadmus*, il pria le capitaine Allyn de lui chercher un logement convenable; mais celui-ci, jugeant des autres Américains par lui-même, lui répondit: Pourquoi

» nous livrer à ce soin, les palais nationaux sont à » l'hôte de la nation? » En effet, partout les magistrats et le peuple ont voulu l'accueillir dans les hôtels municipaux ou les palais des états, et il n'a été logé chez des particuliers que lorsque les circonstances l'ont impérieusement exigé, et alors ces maisons ont été ouvertes à tous les citoyens. Dans cette touchante hospitalité de tout un peuple, nulle part la secrète influence du gouvernement n'a été ressentie: partout la nation, abandonnée à son propre mouvement, a montré qu'elle savait seule soutenir sa propre dignité, et maintenant même que le général l'a quittée depuis plusieurs mois, ses mille journaux s'occupent encore de lui.

L'empressement a été tel que, chaque jour de l'année passée en Amérique, il a reçu vingt ou trente lettres méritant réponse, et qu'il a été obligé de refuser les invitations d'une foule de villes et de villages qui tous eussent été jaloux de le posséder quelques instants. Et lui-même, si le temps ne l'eût point pressé, avec quelle satisfaction il eût examiné dans tous leurs détails ces miracles de civilisation qui s'opèrent chaque jour dans l'Union; ces canaux qui joindront le golfe du Mexique à l'océan Atlantique, par les lacs du nord et les fleuves du centre; cette admirable ligne de fortifications dont la création est due au comité du génie, dont le général

français Bernard fait partie; ces manufactures qui égalent la perfection de celles d'Angleterre; ces cultures où la pratique et l'expérience opèrent des miracles, dont le plus grand est sans doute de n'être point soumises à la routine.

Mais rien dans les États-Unis n'est aussi curieux que le mode d'agrandissement vers les déserts. Partout ailleurs les colons entrent à main armée sur le territoire qu'ils doivent occuper; ils en exterminent la population ou la réduisent en esclavage, et forment ensuite des établissements qui ne prospèrent qu'avec lenteur; ici ce n'est qu'en vertu de traités avec les habitants du sol qu'on en occupe des parties. Une ligne de route est immédiatement tracée vers les points les plus favorables à la culture et au commerce. Une première maison s'établit, c'est une auberge. Bientôt un médecin vient y prendre domicile; un ministre du culte le suit; un avocat vient ordinairement après. Des planteurs défrichent un certain espace en brûlant la forêt. Quelques maisons s'établissent, construites en troncs d'arbres. Une chapelle, un théâtre, sont immédiatement bâtis, d'après les règles de l'art. Les premières maisons de la ville sont élevées sur un plan régulier, où rien ne décèle l'ignorance, parceque l'ignorance n'est point le fait de l'Américain. Au bout de deux ou trois ans une ville est édifiée, des calèches roulent

dans des rues, le long desquelles on aperçoit encore les troncs des arbres de l'ancienne forêt, et des communications faciles permettent qu'on jouisse déjà des bienfaits de tous les arts, là où l'Indien habitait il y a peu d'années. Comme on ne l'a point irrité par de mauvais traitements, il va s'établir tout auprès, et se fixe lui-même. Bientôt un journal se fonde dans la cité nouvelle, et va chaque jour porter la lumière aux habitations isolées dans le désert.

Tel est le mode d'agrandissement des États-Unis, contraire à tout ce qu'on avait vu auparavant. C'est une société qui se constitue au rebours des autres, et dont le point de départ est une civilisation déjà complète. Et ce fait, qui se reproduit sur toute l'immense limite de ce beau pays, répond assez aux diatribes des ennemis des lumières et de la liberté, premier élément de la prospérité de tout peuple.

Ce peuple remarquable, Lafayette l'a complètement visité. Il a vu les lieux où les premiers établissements des Anglais furent faits, il y a trois siècles; ceux où l'indépendance des états confédérés fut solennellement déclarée. Il a revu les champs de bataille où triomphèrent les Anglais par des victoires qui les perdirent; ceux où il répandit son sang pour la liberté, et le champ où Cornwallis (1)

(1) Capitulation de Yorck-Town.

déposa les armes, et celui où Burgoyne (1) capitula. Des hommes civilisés l'ont accueilli, là où il n'avait jadis rencontré que les sauvages Appalaches et les enfants ignorants de l'Amérique; des nègres libres en plusieurs états qui se sont purgés de l'esclavage que la métropole y avait établi.

Des bords féconds d'Orléans aux rives glacées du Canada, il a trouvé des hommes nouveaux, enthousiastes de sa vertu; et des sauvages ont même été émus à son approche dans les savanes où s'est passée autrefois la scène touchante d'Attala. Il a vu tout ce que l'Amérique offre de bien et de bon; et partout une nation qui n'est point oublieuse des services qu'elle a reçus s'est pressée au-devant de ses pas. Les femmes ont, en tout lieu, concouru à orner son ovation, et les enfants sont venus puiser auprès de lui un souvenir de vertu et de patriotisme, qui se perpétuera dans leur cœur pour être transmis avec orgueil aux nouvelles générations. Et lui, pour répondre à ce noble empressement, partout il a rappelé à la mémoire des citoyens les évènements et les faits d'armes révolutionnaires, comme on montre aux soldats les trophées de leurs victoires pour les rehausser dans leur propre estime.

Mais pendant qu'il retournait dans sa patrie, s'y

(1) Capitulation de l'armée anglaise du Canada.

accomplissait un évènement mémorable qui devait, dans l'opinion des peuples, replacer son gouvernement à la tête de ceux de l'Europe qui protègent la liberté. L'Angleterre, dans sa politique douteuse, venait de reconnaître l'émancipation des colonies espagnoles de l'Amérique, mais sans la proclamer; la France répondit à cet acte par sa sanction à l'indépendance de Saint-Domingue. La force des choses avait amené le cabinet de Saint-James à fraterniser avec ceux de Lima, de Quito, de Guatimala, de Vénézuela et de Mexico, et l'on pouvait croire que l'aspect d'un immense intérêt avait pu influencer sa détermination. Mais la France dans cette occasion semblait s'occuper moins des faibles avantages qui lui étaient offerts, que du bonheur de cimenter une union éternelle entre tous ses enfants. Quel exemple elle donnait à l'Espagne, et l'on peut dire au monde!

Jusqu'ici les colonies qui s'étaient séparées de leurs métropoles étaient formées d'enfants d'un même sol, qui, transportés sur une terre éloignée, avaient insensiblement perdu les habitudes premières. Mais en devenant étrangers à la mère patrie par le climat, et souvent par les intérêts, ils lui étaient demeurés fidèles par les mœurs et par la sympathie du sang. Telles étaient les colonies de toutes les puissances dans le Nouveau-Monde. Tou-

tes, après une minorité prolongée au-delà du terme, se détachaient sans efforts de la métropole.

Les États-Unis avaient devancé ce mouvement dans la même proportion de vitesse que les Anglais devancent le reste de l'Europe pour tout ce qui touche à la liberté. Les Espagnols suivirent de loin. On conçoit que l'indépendance de fait des colonies anglaises fut aisément sanctionnée par le gouvernement britannique, que celle des colonies espagnoles sera tôt ou tard reconnue par le cabinet de Madrid. Entre les enfants d'une même patrie, la main est bientôt tendue. Mais quelle heureuse surprise pour le monde, lorsque la France a dit qu'Haïti, libre de fait, le devenait aussi de droit par la volonté du souverain!

Haïti, colonie florissante de la France, avait vu en peu d'années les esclaves noirs briser leurs fers, chasser les colons, repousser des armées, et devenir les maîtres du sol si long-temps arrosé de leurs sueurs. Une république avait été instituée par les enfants de la Guinée, que la conquête avait faits les seuls héritiers des blancs, par lesquels, trois siècles auparavant, furent complètement anéantis les paisibles insulaires d'Hispaniola. Ainsi des trois races d'hommes qui se sont remplacées dans ces contrées, c'est la plus étrangère qui en reste maîtresse absolue; et la terre qui, la première, fut découverte

en Amérique par Colomb, est aussi la première à devenir libre, sous une race d'hommes qui n'a point pris part à la conquête.

Nos anciens esclaves sont devenus nos égaux ; et tandis que, dans la libérale Union même, des provinces entières s'alarment d'une aussi prompte émancipation, nous tendons la main aux Haïtiens, et sommes en Europe les premiers à constater par une solennelle déclaration ce principe, que les hommes sont tous frères, quelle que soit leur couleur : vérité éternelle, qu'il appartenait à notre siècle de mettre en pratique. « Ce résultat mémorable de l'inébranlable détermination des Haïtiens a justifié les changements heureux que le ciel avait réservés au sort des opprimés du Nouveau-Monde. Il confirme à la fois le triomphe de la raison sur le préjugé, et le titre glorieux que les Haïtiens ont acquis à l'estime de la postérité (1). ».

Mais puisque nous avons dit que dans l'Union des provinces entières s'alarment de l'émancipation des esclaves, il ne sera pas déplacé de les justifier ici contre l'exigence européenne. On blâme souvent les Américains, qui ont admis en principe l'abolition progressive de l'esclavage, de ne pas hâter davantage cette grande mesure d'humanité. Mais

(1) Discours du président Boyer à l'anniversaire de l'indépendance, le 1er janvier 1826. (*Courrier du* 3 *mars*.)

sait-on combien il est difficile pour des populations de s'affranchir à la fois de certains besoins auxquels elles sont soumises depuis des siècles. L'esclavage n'existe déjà plus dans les provinces dites de la Nouvelle-Angleterre, jusqu'aux rives du Potomak. Dans les états du sud, il existe encore, mais dépouillé des formes odieuses qu'il avait autrefois. Le nègre, vêtu et nourri avec soin, est à l'abri des rigoureux châtiments qu'on lui infligeait dans les colonies. L'abolition de la traite a conduit à un premier bien, la conservation des esclaves et les soins dont ils sont l'objet. Et comme, à raison de ces bons traitements, l'esclave devient un moyen de culture fort dispendieux, il arrive que partout où le planteur peut ne point y recourir, il s'en passe, et cela a lieu en bien des endroits. Or, il est évident qu'autant l'esclavage s'enracine là où il n'y a que ce moyen de culture, autant il y a de tendance à son affranchissement progressif là où l'homme libre se livre sans inconvénient aux mêmes travaux. Ne blâmons donc point trop sévèrement les Etats-Unis d'être encore atteints dans quelques unes de leurs parties de cette lèpre d'une république vraiment philosophique, et confions-nous en la prudence des états de l'Union et aux efforts philanthropiques des associations spéciales qui depuis quelques années ont fait tant d'efforts pour amener

l'entière extirpation du mal, et qui, dans ce travail, ont déjà obtenu tant de succès.

L'émancipation d'Haïti se consommait au moment où M. Lafayette allait quitter le sol américain : cette grande scène n'était pas la seule qui dût marquer les derniers moments du voyage du général en Amérique. A la même époque, et tout aussi près de lui, une autre circonstance aussi grande, aussi nouvelle, appelait l'attention de l'univers. Des bords de l'Amérique du sud, un guerrier qui dès longtemps a pris Washington pour modèle, et qui, comme lui, a affranchi sa patrie du joug de la métropole, Bolivar, convoquait à Panama le congrès qui règle en ce moment les destinées de l'Amérique. A sa voix les peuples des deux continents du nouvel hémisphère se réunissaient pour la première fois pour s'occuper enfin de leurs intérêts communs. Tandis qu'en Europe, malgré des évènements récents, nous vivons encore sous l'influence des congrès assemblés pour régler les droits des souverains, l'Amérique commence à être sous l'influence des congrès assemblés pour assurer les droits des peuples.

Nous allons passer avec M. Lafayette de cet heureux rivage dans cette vieille Europe, et nous verrons le héros de l'Amérique venir y chercher des souvenirs moins doux peut-être, mais aussi honorables que ceux du nouvel hémisphère. Chez

nous la famille et l'amitié l'attendent, et il n'a pas voulu déshériter la France du privilége d'être le havre de repos d'un homme qui avait été l'objet et le héros de la plus grande solennité que l'Amérique ait vue depuis sa découverte.

Ce fut le 4 octobre, après 25 jours d'une navigation assez orageuse, que la frégate mouilla au Havre, où elle donna et reçut le salut.

Toute la ville manifesta à M. Lafayette et à sa respectable famille, qui était venue de Lagrange pour le recevoir, le plus vif empressement. Personne ne parut se souvenir des mesures rigoureuses que l'autorité avait prises lors du départ du général, et l'autorité locale elle-même eut le bon esprit de paraître les avoir oubliées. Aucune contrainte ne fût imposée aux sentiments des habitants de la ville. Il serait superflu de dire qu'aucun désordre n'accompagna leurs démonstrations; les félicitations au retour d'un illustre compatriote sont un acte de civisme qui ne saurait être bien rempli qu'avec calme et dignité.

On se fera sans peine une idée de la joie de toute la nombreuse famille du général, qui, si longtemps, avait été privée de sa paternelle présence. Il logea au Havre chez M. Delaroche, son ami, ancien député.

Le lendemain il partit pour Rouen, où il descendit chez M. Cabanon. Là, ses amis et la jeunesse,

qui l'attendaient avec la plus vive impatience, lui témoignèrent toute l'admiration dont les avaient frappés les récits qu'ils avaient lus de son beau voyage.

Le soir une sérénade fut donnée d'une terrasse voisine. La rue de Crosne, où est située la maison de M. Cabanon, était remplie de citoyens, empressés de voir l'hôte de l'Amérique, et qui le félicitaient par leurs acclamations. Tout-à-coup, et par suite d'ordres dont on ne peut s'expliquer la cause, les deux extrémités de la rue sont occupées par un détachement de la garde royale et une brigade de gendarmerie, qui viennent dissoudre les groupes. L'empressement extrême que met la gendarmerie à remplir ses ordres occasione quelque encombrement; plusieurs personnes sont froissées, blessées même; et la foule, qui s'étonne d'être l'objet d'une pareille démarche, ne voulant pas exposer M. Lafayette à être l'occasion de plus grandes violences, se retire paisiblement, laissant les gardes et les gendarmes maîtres de la place, où, par un renversement singulier d'idées, une sérénade d'amis et le paisible cri de *vive Lafayette* amenaient le déploiement de la force armée.

Le général fut vivement affecté de l'inconvenance de cette scène. Les journaux de Paris la blâmèrent amèrement, et il est probable que l'autorité supérieure partagea cette opinion.

De Rouen, le général partit pour Lagrange, où, par tant de motifs, il était pressé d'arriver. Depuis trois jours les habitants des communes voisines s'occupaient des préparatifs d'une fête.

« A une certaine distance de l'habitation, dit un journal français (1), la voiture s'arrêta, le général en descendit, et se trouva tout-à-coup au milieu d'une foule, dont les transports et l'empressement auraient trompé l'œil d'un étranger, en lui faisant croire que tous étaient ses enfants. Jusqu'au soir la maison fut remplie par la foule, qui avait peine à se séparer du général. Les citoyens ne se retirèrent qu'après l'avoir conduit, à la clarté des illuminations, et au son de la musique, sous un arc de triomphe portant une inscription où ils lui avaient décerné le titre d'ami du peuple. Là, il reçut de nouveau les expressions de la joie et du bonheur que son retour causait à ses bons voisins.

» Le lendemain le général fut occupé toute la journée à recevoir les jeunes filles, qui lui apportèrent des fleurs et lui chantèrent des couplets, la compagnie de la garde nationale de Court-Palais, ainsi qu'une députation de la ville de Rosoy. Les habitants de Court-Palais, en offrant une caisse de fleurs au général, lui dirent, par l'organe du chef de la députation :

(1) Le Constitutionnel du 20 octobre 1825.

« Lorsque nous avons appris qu'au mépris d'une » longue navigation, vous alliez braver, sous un » ciel qui nous est inconnu, un climat que l'on » nous disait être dangereux, nos cœurs ont été » saisis d'effroi, et nous avons versé des larmes sur » le départ d'un père. Bientôt nous avons reçu la » nouvelle de l'accueil glorieux que vous fit ce bon » peuple américain, si digne de la liberté que vous » l'avez aidé à conquérir, et dans notre joie nos vœux » se sont élevés pour lui et pour vous vers le ciel; » mais lorsque nous avons su qu'au milieu du » triomphe, de ces témoignages d'attachement, des » pressantes sollicitations des Américains pour res- » ter au milieu d'eux, vos pensées se tournaient » vers nous, vers notre patrie, alors notre admi- » ration pour vos vertus s'est encore accrue; aujour- » d'hui notre reconnaissance est sans bornes. »

» Après cette harangue tous se précipitèrent dans les bras du général; ils n'en sortirent que pour se jeter dans ceux de George Lafayette, son fils.

» La journée se termina par des illuminations et des danses qui ont duré une grande partie de la nuit.

» Les jours suivants, le général reçut de Paris un grand nombre de visites, parmi lesquelles il compta avec plaisir celle de Jérémie Bentham. Le dimanche suivant les habitans de Rosoy et des environs of-

frirent au général une fête brillante, dont une souscription avait fait les frais. Les préparatifs, qui avaient exigé plusieurs jours de travail, étaient l'ouvrage d'une partie des citoyens, qui n'avaient voulu être aidés par aucune main salariée. A cinq heures du soir plus de quatre mille personnes, dont beaucoup venues de plusieurs lieues, remplissaient les appartements et les cours du château de Lagrange, pour saluer celui que toutes les bouches appelaient l'ami du peuple. A sept heures une troupe de jeunes filles, marchant en tête de la population de Rosoy, vint présenter au général des fleurs et un tableau, en chantant en chœur des couplets simples et touchants. M. Vigné, au nom de la commune, adressa au général un discours plein de sentiments généreux. « Nous vous revoyons enfin, lui dit-il, rajeuni » par l'air de la liberté que vous venez de respirer, » et par la vue du bonheur du peuple puissant et re- » connaissant que vous venez de contempler. Comme » les Américains, que ne pouvons-nous vous pein- » dre notre amour, notre admiration, et le plaisir » que nous avons à vous revoir! mais, général, cet » amour, ce plaisir et cette admiration, en trou- » blant nos cœurs, nous forcent au silence. »

Le général répondit :

« Le touchant accueil qui m'attendait ici au mo-

» ment de mon arrivée, les nouveaux témoignages
» d'amitié dont vous me comblez aujourd'hui, com-
» plètent la satisfaction que j'éprouve en me retrou-
» vant au milieu de ma famille, au milieu de vous,
» mes chers voisins et amis. Pendant que je par-
» courais les libres et florissantes contrées des Etats-
» Unis, il m'était doux de penser que les accents de
» cet admirable et excellent peuple retentiraient
» jusqu'à vous, et que vous en jouiriez pour moi.

» Les ennemis de la cause populaire m'ont fait
» un reproche de ce que dans les réunions améri-
» caines, en leur exprimant mes sentiments, je pen-
» sais aussi à vous. Ils ont eu raison de le croire, et
» en effet, à la vue des miracles de prospérité pu-
» blique et de félicité particulière, qui, dans ce
» vaste pays, ont été le résultat de la liberté, de
» l'égalité, de l'ordre légal et national, il m'eût été
» difficile d'oublier les vœux de toute ma vie pour
» que mes compatriotes français exerçassent les
» mêmes droits, et obtinssent le même bonheur.

» Me voici à présent rendu à cette retraite de
» Lagrange, qui m'est chère à tant de titres, et à ces
» occupations agricoles auxquelles vous savez que
» je suis si attaché, et que pendant beaucoup d'an-
» nées j'ai partagées avec vous, mes chers voisins, et
» avec la plupart des amis qui m'entourent. Votre
» affection, bien réciproque de ma part, me les rend

» de plus en plus précieuses. Recevez tous, je vous » prie, mes remerciements pour la belle et tou» chante fête que vous m'avez préparée, qui remplit » mon cœur de joie, de tendresse et de reconnais» sance. »

» Après cette réponse, qui fut accueillie avec transport, le général fut conduit en triomphe sur le gazon, où une tente élégante avait été dressée pour lui et sa famille. Des illuminations disposées avec art, un feu d'artifice préparé par Ruggieri, des danses animées, un grand nombre de boutiques de toute espèce, et une population de plus de six mille personnes, tout dut rappeler au général quelques unes des belles scènes de son triomphe américain, avec d'autant plus de vérité qu'il y retrouvait une grande conformité dans les sentiments et dans leur expression.

» Le plus beau temps favorisait cette fête patriarcale, que la nombreuse et charmante famille du général contribuait à animer et à embellir. Il peut, en effet, au milieu d'elle, se souvenir avec attendrissement des belles paroles du président des États-Unis sur ces deux nouvelles générations, qui ont appris de leurs pères à joindre le même nom dans leurs bénédictions.

» A une heure du matin on dansait encore ; l'air

retentissait encore des cris de *Vive Lafayette! Vive l'ami du peuple!* et le lendemain chacun était rendu à ses occupations. »

Ce n'était pas seulement aux environs de Lagrange que le retour du général était fêté.

Au moment même où il arrivait en France, se réunissaient à Paris plusieurs citoyens recommandables qui ouvraient un concours poétique pour célébrer son voyage. Un terme de deux mois seulement était assigné aux concurrents. « C'était peu sans doute, dit le rapport, mais les fondateurs du concours n'avaient pas craint de se confier aux sentiments généreux dont la jeune littérature française est animée : ils avaient compté sur le patriotisme pour inspirer le talent. Leur attente ne fût pas trompée : malgré la brièveté du temps, quatre-vingts concurrents se présentèrent. »

La délivrance du prix eut lieu le 14 janvier chez M. Laffitte, l'un des membres de la société. M. Berville lut un rapport écrit et prononcé avec ce charme qui caractérise les discours de cet éloquent avocat.

Trois pièces avaient particulièrement fixé l'attention du jury.

Dans l'une d'elles on lisait ces beaux vers :

Liberté, liberté! que tes fêtes sont belles!

Quels cœurs à ton éclat seraient indifférents?
Tant que vivra ton nom, tant que des sentinelles
Veilleront aux palais où tremblent les tyrans,
La terre avec amour gardera la mémoire
Du jour où, comme un père et comme un roi puissant,
Un vieux soldat couvert de cinquante ans de gloire,
Toucha du pied un sol libre et reconnaissant.....
Un grand peuple se lève à l'aspect d'un grand homme.....

Malgré plusieurs autres passages, également beaux, cette pièce ne fut pas couronnée. Le jury accorda le prix à M. Eugène Labat, auteur d'un poëme extrêmement remarquable.

Après un exorde brillant, le poëte introduit d'une manière inacoutumée son héros sur la scène.

Réponds, France; réponds, toi surtout, Amérique,
Quel est-il ce mortel divin
Qui sentit le premier une voix prophétique
S'élever deson sein;
Qui fuyant les douceurs d'une oisive opulence
Pour suivre l'étendard d'une âpre liberté,
S'élança jeune encor des rives de la France
Sur ton rivage ensanglanté?

Il prodiguait son or, son sang et son génie
Au bonheur d'un monde nouveau:
Et de la liberté qu'il avait affermie,
Il revint, triomphant, au sein de sa patrie
Allumer le flambeau.

Il le fait ensuite descendre sur cette terre des

prodiges où *vingt peuples divers de mœurs, de caractère,* s'avancent au-devant de lui.

Mais à peine son pied a touché le rivage,
Quel spectacle nouveau vient frapper ses regards!
Sur les champs dévastés qu'illustra son courage
L'or mouvant des moissons brille de toutes parts;
De mille fruits divers la plaine est couronnée;
Au fond de ses vastes canaux
L'onde gémit emprisonnée;
A son tour la terre étonnée
Sort féconde du sein des eaux;
Et plus loin, un vaisseau sur son aile enflammée,
Domptant par la vapeur le flot obéissant,
A travers des torrents d'écume et de fumée
Remonte le fleuve impuissant.

Le poëte suit le héros sur ce rivage chéri; il assiste aux fêtes de la reconnaissance. Il accompagne Lafayette au tombeau de Washington, où il fait apparaître au vieux guerrier cette divinité.

Dont la main à son gré, maîtrisant la victoire,
Venge les peuples par la gloire
Et punit les tyrans par la postérité.

Parmi bien des choses remarquables, elle dit au guerrier de mépriser l'envie; va, lui dit-elle,

Il est une postérité!
Regarde les lieux où nous sommes;
C'est sur la tombe des grands hommes
Qu'on croit à l'immortalité.

Enfin Lafayette part, et le poëte, qui conjure les vents, le confie en tremblant à ce vaisseau

..... Qui porte tant de gloire.

Il poursuit et termine ainsi son chant dithyrambique:

Long-temps fixés sur le rivage
Ses yeux l'ont salué de leurs derniers regards;
Et quand la terre au loin fuyait de toutes parts
Les pleurs de la tristesse ont baigné son visage.
Alors environné de souvenirs divers,
Dont l'imposante image exaltait sa pensée,
Son âme vers les cieux un moment élancée
S'élève et plane dans les airs.
Là son brûlant regard embrasse les deux mondes:
Mais l'un paraît surgir brillant du sein des mers,
Et, presque enveloppé de ténèbres profondes,
L'autre vieillit sans gloire et s'éteint dans les fers:
A peine à l'Orient une incertaine aurore,
D'un flambeau qui se meurt faible et dernier rayon,
Contre une nuit d'airain semble lutter encore,
Et d'espace en espace éclaire l'horizon.
La foudre tout-à-coup s'élance avec furie,
L'écho répète au loin ses funèbres éclats;
Et quand un peuple entier sous le fer des combats
Meurt baignant de son sang le sol de sa patrie,
Dans un lâche sommeil l'Europe ensevelie
Aux cris de sa douleur ne se réveille pas.

Grèce, c'en est donc fait! ton dernier jour s'avance! ...
Mais un bras immortel s'arme pour ta défense;
Il fait tomber sur elle un torrent de clarté;

L'âge de gloire recommence,
Et du monde nouveau, comme d'un phare immense,
A jailli la lumière avec la liberté.

Ainsi ce n'était pas seulement en Amérique que le général Lafayette était accueilli par des fêtes et par des hymnes. La France, à son retour, lui rendait l'écho de son triomphe; et lorsqu'il reporta de nouveau les regards sur les heureux États-Unis, il put, à l'ouverture solennelle du congrès, entendre le président de la république donner un dernier regret à son départ et répéter cette vérité, si souvent rappelée dans le cours de cet ouvrage, que « ce voyage formerait un épisode remarquable » et touchant dans les annales de l'Union américaine; qu'il donnerait à l'histoire tout l'intérêt » des fictions, et consacrerait le tribut de reconnaissance payé par une grande nation au défenseur désintéressé des libertés humaines (1). »

(1) Nous n'avons pas cru devoir donner à la seconde et à la troisième partie, comme à la fin de la première, les noms des principaux journaux américains où nous avons puisé des documents. Nous devons cependant ici en indiquer quelques uns pour éviter tout reproche d'exagération : *Boston patriot et mercantile advertiser; Long-Island patriot; Dayly national intelligencer; The décromatic press,* Philadelphie; *American republican,* West-chester; *Northern Sentinel,* Burlington; *National journal,* Washington; *Fauquier gazette; Genius of liberty,* Leesburg; *National intelligencer,* Washing-

ton; *the Statesman; Portland advertiser; Eastern Argus; gazette of Maine; New-Hampshire patriot; Concord register;* la plupart des journaux déjà cités à la première partie, une foule d'autres, et plusieurs relations officielles publiées en Amérique.

FIN.

ITINÉRAIRE

DES PRINCIPAUX LIEUX

OU LE GÉNÉRAL LAFAYETTE A ÉTÉ REÇU SOLENNELLEMENT PENDANT SON VOYAGE AUX ETATS-UNIS D'AMÉRIQUE EN 1824 ET 1825.

Le général est parti de Paris pour le Havre, où il s'est embarqué le 13 juillet 1824. Il est arrivé à Staten Island le 15 août, à New-York le 16.

Voyage à Boston.

Saw-Pitts.
New-Rochelle.
Greenwich.
New-Haven.
New-London.
Plainfields.
Providence.
Dedham.
Roxbury.
Boston.

Voyage de Boston à Portsmouth.

Chelsea.
Lynn.
Marblehead.
Salem
Beverly.
Ipswich.
New-Bury-Port.
Portsmouth.

Retour à Boston par la même voie.

Route de New-York.

Lexington.
Concord.
Boston.
Worcester.
Hartford.
Middleton.
New-York.

Voyage à Albany par l'Hudson

Stoney-Point.
West-Point.
New-Burg.
Poughkeespsee.
Clermont.
Castkill.
Hoverslaugh.
Hudson.
Coxsakie.
New-Baltimore.
Coeymans.
Castleton.
Hoverslaugh.
Albany.
Gibbonsville.
Troy.

Retour de New-York, par eau.

Fislhkill.
New-York.

Départ pour Philadelphie.

Bergen.
Newarck.
Elisabethtown.
Bashway.
Woodbridge.
New-Brunswik.
Princeton.
TRENTON.
PHILADELPHIE.

Voyage à Baltimore.

Chester.
Wilmington.
New-Castle.
French-town.
BALTIMORE.

Voyage à York Town en Virginie, et aux environs de Washington.

Blandensburg.
Rossburg.
WASHINGTON.
Alexandrie.
Mont-Vernon.
Yorktown.
Williamsburg.
Green Spring.
Jamestown.
NORFOLK.
Fort Monroe.
Portsmouth.
Norfolk.
Osborne.
RICHMOND.
Pettersburg.
Powathan.
Milton.
Monticello.
Charlotteville.
Orange.
Montpellier.
Frederikburg.
Washington.
BALTIMORE.
Annapolis.
Frederiktown.
Washington.

Voyage dans le midi.

SUFFOLK.
Southampton.
Sommerstown.
Murfreesboroug.
Northampton.
Halifax.
RALEIGH.
FAYETTEVILLE.
Cheraw.
Cambden.
COLOMBIA.
CHARLESTOWN.

Voyage par eau.

Ile d'Édistow.
SAVANNAH.

Route de terre.

AUGUSTA.
Milledgeville.
Mâcon.
Mobile.

Route par mer.

NOUVELLE-ORLÉANS.

Voyage sur le Mississipi et sur l'Ohio.

Natchez.
SAINT-LOUIS.
Kaskaskia.
NASHVILLE.
Louisville.
Francfort.
Versailles.
Lexington.
Georgetown.
Cincinnati.
Wheeling.
West-Alexander.
Claysville.
Washington.
Brownsville.
UNIONTOWN.
Elisabethtown.
Bradock.
Pitbsburg.

Voyage aux lacs

Waterfort.
Erié.
Fridonnia.
Dunkirk.
Buffalo.
Chatauque.
Blakrok.
Tonnewanta.
Niagara.
Lewistown.
Fort-Érié.

Retour à Boston par la rivière d'Hudson.

Buffalo.
Owels.
Rochester.
Canandegua.
Genève.
Franklin House.
Auburn.
Weerds-Basin.
Albany.
BOSTON.

Visite aux États du Nord.

Pembroke.
Londondery.
CONCORD.
Durham.
Douvres.
South-Bervick.
Wels.
Kennebauk.
Sacco.
PORTLAND.
Concord.
Claremond.
Windsor.
Woodstock.
Montpellier.
Willistown.
BURLINGTON.

Course sur le lac Champlain.

Withehall.

Retour à New-York par eau.

Voyage de New-York a Washington.

Hackensac.

Patterson.
Pine-Brook.
Vipany.
Morristown.
Brunsvick.
Bordentown.
Philadelphie.
LANCASTRE.
Havre-de-Grâce.
Port-Deposit.
Baltimore.
Washington.
Loudoun.
Leesburg.
Albemarle.
Farfaix.
Jeffersonstown.

Diverses courses dans la Virginie.

Départ de Washington pour la France le 7 septembre ; arrivée le 4 octobre.

Le Havre.
Rouen.
Lagrange.

FIN DE L'ITINÉRAIRE.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.





